UE

gravures.
ée

rue Cassette,
n.
quermoise, 82.
beaux, 17.

Confront
DD
v. 2
SMR

LE DIAMANT DE LA VOUIVRE.

OUVRAGES
SOUS PRESSE.

SOUVENIRS INTIMES DU COMTE DE MESNARD, premier écuyer de la duchesse de Berry, recueillis et publiés par madame Mélanie Waldor, 2 vol. in-8.

L'ENFANT SANS MÈRE, par S. Henry Berthoud, 2 v. in-8.

LE CAPITAINE SPARTACUS, par Paul Feval, 2 vol. in-8.

VERGNIAUD, roman historique, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.

LE YACHT DU DIABLE, par Jules David, 2 vol. in-8.

LES DEUX AMOURS, par Émile Bigillion de Grenoble, 2 v. in-8.

LES AVENTURES DE KOURROGLOU, LE FILS DE L'AVEUGLE, par George Sand. Cet ouvrage sera terminé en 2 vol. in-8.

UN SECRET DANS LE MARIAGE, par madame Sophie Panier, auteur de l'Athée, du Prêtre, etc., etc. 2 vol. in-8.

LA POULE AUX OEUFS D'OR, par Jules Lacroix, 2 vol. in-8.

LA VIPÈRE, par le même, 2 vol. in-8.

CONSUELO, par George Sand, tome 7 et dernier.

LA PLUS HEUREUSE FEMME DU MONDE, par madame Charlotte de Sor, 2 vol. in-8.

LAGNY. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

LE DIAMANT

DE

LA VOUIVRE

PAR

LOUIS JOUSSERANDOT.

2

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Acquéreur du Cabinet de lecture, Collection universelle des meilleurs romans modernes.
1500 volumes in-12. Prix : 1000 fr.
Rue Saint-Jacques, 38.

1843.

I

ANTIDE DE MONTAIGU.

Deux heures s'étaient écoulées depuis l'instant où la voix de Klinkanno, chantant sa chanson bressanne, s'était éteinte peu-à-peu au fond du vallon d'Ilay. Les sentinelles avancées, qu'on avait échelonnées le long de la route et sur les côteaux voisins, étaient toutes rentrées; les chaînes des ponts-levis avaient frémi en soulevant leur lourde masse; les portes avaient été

fermées, et les clefs remises au maître; tout enfin dans le château de l'Aigle était rentré dans l'ordre. Au bruit, au mouvement qui avait régné là pendant cette journée, avait succédé tout-à-coup le silence le plus complet.

Retiré au fond de ses appartements, le sire de Montaigu avait renvoyé tout son monde, et était resté seul avec un valet, qui, debout près de lui, semblait attendre ses ordres.

La chambre, dans laquelle il se trouvait alors, était une grande salle, à laquelle on arrivait depuis le perron, par un corridor, sur lequel donnaient les portes des autres appartements. Elle était circulaire, et ses murailles supportaient une voûte en forme de coupole assez élevée, sur laquelle avaient été peintes des fresques, grossières il est vrai, mais qui passaient pour être fort précieuses, en raison de leur ancienneté. En face de la porte était une fenêtre garnie de volets extérieurs épais

et solides, et qui s'ouvraient de plain-pied sur la terrasse, par laquelle on allait à la tour de l'Aiguille.

A droite en entrant, était une large cheminée, au manteau de laquelle était suspendue une glace de Venise d'un pied carré, enfermée dans un cadre noir de bois d'ébène, aux angles duquel des incrustations de cuivre dessinaient les armes et les chiffres du seigneur de céant. C'était pour le temps un objet de luxe des plus rares. Sur le marbre s'étalaient à chaque angle, brillants et polis deux énormes vases de porcelaine, montés sur des pieds de cuivre; et au milieu se montrait orgueilleuse et fière, une coupe de bronze, sur les parois extérieures de laquelle avaient été gravées les armes de la maison de Vaudray, qui, à défaut de descendants mâles s'était fondue dans celle des Montaigu. Cette coupe, qui contenait plus

d'une pinte de vin, avait appartenu au dernier des Vaudray, qui la vidait d'un trait.

Outre la fenêtre, ou plutôt la porte vitrée, qui s'ouvrait sur la terrasse, il y en avait quatre autres : deux de chaque côté de la cheminée; elles avaient vue sur la cour de la citerne; et deux à gauche, qui donnaient sur la grande cour de la caserne; de sorte que, sans se déranger, le maître pouvait surveiller tout ce qui se passait chez lui. Entre les deux fenêtres à gauche, une horloge grossière, ornée de son aiguille unique, et surmontée de son timbre circulaire qui la couvrait comme une cloche, était accrochée au mur à six pieds du sol, et laissait pendre son long balancier, et ses deux poids suspendus à des cordes. Les murailles, jusqu'au commencement de la coupole, étaient tendues de vastes tapisseries, représentant pour la plupart des sujets tirés de l'histoire sainte; elles étaient toutes à decouvert, excepté de chaque côté de

la porte d'entrée, où l'on voyait deux portraits en pied, dont l'un représentait le dernier des Vaudray, et l'autre, le premier des Montaigu.

Le milieu de la chambre était occupé par une grande table ronde de bois de chêne sculpté, près de laquelle le sire de l'Aigle était assis dans un vaste fauteuil, les yeux fixés sur le foyer, conservant une immobilité complète.

Après quelques instants de silence ou plutôt de méditation, il se leva tout-à-coup comme s'il venait de prendre un parti, et dit à son valet :

— Va chercher cette femme.

Le valet ouvrit la porte de la terrasse, et sortit.

En l'attendant, le sire de l'Aigle se mit à se promener autour de la chambre, les mains croisées derrière le dos et la tête baissée; il paraissait en proie à une vive préoccupation.

Un instant après, Paquerette parut, suivie

du valet, qui referma avec soin la porte. Elle était d'une pâleur extême, et ses yeux rouges et gonflés, indiquaient assez la profonde douleur que lui causait sa captivité.

Le comte ne l'entendit pas entrer; il était revenu près de la cheminée, et ses yeux s'étaient fixés à terre.

— Me voilà, dit-elle enfin; que voulez-vous de moi?

Il se retourna vivement; et après l'avoir considérée quelque temps, comme s'il eut voulu essayer sur elle l'influence de son regard :

— Approche, lui dit-il.

Elle s'avança gravement, la tête haute, le sourcil contracté; et sa lèvre crispée donnait à sa physionomie une expression d'ironie méprisante qui ne laissa pas que de faire sur son ennemi une singulière impression. Il se contenta de lui dire :

— Il te tarde de sortir d'ici, n'est-ce pas?

— Non, Monseigneur, car je sais bien que, si jamais je suis rendue à la liberté, ce bonheur ne me viendra pas de vous. Une fois libre vous ne doutez pas que je n'aille à la grotte du Val dire à ceux qui m'y attendent le lieu où j'ai été renfermée, et le nom de celui qui m'a retenue prisonnière. Aussi je n'espère rien de vous, j'attends avec résignation !

— Attendre ! dès lors arme-toi de courage, car tu attendras long-temps, sans doute.

— Que m'importe ! Lorsque tant de nobles cœurs se dévouent pour la sainte cause, une pauvre femme ne doit-elle pas être fière de lui faire le sacrifice de sa liberté, de sa vie.

— Pauvre folle ! murmura le comte.

— Folle, dites-vous. Oui, ils sont bien fous, ceux qui vous regardent comme leur providence ; ceux qui, pleins de confiance en vos promesses, en votre loyauté, s'abandonnent en aveugles aux pièges que vous leur tendez.

— Ainsi, reprit le comte, tu as dit adieu à ceux qui t'aiment, et qui te pleurent sans doute en ce moment.

— Je suis résignée!

— Tu n'as pas de regrets? Ton cœur ne saigne pas à la seule pensée d'une séparation qui peut être éternelle?

— J'aurai du courage.

— Songes-y bien! C'est peut-être pour toujours?

— Pour toujours! répéta-t-elle en souriant.

Puis, levant les yeux au ciel, et changeant de ton, elle ajouta :

— Oui! et comme je vous dis : peut-être.

— Espères-tu donc tromper ma vigilance?

— Non! mais la Providence est grande; et le capitaine Prost ne m'oubliera pas!

— Le capitaine Prost saura-t-il jamais où tu es!

— La Vouivre ne peut-elle pas le conduire au château de l'Aigle!

— La Vouivre, répéta le comte en pâlissant, pendant que son valet qui n'avait pas quitté la chambre, se signait en entendant prononcer ce nom.

Il garda un instant le silence; les dernières paroles de Paquerette avaient jeté dans son âme un trouble involontaire.

— Tu as raison! reprit-il enfin d'une voix sourde! Oui! Le nom qui est sorti de tes lèvres me décide. Tu vas partir, quitter ce château, et cela, cette nuit même.

— Quitter ce château! Où voulez-vous donc m'envoyer?

— Loin d'ici! Loin du pays! Dans un lieu où le capitaine Prost n'ira pas te chercher, où la Vouivre ne pourrait pas le conduire.

— Mais quel est ce lieu?

— Tu le sauras dans un moment.

— O mon Dieu ! murmura-t-elle tout bas, protège-moi !

— Femme ! continua le comte, Dieu m'est témoin que je n'ai jamais ordonné l'enlèvement dont tu as été victime. Ceux qui t'ont conduite ici m'ont mis, je l'avoue, dans un grand embarras. Tu as pénétré mes secrets, donc tu es à moi désormais. Ta mort serait peut-être nécessaire à ma sûreté ; mais je préfère te garder comme ôtage. Je puis un jour en avoir besoin. Néanmoins par prudence je te fais quitter le pays. Je serai plus tranquille sur ton compte là où je t'envoye que dans ce manoir.

— Soit ! Puisque vous ordonnez, il faut bien que j'obéisse. Seulement je vous prierai de retarder mon départ.

— Tu partiras à l'instant même, répondit le comte froidement ; celui qui doit te conduire et veiller sur toi, est prêt, il t'attend !

— Que vous importe, que je parte un jour plus tôt ou un jour plus tard?

— Que t'importe à toi-même?

— Cest impossible! dit-elle tout bas.

Puis, élevant la voix et s'adressant au comte d'un ton plus doux :

— Monseigneur! ajouta-t-elle, je vous en supplie, accordez-moi seulement cette nuit.

Pour toute réponse, il haussa les epaules.

— Eh bien! reprit-elle fièrement, je ne partirai pas.

— Tu ne partiras pas, répéta le comte avec ironie. Mais tu oublies donc que tu es ici en mon pouvoir; que je suis maître de ta vie. Quand j'ordonne, ajouta-t-il avec force, on obéit toujours. L'homme à qui je vais te confier est ici; songe que tu n'as plus qu'à le suivre; je le veux.

Il alla au portrait du sire de Vaudray qui était à gauche de la porte d'entrée, du côté de

PAPETIER RELIEUR NOIRE DOMFRONT

la cour de la caserne, il poussa un des cloux de cuivre qui fixaient le tableau à la muraille, et ce tableau, tournant aussitôt sur lui-même, livra passage à une vieille femme, qui entra résolument.

A cette vue Paquerette poussa un cri de surprise, et le sire de l'Aigle recula, comme épouvanté.

— Que vois-je! s'écria-t-il.

— Ce n'est pas moi que vous attendiez, n'est-ce pas, monseigneur? répondit-elle en ricanant.

— Qui es-tu donc, toi qui ose ainsi pénétrer dans mon manoir?

— Qui je suis! Vous ne me reconnaissez pas?

Et en disant ces mots, elle le regarda en dessous, et elle fut même prise d'un léger frisson, comme si elle eut craint que l'examen qu'elle provoquait, n'eut un résultat.

— Je ne t'ai jamais vue, reprit le comte.

— Ça m'étonne! car dans le pays, il n'est personne qui ne connaisse la vieille Pierrette, la sorcière, comme ils m'appellent.

—Mais, folle et imprudente! s'écria le sire de l'Aigle, as-tu bien réfléchi aux dangers que tu cours en venant ici chercher à pénétrer mes secrets.

—Vos secrets! Eh! que voulez-vous que j'en fasse? Si vous me voyez dans votre manoir, ne faut-il pas qu'un motif m'y conduise?

— Oui! Mais pour y entrer ne faut-il pas aussi qu'une confidence t'ait été faite!

— Bien répondu, monseigneur; mais vous remarquerez que si vous m'aviez laissé parler depuis que je suis ici, vous sauriez déjà ce qui m'amène.

— Eh! bien! voyons! parle!

— Vous attendiez le capitaine des Fâcheux, reprit la vieille; non pas Lespinassou, puis-

qu'il a été tué l'autre jour à Saint-Claude par Jean-Claude Prost, mais Brunet, qui l'avait remplacé, et avait pris seul le commandement de la bande.

— Comment sais tu cela?

— Je pourrais vous rappeler que je suis sorcière; mais j'aime mieux vous donner une autre raison.

— Parle! parle!

— Et d'abord, continua-t-elle en lui montrant une clef, reconnaissez-vous cet objet?

— Cette clef! C'est moi-même qui l'ai donnée hier au capitaine Brunet.

— A merveille! Sachez donc que ce soir à la tombée de la nuit, je venais d'entrer dans le bois de Charésier au-dessus de Clairvaux. Tout-à-coup, j'entends à peu de distance de moi, un grand bruit d'armes; et du milieu du fourré, dans lequel j'étais cachée, je vois un homme, qui se débattait sous les étreintes

d'une vingtaine de Gris. Je n'ai pu distinguer ni son visage ni son costume. Après une lutte très courte, cet homme fut sans doute garrotté, car, la moitié de ces Fâcheux se sépara de l'autre et prit la route de Clairvaux. Il était temps, car au même instant, une multitude de paysans sortit du bois, et se mit à charger vigoureusement ceux qui restaient. Ils voulurent d'abord résister; mais bientôt écrasés par le nombre, ils prirent la fuite; et furent poursuivis de divers côtés.

— Continue! continue! lui dit le comte, qui semblait prendre à ce récit le plus vif intérêt.

— Quand vainqueurs et vaincus eurent disparu, reprit la sorcière, je sortis de ma cachette, et je me dirigeais déjà vers une caverne que je connais, et où je me proposais de passer la nuit, lorsque des plaintes et des soupirs étouffés frappèrent mon oreille. Je m'avançai de ce côté, malgré l'incertitude d'un

danger possible, mais en prenant les plus grandes précautions; et au bout de quelques pas, je trouvai un homme étendu au pied d'un sapin, à moitié mort ; une balle lui avait traversé la poitrine.

— Et cet homme? demanda vivement le comte.

— Attendez! Au bruit que je fis en approchant, il ouvrit les yeux : — Qui es-tu? me dit-il. — Une pauvre femme qui vient vous offrir son secours. — C'est inutile! Puis après m'avoir examinée un instant : Je te reconnais, reprit-il, tu es la vieille Pierrette? — Hélas! oui, messire! — Femme! continua-t-il, tu es bien misérable. Repoussée par les Gris aussi bien que par les Cuanais, tu n'as d'amis nulle part. Sans cesse menacée, chassée, persécutée, tu es en exécration dans le pays. — Vous dites vrai, Messire, répondis-je encore. — Eh bien! veux-tu qu'un seigneur

puissant et riche te prenne sous sa protection et pourvoie à tous tes besoins? — Si je le veux! m'écriai-je, mais c'est le rêve de toute ma vie. — Oui ! oui ! ajouta-t-il après un silence, je puis me fier à toi, car ton intérêt est mis en jeu. Ecoute donc : Tu vas aller au château de l'Aigle, et tu diras au sire de Montaigu que moi, le capitaine Brunet....

— C'était donc lui ?

—Lui-même !—Tu diras au sire de Montaigu que j'ai exécuté ses ordres autant que possible. Et n'oublie pas de lui reporter ces paroles telles que tu vas les entendre : Le Père et le Fils nous ont échappé, mais le Saint-Esprit est tombé en notre pouvoir, et il est maintenant au château de Clairvaux,

— Il serait possible! s'ecria le comte.

— Voilà ce qu'il m'a dit; et moi je lui ai répondu : Mais comment arriver jusqu'au sire de l'Aigle ? — Prends cette clef, a-t-il ajouté;

elle ouvre une petite porte de fer que tu découvriras facilement au milieu des broussailles dans le fossé du château, qui borde la route à cent pas du mamelon. Tu l'ouvriras, et tu auras bien soin de la refermer sur toi. Puis tu suivras un souterrain fort étroit à l'extrémité duquel tu trouveras un escalier que tu monteras; et arrivée au-dessus tu attendras en silence. Tu seras alors derrière une porte secrète qui donne dans la chambre du comte, et qui est masquée par le portrait en pied du dernier des Vaudray. Il viendra t'ouvrir lui-même.

— Et quand il eut achevé, ajouta la sorcière, il fut pris de convulsions terribles qui ne cessèrent que lorsqu'il eût rendu le dernier soupir. Alors, je me suis mise en route et me voici!

Pendant cette conférence, le comte avait fixé sur la vieille un regard perçant, qui cher-

chait à lire dans le fond de sa pensée. Mais elle avait parlé avec tant de naturel que le doute n'était guère possible, et d'ailleurs la clef n'était-elle pas une preuve suffisante de la véracité de son récit.

Le sire de Montaigu garda longtemps le silence; mais il était facile de voir que si un instant il avait douté de la sincérité de la sorcière, elle avait fini par le convaincre. Quant à elle, elle fixait sur lui ses petits yeus gris, et le considérait avec une expression de physionomie singulière.

Paquerette de son côté ne savait trop que penser. Devait-elle ou non interpréter en sa faveur l'apparition bien inattendue de cette femme, dont la présence renversait tous les projets du comte. Toutefois elle espérait que ce contre-temps retarderait le moment du départ, et cette pensée fut pour elle non pas seulement une consolation, mais une sorte de victoire.

si du moins l'expression de son visage était bien alors le miroir de ce qui se passait dans son âme, car il respirait un air de contentement et de triomphe qu'elle ne cherchait même pas à dissimuler.

— Je suis prête à partir, dit-elle enfin.

Le comte jeta sur elle un regard courroucé. Mais sans y prendre garde elle ajouta en désignant la vieille :

— Est-ce là ma compagne de voyage?

Le sire de l'Aigle garda le silence. Ce fut la sorcière qui répondit pour lui :

— Je serai fière, belle demoiselle, de vous tenir compagnie, dit-elle. N'ayez pas peur de moi. Malgré mes haillons, ma misère, et ma réputation, je ne suis pas aussi méchante que j'en ai l'air et qu'on le dit. On se trompe quelquefois sur le compte de ceux qu'on ne connaît pas. L'enveloppe du diamant est brute; et sans son

parfum qui la trahit, la violette resterait enfouie sous les ronces.

En parlant ainsi, elle fixait sur Paquerette un regard perçant qui la troubla et la fit rêver. Quant au sire de l'Aigle, il s'approcha d'elle, et lui dit d'une voix tremblante de colère.

— Écoute! La mort du capitaine Brunet est un obstacle à ton départ; car quel que soit le dévoûment de cette femme, je ne puis pas te confier à elle, il te serait trop facile de lui échapper. Me voilà donc forcé de te garder ici jusqu'à nouvel ordre. Mais songes-y bien : si jamais on apprenait que tu es renfermée au château de l'Aigle; si jamais le capitaine Prost, sur qui tu comptes sans doute, était assez audacieux pour chercher à t'arracher d'ici!.. Je te le jure, tu n'aurais que le temps de faire une courte prière.

— J'espère en Dieu, répondit-elle.

— Et maintenant, continua le comte, on va te reconduire à l'appartement que je t'ai donné pour prison.

Puis s'adressant à la vieille :

— Quant à toi, lui dit-il, tu vas rester ici. Cette nuit même, j'aurai sans doute besoin de toi pour une mission importante.

— Je suis à vos ordres, monseigneur.

Le comte fit un signe à son valet. Celui-ci ouvrit la porte de la terrasse, et sortit suivi de Paquerette, qui pourtant ne s'éloigna pas sans jeter un dernier regard sur la sorcière.

On n'a pas oublié, sans doute, que Klinkanno et son père étaient sortis du château, après avoir laissé dans la cour de la citerne deux voitures de foin, qu'ils devaient venir décharger le lendemain matin. Or, lorsque tout fut calme dans la demeure du sire de l'Aigle ; lorsque majordome et valets se furent retirés, et que les lumières qui éclaraient leurs apparte-

ments se furent éteintes; il se fit un certain mouvement dans une des voitures. Une main sortit de l'intérieur, écartant avec précaution les brins d'herbe, et livra passage à une tête, qui après avoir jeté un regard inquiet autour de la cour, se fit bientôt suivre de son corps, et un homme se glissa jusqu'à terre.

Une fois sorti de sa prison, cet homme commença par rajuster ses vêtements passablement froissés; et après s'être assuré que ses armes étaient en bon état, que ses pistolets n'avaient pas perdu leurs amorces, et que sa dague et sa rapière jouaient bien dans leur fourreau, il se mit en devoir de faire l'examen des lieux.

D'abord il parut assez étonné de voir de la lumière dans la chambre du comte; un instant il resta indécis, et eut l'air de se demander s'il attendrait que le maître de céans se fut livré au repos; puis se ravisant bientôt, il prit brusquement son parti, et se dirigea sans hésiter

vers une petite porte, dont il a été déjà parlé, et qui donnait dans le bâtiment des femmes, mais dont l'usage avait été abandonné depuis longtemps.

Le but de notre homme était sans doute d'ouvrir cette porte, dont les planches pourries et mal jointes, semblaient ne pas devoir résister. Il chercha donc à l'ébranler en faisant le moins de bruit possible; mais la serrure qu'il ne pouvait atteindre puisqu'elle était en dedans, résista à tous ses efforts; et il fut enfin obligé de renoncer à s'ouvrir cette issue.

Vivement contrarié de ce contre-temps, il frappa du pied avec colère, et se mit à mesurer de l'œil la muraille, comme pour l'interroger, et lui demander un moyen de la franchir. Mais elle resta muette pour lui; sa façade ne lui montra que quelques ouvertures fort étroites, garnies de barreaux, et qui éclairaient l'escalier intérieur.

Il revint alors au milieu de la cour, et s'appuyant sur le bord du mur circulaire qui garnissait l'ouverture de la citerne, il paraissait fort embarrassé, lorsque ses regards se portèrent sur le petit escalier qui montait à la terrasse. D'un bond il en franchit les degrés, et arriva à la grille, dont la porte fermée lui barra le passage. Mais cette porte, quelque solide qu'elle fut, était à claire-voie; et la serrure n'était cachée par rien, il eut bientôt, à l'aide de sa dague, poussé le pêne et fait crier les gonds; puis il franchit la terrasse, à l'extrémité de laquelle il trouva une seconde grille dont la porte était toute grande ouverte. Il passa outre et arriva enfin au bâtiment des femmes.

A la vue d'une lumière qui brillait à la fenêtre principale de ce corps de logis, notre homme s'arrêta comme pour reprendre haleine; ou plutôt on eut dit qu'il éprouvait alors un certain mouvement d'hésitation, car il porta la

main à sa poitrine, et s'appuya contre le mur d'enceinte. Du reste cette inaction fut de courte durée. L'entrée du bâtiment était restée ouverte; il la franchit, et après avoir suivi une sorte de corridor fort court, il monta des degrés qui se trouvèrent devant lui.

Mais là, une nouvelle difficulté vint ralentir son ardeur. Le sommet de l'escalier était éclairé par une lumière qui sans doute sortait de la chambre vers laquelle il se dirigeait, et dont la porte était restée ouverte. Il fallut alors redoubler de précautions. Semblable à un serpent qui le soir, aperçoit un rossignol chantant joyeusement au milieu d'un massif, et qui se glisse de branche en branche, de feuille en feuille, jusqu'à sa victime, notre homme, retenant d'une main son épée, dont le moindre choc pouvait trahir sa présence, et s'appuyant de l'autre à la muraille, continua son ascension avec une extrême prudence, s'arrêtant quel-

quefois pour écouter, et avançant ensuite, encouragé par le silence qui l'entourait.

Enfin, la lumière, augmentant toujours à mesure qu'il approchait, l'éclaira tout entier, et il put plonger un regard avide dans l'intérieur de l'appartement.

Cette chambre était non-seulement déserte, mais encore presque nue, quoique pourtant elle conservât quelques traces d'une récente habitation. Un lit de bois grossier était disposé de façon à faire croire que celui qui occupait cette pièce allait se mettre au lit, lorsque sans doute on était venu le déranger; quelques tisons fumaient encore dans le foyer; et une bible toute grande ouverte, étalait ses pages jaunies à la lumière d'une lampe placée sur une table, près de la cheminée, et à côté de de laquelle se dressait boiteux et vermoulu un escabeau de bois, dont l'aspect seul attestait d'un long et antique usage.

En examinant cela de la place où il était, notre homme semblait ne pas vouloir croire à l'évidence. L'espèce d'inquiétude qui jusqu'alors était restée peinte sur ses traits, fit place alors à un désappointement tel qu'il fut pris d'une sorte de tremblement nerveux, comme si la colère, qui commençait à lui monter au cerveau, était plus forte que sa volonté.

— Rien! se dit-il, en laissant tomber le long de son corps ses poings serrés; rien! Serais-je arrivé trop tard?

Il regarda encore autour de lui comme pour bien s'assurer que sa première inspiration ne l'avait pas induit en erreur, et il se dit encore :

— Rien! Rien! Oh! si on m'a trompé!

Car en ce moment il obéissait à un instinct qui lui disait de chercher au moins un indice, une trace qui put attester à ses yeux le passage de la personne qu'il cherchait, et il ne voyait

rien, rien qui fut capable de fixer sa pensée.

Depuis un instant il était là, immobile, se perdant en conjectures, ne sachant que faire, où aller, lorsqu'il crut entendre du bruit au-dehors. Il revint aussitôt sur l'escalier, et se baissant pour écouter, il distingua bientôt des pas qui s'approchaient. Il n'y avait alors pour lui que deux partis à prendre : attendre bravement, ou se cacher. Mais il parait que la ruse avait dans son plan de conduite une part plus grande que l'audace, car il regarda autour de lui, et trouvant une porte en face de la chambre qu'il venait de quitter, il la poussa, et disparut.

Un instant après, il put entendre quelqu'un monter l'escalier, et une clef crier dans une serrure, et lui annoncer par là qu'il était prisonnier dans ce bâtiment.

Paquerette, car c'était elle, qui reconduite par le valet du comte, rentrait dans son appartement, ne fit que traverser la chambre, et

courut se mettre à la fenêtre, où déjà elle était restée toute la soirée, plongeant avec avidité son regard dans l'obscurité, et prêtant l'oreille au moindre bruit, au moindre souffle.

C'est que la voix de Klinkanno était arrivée jusqu'à elle dans cette soirée; c'est que la ballade avait percé les murs de sa retraite; c'est que ces paroles lui avaient dit de veiller; c'est que, quelque vague que fut ce signal, il avait été pour elle un chant de victoire; aussi elle attendait, bien certaine de ne pas attendre en vain. Qu'on juge donc de son désespoir, lorsqu'on vint l'arracher à sa prison, qui lui était devenue chère depuis un instant! Et plus tard combien elle dut souffrir, lorsqu'on lui parla de voyage, de quitter le château! Sa lutte avec le comte, son refus de s'éloigner, sa résistance opiniâtre, et enfin la joie qu'elle laissa éclater, malgré elle, à la vue de la sorcière; tout cela était l'œuvre de la ballade, de cette chanson,

qui sous une forme naïve et grossière, lui avait fait entendre les mots : secours et liberté.

Ne pouvant arriver à la cour de la citerne, d'où la voix était partie, elle s'était dit : puisque je ne puis pas aller à eux, ils viendront à moi. Et elle n'avait pas quitté sa fenêtre, dont la vue, bien que dominée à gauche par la tour de l'Aiguille, plongeait néanmoins jusqu'au fond du vallon d'Ilay. C'était de là, peut-être qu'un nouveau signal lui arriverait. Du reste, de quelque côté qu'il vint, elle était préparée.

Elle n'attendit pas long-temps. Dès que l'homme qui l'avait reconduite, se fut éloigné, dès que le silence se fut rétabli, le mot : Paquerette, prononcé à voix basse vint frapper son oreille. Elle se retourna aussitôt, et, apercevant sur le seuil de la porte le mystérieux visiteur, qui s'était introduit chez elle, sa physionomie rayonna d'une joie, qui semblait dire : Enfin ! je ne me suis pas trompée. Mais

elle resta muette. Elle se contenta seulement d'approcher un doigt de ses lèvres; puis, se penchant en dehors de la fenêtre, elle écouta encore un instant; ensuite, convaincue qu'ils étaient bien seuls, elle courut se jeter dans les bras du nouveau venu, en lui disant bien bas :

— Mon frère! Mon sauveur !

— Oui! Ton frère, répondit celui-ci, en la pressant sur son cœur, mais ton sauveur! pas encore! il faut sortir d'ici!

— Oh! Nous en sortirons!

— Je l'espère bien, puisque j'y suis venu ; mais, ma tâche est difficile.

—Rien n'est difficile pour le capitaine Prost, s'écria Paquerette.

— Oui! C'est ce que tout le monde dit, répondit le capitaine. Et pourtant que faut-il pour détruire toute cette belle réputation? Rien! Moins que rien! Une balle ou un coup

d'épée. Mais ce n'est pas pour parler de cela que je suis venu.

Il alla écouter encore à la fenêtre et sur l'escalier, afin de s'assurer que personne ne songeait à les surprendre, puis il revint près de la jeune fille, et la faisant asseoir sur ses genoux, car il n'avait qu'un siége à sa disposition :

— Il est donc vrai, lui dit-il, tu as été enlevée par les Fâcheux, et conduite ici ?

— Oui, répondit-elle; du moins telle a toujours été ma pensée, car je ne me souviens pas de ce qui s'est passé depuis le moment où tu es venu m'arracher aux flammes de Saint-Claude, jusqu'à celui où je me suis reveillée dans cette chambre, et où j'ai compris enfin que j'étais prisonnière du sire de l'Aigle.

— Prisonnière du sire de l'Aigle ! répéta le capitaine. Mais cet homme est donc un traître ?

— Le plus lâche de tous les traîtres.

— Infamie! s'écria le capitaine. Mais quel est son but? Que veut-il?

— Je l'ignore.

— Sans doute il a reçu des propositions de la France. Oh! Malheur! malheur à lui! Mais plus tard nous nous occuperons de cet homme. Pour le moment ne songeons qu'à quitter ce château, et le plus promptement possible.

— Oui, mais comment? Les ponts-levis sont baissés, les portes fermées, et des sentinelles veillent sur les murailles.

— C'est difficile et surtout dangereux, je le sais, répondit le capitaine. Pourtant voici mon projet : A l'extrémité du chemin de ronde, du côté de la route, la muraille n'est pas fort élevée; et au pied du mur en dehors, le rocher présente une petite plate-forme, sur laquelle on peut s'établir un instant. Une fois là on est sauvé, car la roche offre des aspérités, dont on peut se servir comme d'une échelle. L'impor-

tant pour nous c'est d'arriver jusqu'au mur d'enceinte sans être découverts ; et je l'espère d'autant mieux que la nuit est noire.

— Et pour descendre, comment faire? demanda Paquerette.

— Regarde ! lui répondit le capitaine.

Il ouvrit son pourpoint, et laissa voir une corde roulée autour de son corps. Puis il ajouta :

— Ce qui me contrarie pour le moment, c'est que le comte veille encore. J'ai vu tout à l'heure de la lumière aux fenêtres de son appartement.

— Oui : j'en viens ! Il m'avait envoyé chercher ; et sans un miracle, tu ne m'eusses pas trouvée ici. Il voulait me faire quitter ce château, il voulait m'envoyer je ne sais où, mais loin, bien loin d'ici ; sous la conduite d'un homme, qui heureusement n'est point venu.

— Cet homme, qui est-il ?

— Le capitaine Brunet ; il a été tué aujourd'hui près de Clairvaux.

— Comment sais-tu cela ?

— Par une vieille femme qu'il a envoyée à sa place près du sire de l'Aigle.

— Une vieille femme ! répéta le capitaine, à qui un souvenir revenait involontairement à la pensée. Son nom ?

— Elle se dit sorcière, et se nomme Pierrette, je crois.

— Pierrette ! C'est impossible ; je l'ai laissée ce matin à la grotte du Val avec l'ordre de la garder prisonnière jusqu'à mon retour.

— Elle est en ce moment auprès du comte.

— Ici, murmura le capitaine : comment a-t-elle pu quitter le Val ? que vient-elle faire au château de l'Aigle ? la nuit ? est-ce pour nous servir ? ou par trahison !

— Un instant, répondit Paquerette, j'ai cru qu'elle appartenait au comte ; mais il ne la

connaissait pas, il ne l'avait même jamais vue. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle m'a continuellement regardée d'une façon singulière, et que ses paroles avaient un sens caché que je ne pouvais comprendre.

— Mais, s'écria le capitaine, c'est elle qui nous a dit : Paquerette est au château de l'Aigle.

— Elle ?

— Oui ! elle ! elle-même ! Quelle est cette femme ? D'où vient-elle ? Quel est son but en se dévouant pour nous ? Car je ne puis croire qu'elle veuille nous trahir. Déjà elle a sauvé la vie à Albéric.

— Albéric ?

— Oui, Albéric qui a été blessé en voulant te défendre, et qui serait mort sans elle.

— Voilà donc pourquoi, s'écria Paquerette, en qui la reconnaissance soulevait tous les

doutes, voilà donc pourquoi un instinct secret m'attirait vers elle, et me la faisait aimer.

— Tu as raison, répondit le capitaine, comme toi, je ne doute plus ; comme toi, j'ai foi en cette femme; et si elle est ici, c'est qu'elle savait que je devais venir, et que sans doute elle veut veiller sur nous. Mais je ne puis me défendre d'une pensée : c'est que cette femme a un secret, secret qu'elle nous révélera peut-être un jour, et qui pourra éclaircir plus d'un mystère.

— Un mystère, répéta Paquerette en baissant la voix. Mais ici, dans ce château, tout est mystère. La nuit j'ai cru entendre sortir de dessous terre des cris, des plaintes, des sanglots qui ébranlaient les murailles jusque dans leurs fondements. Et le jour il semble que dans la tour de l'Aiguille une voix douce et plaintive chante douloureusement, et ne se tait que lorsque le fantôme blanc paraît sur la plate-forme.

— Le fantôme blanc! Tu l'as vu?

— Hier, pendant toute la journée, il n'a cessé de se montrer, et on eut dit qu'il avait toujours les yeux fixés de mon côté. Le soir, il avait disparu, et je m'étais mise à ma fenêtre, où je pleurais en regardant la vallée, lorsque je l'ai aperçu se promenant gravement à travers les arbres de la terrasse. Tout à coup il courut à la seconde grille, qu'il ébranla comme s'il voulait l'ouvrir, en fixant sur moi ses yeux sanglants. Alors j'eus peur, et je me sauvai au fond de ma chambre.

— Ce n'est donc point un conte, murmura le capitaine, et ce fantôme blanc que j'ai cru voir moi aussi quelquefois, et qui effraye tant les paysans, est un être humain qui vit et qui pense.

Il garda un instant le silence après cette réflexion, puis il ajouta :

— Comte! un jour je reviendrai dans ton

château, et je le fouillerai si bien, que je découvrirai tous ces secrets, où le crime doit avoir sa part.

Il se tut de nouveau ; et sans doute en ce moment le souvenir de tous les événements, qui depuis trois jours s'étaient succédé avec tant de rapidité, se présentait à sa mémoire ; mais il s'arracha bien vite à cette préoccupation.

— Paquerette, dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre ; tâchons d'abord de sortir de ce corps de logis et d'arriver jusqu'au chemin de ronde.

— Le valet du comte, en s'éloignant, a fermé la porte et la grille.

— Je le sais ; mais on peut, sans passer par là, arriver à la cour de la citerne. As-tu visité cette partie du château qu'on t'a donnée pour prison ?

— Oui !

— N'y a-t-il pas au bas des escaliers une petite porte?

— Oui, et j'ai même remarqué qu'elle n'était fermée que par un ressort.

— En ce cas conduis-moi.

Paquerette prit la lampe, et descendit, suivie du capitaine. Arrivée au bas de la première rampe, elle s'arrêta un instant pour écouter; puis comme tout était calme et silencieux, elle prit à gauche, et continua à descendre, jusqu'à ce qu'elle se trouvât en face d'une petite porte, devant laquelle elle s'arrêta.

— Nous y voici, dit-elle. Et en même temps elle tira le ressort, et la porte céda sous cette pression.

— Pas encore, reprit vivement le capitaine en l'arrêtant. D'abord soufflons la lampe, et puis assurons-nous au moins que personne ne peut nous voir ou nous surprendre.

Il éteignit la lumière, et passant la tête à

travers la porte entr'ouverte, il fit l'examen de la cour. Autant qu'il put en juger malgré l'obscurité, elle était complètement déserte; seulement l'appartement du comte était toujours éclairé.

— Viens, dit-il à Paquerette; et surtout ne faisons pas de bruit; glissons-nous comme des ombres. Il ne s'agit pas ici de bravoure et d'audace, il ne faut que de la prudence.

Il passa le premier, Paquerette le suivit; mais elle avait à peine franchi le seuil de la porte qu'un coup de vent la ferma.

— Maladroite! murmura le capitaine, voilà notre retraite coupée; en cas d'alarme nous n'avons plus de refuge.

Il chercha à la rouvrir, mais inutilement.

— Au fait, ajouta-t-il, c'est le ciel qui l'a voulu. Allons! allons! le vin est tiré il faut le boire. En avant.

Ils traversèrent la cour sans encombre, et

arrivèrent sous la voûte. Le capitaine s'arrêta.

— Avant d'aller plus loin, dit-il, prenons nos précautions. Il n'y a pas de sentinelles dans le chemin de ronde, je le sais ; mais il peut y en avoir une à l'endroit où nous voulons descendre. Dans ce cas, mon poignard m'en aura bien vite débarrassé ; mais comme il faut que l'escalade se fasse lestement, je vais t'attacher ma corde à la ceinture. Si nous étions surpris, j'aurais toujours le temps de te faire glisser au bas du mur, quant à moi je me défendrais d'abord, et puis je ne tarderais pas à être secouru.

Mais il avait à peine défait deux agrafes de son pourpoint, qu'un son de cor retentit à l'entrée principale du château.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il.

— Ah ! je me souviens, répondit Paquerette. Déjà la nuit dernière j'ai entendu ce signal, et un instant après il s'est fait dans cette cour

un grand mouvement. On y a amené des chevaux. Nous ne pouvons avancer sans risquer d'être découverts, ni rester ici.

— Mais que faire? Où nous cacher? à présent que la porte du logis des femmes est fermée.

En disant ces mots, le capitaine était revenu dans la cour, en proie à la plus vive agitation, allant, venant, cherchant, et répétant toujours :

— Que faire? que faire?

Enfin, désespéré, ne sachant que devenir, il s'était appuyé contre la margelle de la citerne, lorsque ses regards se portèrent vers l'ouverture.

— Qu'est-ce que cela? dit-il.

— C'est la citerne, reprit Paquerette.

— La citerne!... Est-elle profonde?

— Deux ou trois pieds d'eau au plus, dit-on.

Il venait d'apercevoir une échelle dressée

contre une des voitures de foin qui l'avaient amené. Il courut la prendre et la faisant glisser jusqu'au fond du puits :

— Voilà ma cachette toute trouvée, dit-il. Pour rester quelques heures les jambes dans l'eau, je n'en mourrai pas. Dès que je serai au fond, tu retireras l'échelle, et tu la remettras à sa place ; puis quand ce damné visiteur sera parti, tu viendras me la tendre ; je sortirai, et nous partirons.

— Et moi, où aller ? demanda Paquerette.

— Sur la terrasse ; la grille de ce côté est ouverte. Tu sais qu'entre les arbres qui ombragent cette terrasse il y a des haies de buis, cache-toi derrière une de ces haies, et de là observe, écoute, et viens dès que tu jugeras le moment favorable.

En disant ces mots il se mit à descendre ; mais arrivé au niveau de l'eau, il eut la pensée d'étendre les bras afin de s'assurer s'il ne trou-

verait pas un endroit plus commode que la vase pour se poser. En effet, le rocher faisait une saillie qui présentait une place assez large pour qu'on pût s'y tenir assis ou couché : il s'y installa, et disant à Paquerette d'enlever l'échelle, il la vit bientôt s'élever et disparaître, et il demeura seul.

II

LA CITERNE.

En ce moment le capitaine Prost était fort peu rassuré sur les suites de son expédition au château de l'Aigle. Sans parler du danger que courait Paquerette, et ce danger était grand, car son geôlier n'hésiterait pas à la sacrifier à sa sûreté, dans le cas où il viendrait à savoir que la cause de sa disparition était connue ; sans parler de la responsabilité immense qu'il

avait prise sur lui en se séparant de sa bande et en venant ainsi seul se jeter dans les griffes du lion ; ce qui se passait au château était de nature à le préoccuper plus gravement encore, car il y avait dans la conduite du comte un ample sujet de réflexions, qui toutes pouvaient se résumer en ces quelques mots :

La trahison s'est donc glissée parmi nous.

Quoi de plus affreux, en effet, que le doute lorsqu'il ne peut se fixer sur rien ! On doute de tout ; de ses amis, de son entourage, de ceux à qui on a eu jusqu'alors le plus de confiance. Jusque-là tout ce qui portait un nom franc-comtois s'en était toujours montré digne, et pas un des rameaux de cet arbre ne s'était détaché du tronc, ou n'en avait été arraché par le vent de la faveur étrangère. Sur quoi compter désormais ? La noblesse qui jusqu'alors avait soutenu avec tant de courage la population, abandonnait-elle la cause qui

avait déjà coûté tant de sang et de sacrifices? ou bien un seul membre de ce grand corps national s'était-il gangrené? Et dans ce cas même un exemple ne serait-il pas fatal? D'autres seigneurs ne seraient-ils pas tenté d'imiter le sire de l'Aigle ! Les bourgeois et les paysans, pauvres, ruinés, misérables, pourraient-ils se soustraire à cette influence secrète qui avait pénétré jusqu'au cœur des montagnes! Antide de Montaigu était-il seul vendu? et puisqu'on était parvenu à corrompre cet homme, qui pourtant avait donné tant de preuves de dévoûment, la corruption n'avait-elle donc pas pu descendre plus bas, et se glisser même jusqu'au sein de la bande des partisans montagnards?

Toutes ces réflexions se pressaient dans le cerveau du capitaine Prost, depuis le moment où, retrouvant sa cousine, il avait eu la certitude que la sorcière n'avait pas menti. Une

fois installé dans la citerne, il était là trop seul, trop isolé pour ne pas laisser son imagination errer dans la voie nouvelle que les événements lui avaient ouverte. D'ailleurs, le silence, l'obscurité, la fraîcheur de l'eau, l'attente surtout avec ses impatiences et ses angoisses; tout cela était bien de nature à faire penser.

Cette citerne, ouvrage de première nécessité dans un château comme celui-ci, perché au sommet d'une montagne à pic, avait été creusée dans le rocher, et occupait tout l'espace compris sous le sol de la cour. Elle était peu profonde, mais très spacieuse, et l'eau du ciel qui seule l'alimentait, pouvait s'y étaler à son aise et y déposer son limon, pour s'offrir ensuite pure, fraîche et limpide à l'œil de celui qui venait y puiser.

Le capitaine Prost était là bien en sûreté; il n'était pas humainement possible de supposer

qu'on pourrait venir l'y surprendre. Sauf les graves préoccupations qui l'agitaient, il était donc parfaitement rassuré quant au présent ; mais il était écrit qu'il ne ferait pas un pas dans ce château sans qu'un nouvel événement vint lui demander une nouvelle dépense de force, de sang-froid, de courage.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées depuis le moment où Paquerette avait retiré l'échelle. L'eau, d'abord assez violemment agitée, avait ondulé quelques instants, puis elle avait repris son niveau, et les échos de la voûte avaient cessé de répéter le frémissement des vagues qui s'étaient calmées peu-à-peu. Le plus profond silence régnait autour du capitaine.

Alors il lui sembla entendre derrière le rocher auquel il était adossé, comme le souffle haletant d'une respiration pénible. D'abord il y fit peu attention, mais bientôt ce furent

comme des gémissements, des plaintes douloureuses ; et cette fois le doute n'était pas possible, il y avait certainement près de lui un être vivant qui souffrait, et dont les sanglots eussent vainement tenté d'arriver au dehors, à travers la voûte de granit qui le couvrait. Ou bien ce qu'il entendait alors était-il l'œuvre de quelques-unes de ces puissances mystérieuses dont le paysan dotait le château de l'Aigle, et qui en faisaient un pied-à-terre de Satan ?

Quelle situation ! Immobile, le col tendu, l'oreille en embuscade, il écoutait, il attendait ! L'obscurité, le silence, l'humidité qui régnait dans cette cavité souterraine, les gouttes d'eau qui suintaient une à une, et tombaient froides et glacées tantôt sur lui, tantôt à ses côtés sur la pierre, tantôt sur la nappe d'eau, dont elles troublaient la surface ; ces gouttes d'eau, dont le bruit monotone et

régulier ennuie et fatigue, surtout lorsque l'imagination est frappée, et qu'elle a besoin de surexcitation! puis l'impossibilité de fuir, de s'arracher à un contact qu'on redoute, la nécessité de rester en place, d'attendre! c'était là, même pour un homme brave et de sang-froid une épreuve terrible; et le cœur du capitaine devait battre violemment.

Aux gémissements et aux plaintes, succéda bientôt un bruit plus distinct, mais d'une autre nature. On eut dit qu'un corps se mouvait et glissait dans les entrailles de la terre.

— Qu'est-ce que cela? se dit le capitaine qui se rappelait alors les paroles de Paquerette, elle aussi a cru entendre la nuit des bruits souterrains qui l'ont effrayée. Les récits mysterieux qu'on fait dans le pays sur ce château seraient-ils vrais? ou bien le sire de l'Aigle aurait-il quelque intérêt à encourager la superstition dans ses croyances?

Le bruit continua et parut même se rapprocher. Mais il révéla alors une certitude qui ne laissait plus aucun doute : Quelqu'un était là, et ce quelqu'un s'approchait, le capitaine entendait des pas qui criaient sur le sable, et une main qui froissait le rocher en s'appuyant sur sa surface humide. Mais ce qui dût l'émouvoir encore davantage, c'est qu'il lui semblait que tout cela se passait près de lui, à ses côtés; il lui semblait qu'il n'était séparé de son mystérieux voisin que par une gaze qui ne l'empêchait pas d'entendre, et qui sans doute lui eut permis de voir sans l'obscurité profonde qui régnait autour de lui.

Les pas s'étaient arrêtés. Le capitaine sentit comme la présence d'un corps humain qui le touchait presque et l'enveloppait dans cette atmosphère de chaleur que tout être vivant rayonne autour de lui; et une voix se fit entendre!

— Qui est là? dit-elle.

Il se garda bien de répondre, seulement il respira plus librement; la certitude d'avoir affaire à un être humain calma toutes ses alarmes.

— Qui est là? répéta la voix.

Pour toute réponse, il porta silencieusement la main à son poignard.

— Qui vient ici troubler la solitude de mon cachot? continua la voix.

— Un cachot! murmura le capitaine, et il lâcha son poignard.

— Le sommeil ne m'est-il donc plus permis? Veut-on m'enlever encore les quelques heures de repos que le ciel m'envoie?

— Un prisonnier! pensa le capitaine, quel mystère!

— Si tu es envoyé par mon bourreau, si le sire de l'Aigle t'a chargé de m'assassiner,

voyons, achève ton œuvre; il y a assez longtemps que je demande la mort.

Le capitaine ne savait quel parti prendre. Cet homme était sans doute une victime du sire de l'Aigle, et comme tel il avait toutes ses sympathies. Mais devait-il se jeter à sa tête, et s'exposer à manquer le but de son expédition en voulant le sauver? Paquerette ne devait-elle pas seule l'occuper en ce moment?

Il y eut un instant de silence. L'inconnu écoutait, et attendait; quant au capitaine il se taisait; la surprise, l'influence des émotions précédentes, tout en lui n'était qu'hésitation et inquiétude.

Enfin le prisonnier éprouva sans doute alors ce que le capitaine avait déjà éprouvé; c'est-à-dire la présence d'un être vivant près de lui.

— Mais il y a ici quelqu'un, dit-il.

Et au même instant le capitaine sentit une main s'appuyer sur son bras.

A ce contact imprévu, il fit un mouvement pour s'éloigner, mais la main le serra fortement, et la voix lui dit :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Alors il se fit un certain mouvement au-dessus de leurs têtes ; des chevaux entraient dans la cour de la citerne ; conduits par des homme d'armes, dont les épées traînaient à terre.

— Silence ! dit le capitaine.

— Parlez ! continua la voix, qui êtes-vous ?

— Peut-être votre sauveur, répondit le capitaine.

— Mon sauveur !

— Oui ! votre sauveur ! mais parlons bas ; que personne ne nous entende ; qu'on ne soupçonne pas ma présence ici ; je suis descendu dans cette citerne pour m'y cacher quelques instants.

— Qui êtes-vous donc ? demanda la voix.

— Qui je suis! peut-être vous le dirai-je tout à l'heure; mais attendons que le silence soit rétabli dans la cour.

— Non! reprit la voix, ne restons pas là.

— Mais où aller?

— Dans ma prison.

— Où est-elle?

— Par ici! étendez le bras! tenez, sentez-vous cette ouverture creusée dans le roc? elle communique à mon cachot.

Le capitaine pénétra dans l'ouverture, et, guidé par l'inconnu, il fit environ cinq ou six pas dans une sorte de corridor percé dans l'épaisseur du rocher.

— Nous voici chez moi, dit le prisonnier; tenez, asseyez-vous là, vous serez mieux et vous aurez moins froid que dans la citerne.

Il conduisit son hôte dans un coin du cachot, le fit asseoir sur une botte de paille, et se plaça à ses côtés.

— Vous êtes prisonnier dans ce château ? lui demanda le capitaine.

— Prisonnier depuis vingt ans !

— Depuis vingt ans ! s'écria le capitaine.

Et il prononça ces mots avec un ton au fond duquel se révélait un violent effort de sa pensée, qui cherchait à coordonner plusieurs événements entre eux.

— Oui, répéta l'inconnu, prisonnier depuis vingt ans ! depuis vingt ans enfoui dans ce cachot ! Si vous saviez tout ce que j'ai souffert ! L'homme qu'on retient captif, presque toujours on le séquestre, on l'isole du monde, on lui donne la vie de la brute ; obligé de vivre de lui-même, bientôt son cerveau épuisé ne peut plus suffire à alimenter sa pensée, alors il devient fou, ou il s'abrutit ; l'isolement le tue, non pas de corps peut-être mais d'esprit ; son corps vit toujours, sa bouche dévore les grossiers aliments qu'on lui jette, son estomac les

digère ; mais ses idées se troublent, s'affaiblissent, sa tête ne pense plus ; et dès-lors, il n'éprouve plus que les souffrances de l'animal privé de liberté, d'air et de soleil. Hélas! pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi pour moi! La haine des hommes ne devait pas seule s'appesantir sur ma triste destinée; le hasard aussi devait se mettre contre moi et doubler mes tortures.

Ce langage étrange, qui cachait sans doute un nouveau mystère, était bien fait pour piquer vivement la curiosité du capitaine. Il avait eu le temps de se remettre de l'émotion que lui avait causée la bizarre rencontre qu'il venait de faire. Mais en réfléchissant à l'horrible position de cet homme, en pensant à sa lente agonie, il n'osait pas l'interroger; une sorte de pitié faisait mourir les paroles sur ses lèvres; il craignait de provoquer une explication qui devait rappeler, à celui qui avait tant

souffert, des souvenirs bien cruels. Partagé entre cette crainte et le désir de savoir, il se contenta de répondre :

— Je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas, répéta l'inconnu ; oui, oh ! je dois parler d'une façon inintelligible, il y a si longtemps que cela ne m'est arrivé ! Il y a vingt ans que je n'ai pressé la main d'un de mes semblables ! il y a vingt ans que ma bouche ne s'est ouverte pour parler à un mortel ! Aussi, je me sens renaître depuis que vous êtes près de moi ! Je ne donnerais pas cet instant pour le temps qu'il me reste vivre ! Un homme est là, et cet homme est mon à ami, puisque le sire de l'Aigle est son ennemi ! Oh ! c'est un bonheur que je n'espérais plus !

— Oui ! reprit le capitaine, je suis son ennemi, son ennemi mortel ; et avant peu, il saura ce que vaut ma haine. Mais tout cela ne

m'explique pas le sens des paroles mystérieuses que vous avez prononcées tout à l'heure. Ecoutez-moi : jusqu'ici j'ai hésité à m'ouvrir à vous ; mais n'allez pas croire que mon hésitation soit le résultat d'un lâche égoïsme. Non ! et même un pressentiment me dit que de notre rencontre jaillira peut-être un trait de lumière qui éclaircira bien des doutes. Je ne sais pourquoi, il me semble que je suis envoyé près de vous par le ciel qui veut mettre enfin un terme aux terribles épreuves que vous avez subies. Mais avant de vous offrir mes services, avant de chercher à vous sauver, je ne dois pas oublier le motif de ma présence ici. Elle d'abord, vous ensuite.

— Elle ! dites-vous ? De qui voulez-vous parler ? C'est donc pour une femme que vous êtes ici ?

— Oui ! je suis venu pour délivrer une pauvre fille qui a été enlevée il y a quelques jours,

par des Gris, et que le sire de l'Aigle retient captive. Mais pardonnez-moi de vous parler de la sorte; vous ne pouvez pas savoir ce que c'est qu'un Gris, vous qui depuis vingt ans êtes séparé du monde.

— Oh! n'achevez pas, s'écria l'inconnu dont la voix tremblait d'émotion, n'achevez pas! Il fait nuit, et vous ne pouvez pas voir mon visage; mais tenez, sentez ma main, elle est brûlante comme ma tête, comme ma poitrine; c'est que vous venez de me révéler tout un monde. Je ne sais pas ce que c'est qu'un Gris, dites-vous; eh bien! voulez-vous que je vous dise qui vous êtes, vous, dont je ne puis distinguer les traits, que du reste je n'ai jamais vus.

— Moi! dit le capitaine au comble de l'étonnement.

— Il n'y a qu'un homme à la montagne, reprit le prisonnier, capable de se dévouer

ainsi; il n'y a qu'un homme qui ait assez d'audace pour s'introduire ainsi dans le château de l'Aigle; il n'y a qu'un homme qui ait pu songer à sauver Paquerette.

— Paquerette! s'écria le capitaine; comment, enfermé dans ce cachot, pouvez-vous savoir.....

— Et cet homme, ajouta l'inconnu, c'est le capitaine Prost.

— Le capitaine Prost! dit le capitaine dont ces révélations successives bouleversaient toutes les idées.

— Je ne me suis pas trompé, continua le prisonnier avec des larmes dans la voix, n'est-ce pas? Vous êtes bien le capitaine Prost? vous êtes bien ce brave et noble jeune homme, dont le nom seul fait trembler les ennemis de votre pays et épouvante la trahison? Vous êtes bien le parent du vieux colonel Varroz et l'élève du digne curé Marquis? Oh! parlez-moi d'eux, de

vous, de tous ceux que vous aimez, et que je dois aimer aussi, moi.

— Mais, comment savez-vous tout cela? lui demanda le capitaine dont la surprise était à son comble. On vous laisse donc libre dans ce château? On vous apprend donc ce qui se passe au dehors?

— Chaque matin, répondit-il avec tristesse, une trappe s'ouvre là, au-dessus de nos têtes, et laisse tomber à mes pieds le pain et l'eau qui doivent me nourrir pendant la journée.

— Mais alors, comment pouvez-vous être ainsi au courant.....

Il était tellement stupéfait, qu'il attendit la réponse sans même achever sa phrase.

— Pensez-vous, reprit l'inconnu, qu'une captivité comme la mienne ne suffise pas à anéantir toute faculté? et pourtant, tout-à-l'heure, lorsque ma main a serré votre bras, vous avez pu sentir qu'elle avait encore de la

force ; et depuis que vous êtes ici, vous avez pu juger si mon cerveau s'est conservé intact, et s'il est capable de penser. C'est que le but de mon geôlier n'a pas été atteint ; il espérait peut-être que l'isolement me conduirait à la folie ou à l'abrutissement ; et il m'a laissé vivre. Hélas ! pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi ? Pourquoi le ciel n'a-t-il pas voulu que les projets du sire de l'Aigle pussent se réaliser ? Oui ! j'ai vieilli, puisque vingt années se sont accumulées sur ma tête ; mais durant ces vingt années pendant lesquelles on n'a donné à mon corps qu'une maigre nourriture à laquelle pourtant il s'est habitué ; pendant ces vingt années, mon intelligence a vécu, le hasard lui a envoyé une pâture qui l'a soutenue toujours, et le corps, qui n'est que son esclave, lui a obéi, et s'est conservé fort et vigoureux sous cette influence.

L'inconnu se recueillit un instant, puis il ajouta :

— Il y avait un an que j'étais prisonnier dans ce château, et cette année s'était écoulée sans que je puisse dire aujourd'hui comment j'ai vécu pendant cette première période de ma captivité. Étendu sur la terre humide de ce cachot, je me suis vu d'abord sans force, sans énergie; de longues heures s'écoulèrent; les jours et les nuits se succédèrent sans rendre mon cerveau quelque vigueur. Je sentais ma pensée s'affaiblir; je sentais le dégoût et presque l'insouciance étendre peu à peu sur moi leur fatale empire, et pourtant je ne faisais rien pour m'arracher à cet engourdissement! Deux ou trois fois seulement, un faible cri, dernier souffle de cette voix de cœur qu'on nomme conscience, vint murmurer autour de moi ce mot : lâche! lâche! Alors, je me relevai, rouge de honte, et je pensai à la liberté; mais ce fut en vain que je cherchai un moyen d'évasion; ce fut en vain que mes membres se meurtrirent

en voulant atteindre la trappe qui chaque jour me vomit un morceau de pain noir; il fallut se soumettre. Plus tard, j'éprouvai encore quelques atteintes de ce mal qui dévore, de ce désespoir, non pas silencieux et résigné, mais violent et furieux, qui s'exhale en cris et en imprécations; alors je voulus mourir! Mais l'espérance, remède naturel de la maladie qui me rongeait, me força de prendre les aliments qu'on me jetait et m'ordonna de vivre.

« C'est ainsi que s'écoula cette première année; elle fut bien longue, croyez-moi, car celle qui lui succéda me trouva épuisé. Un jour pourtant, ce fut la dernière fois, je voulus en finir avec cette existence de tortures intellectuelles et de souffrances physiques. Ce jour-là, je sentis en moi comme une vage inquiétude; un sentiment, que je dûs croire nouveau, moi qui depuis si longtemps ne sentais rien, me fit réfléchir; et le souvenir du passé aussi bien

que l'attente de l'avenir développèrent à mes yeux un tableau tellement affreux de l'existence qui m'était tombée en partage, que ne trouvant plus en moi assez de force pour lutter, je devins ivre, fou, furieux ; et que, autant qu'il m'en souvient, je me mis à courir autour de mon cachot, me frappant le front contre le rocher, espérant qu'un de ces coups serait mortel et me délivrerait à tout jamais. Bientôt, en effet, je sentis le sang ruisseler sur mon visage, mais on eut dit que ce sang augmentait encore ma fureur. Je courus avec une nouvelle violence au devant du suicide que je cherchais, jusqu'à ce que, trahi par mes forces qui s'usaient, je tombai, pensant mourir, et remerciant Dieu de m'avoir pris en pitié.

« Combien de temps demeurai-je dans cet état, je ne puis le savoir. Tout ce dont je me souviens, c'est que je crus faire un rêve affreux : D'abord, j'entendis des cris perçants,

au milieu desquels la voix qui les poussait, cherchait à se frayer un passage et lançait des mots à peine articulés, qui étaient autant de malédictions. Au son de cette voix, je sentis un frisson me parcourir tous les membres; mes cheveux se hérissèrent. Je voulus répondre, mais ma poitrine fit d'inutiles efforts; mes lèvres semblaient collées l'une à l'autre.

« Je voulus voler au secours de celle qui demandait ainsi aide et protection, mais mes jambes refusaient de marcher. C'était un affreux cauchemar ! C'est que cette voix était une voix de femme que je croyais reconnaître; c'est qu'elle me rappelait un souvenir; c'est que j'avais désespéré de jamais l'entendre. Enfin, l'obscurité qui m'entourait se dissipa peu à peu; un rayon de lumière arriva jusqu'à moi, et bientôt le grand jour m'inonda de toutes parts, et je me trouvai comme par enchantement enfermé dans une cage de fer, et forcé

d'assister à un spectacle horrible dont le souvenir seul m'arrache encore aujourd'hui des larmes de sang!

« Devant moi, une femme se débattait sous les étreintes d'un homme qui ne répondait à ses cris de rage que par des paroles de vengeance et d'amour. Mais quelle vengeance! et quel amour! Grand Dieu! la lâche vengeance de la force contre la faiblesse! et le hideux amour qui s'impose par violence à la haine. J'étais seul témoin de cette horrible scène, et je ne pouvais rien, mes membres étaient comme paralysés. Mais ce qui augmentait encore l'horreur de ma position, c'est que je ne pouvais voir leurs visages; il me semblait reconnaître leurs voix, celle de la femme surtout; et une sorte de brouillard enveloppait leurs têtes et me cachait leurs traits. Jugez ce que je dûs moralement souffrir pendant tout le temps que dura cette lutte acharnée. Non!

les angoisses de l'innocent condamné à mort et qui assiste aux apprêts de son supplice; celles de l'homme en léthargie qui se voit cloué dans un cercueil sans pouvoir crier : je suis vivant ! non ! tout cela n'est rien en comparaison de ce que j'éprouvai ! Enfin ce combat ne pouvait pas être éternel, la force brutale dût l'emporter. Le nuage qui me dérobait leurs traits me parut augmenter de volume, et bientôt en effet il les enveloppa en entier. Alors je crus distinguer encore comme deux ombres qui se débattaient et dont l'une plus forte ou plus lourde s'appesantissait sur l'autre, puis un grand cri se fit entendre, et je revins à moi.

« Vous dire ce que j'éprouvai lorsque, ouvrant les yeux je laissai mon regard se perdre dans une obscurité profonde; lorsque, étendant les mains autour de moi je ne rencontrai que le sol humide de ma prison, au-

lieu de ces barreaux de fer qui garnissaient la cage dans laquelle je croyais être un instant auparavant : oh ! je renonce à vous peindre ce que je ressentis alors ! Ce fut un bien-être, comme un doux repos après de longues fatigues ; mon cerveau se dilatait, un sourire de contentement intime errait sur mes lèvres ; je respirais à l'aise ; j'étais presque heureux ; mon cachot m'était devenu cher. Oui ! j'eus alors quelques moments de joie et déjà je remerciais Dieu de m'avoir envoyé un rayon de sa grâce ; lorsque tout-à-coup une baguette de fer résonna trois fois sur un timbre, et un instant après une voix prononça distinctement ces mots : *Qu'on emporte cette femme.* — Ciel ! m'écriai-je, ce n'était donc pas un rêve ! ce combat, cette lutte, ce n'étaient donc pas un effet de mon imagination épuisée ! — Alors je me tâtai de la tête aux pieds pour bien m'assurer que je ne dormais point, que j'étais bien

éveillé; mais j'avais à peine fini cette examen, à la suite duquel je tremblais de devenir fou, qu'une autre voix se fit entendre : — *Monseigneur*, dit-elle, *vos ordres sont exécutés.* — *C'est bien!* répondit la première, *désormais elle habitera cette chambre, c'est à vous que j'en confie la garde. Allez!* — Etait-ce un miracle, ou le résultat de quelques sorcellerie? J'avais la tête appuyée contre la roche, et il me semblait que ces voix me parlaient à l'oreille, qu'elles me touchaient; il me semblait que leur souffle passait sur mon visage. Je demeurai immobile, à la même place, glacé d'épouvante! Quelques minutes après, d'autres voix arrivèrent encore jusqu'à moi; c'étaient des valets qui venaient prendre les ordres de leur maître; je les entendais aussi distinctement que si j'eusse été près d'eux, je crus même qu'ils étaient à mes côtés, derrière le rocher; alors, comme pour m'arracher à cette vision,

je quittait la place où j'étais, j'allai m'asseoir à l'autre extrémité de mon cachot, et je n'entendis plus rien!

« Une fois là, je cherchai à mettre un peu d'ordre dans mes idées. Le silence dans lequel je fus plongé tout-à-coup, en me donnant un peu de répit, me permit de réfléchir. En pareil cas, lorsque l'homme est assez maître de lui pour que la réflexion puisse l'emporter sur ses émotions, il est sauvé; c'est ce qui m'arriva. Après avoir long-temps cherché à me rendre compte de tout ce qui venait de se passer; après avoir invoqué mille raisons, qui toutes me conduisaient à un inconnu inexplicable, une sorte d'instinct me poussa à me rapprocher de l'endroit où les voix avaient frappé mon oreille; j'appuyai ma tête contre la roche, et aussitôt la même chose se renouvela, j'entendis le sire de l'Aigle donner ses ordres. Plusieurs fois, je recommençai l'ex-

périence, et toujours elle eût le même résultat. Alors je cherchai à découvrir la cause de cet effet incompréhensible; je visitai toutes les parties de mon cachot pour m'assurer s'il n'existait pas quelque ouverture qui m'apportât le son ! Rien ! Il n'y avait alors d'autre ouverture que la trappe par laquelle on m'a descendu, quand je suis arrivé ici, et d'ailleurs elle est du côté opposé à celui dont je parle. Seulement, je remarquai qu'à l'endroit en question le rocher change de nature, ou plutôt qu'il laisse un intervalle qu'on a garni de maçonnerie. Ce cachot est immédiatement caché sous la chambre occupée toujours par le sire de l'Aigle. Or les murailles du bâtiment s'appuyent sur le roc et en suivent toutes les sinuosités; j'en conclus dès lors que le mur descendant jusqu'à moi, m'apportait à sa base les sons qui le frappaient à son sommet. D'ailleurs vous avez pu remarquer que la chambre

dont je vous parle est voûtée; c'est peut-être là une nouvelle cause de ce phénomène qui m'avait tant effrayé d'abord, et qui depuis, s'il m'a bien fait souffrir, m'a été du moins d'un grand secours, puisqu'il m'a permis de vivre.

« Quand je me fus bien assuré qu'il en était ainsi que je viens de le dire, je cherchai à me rendre compte des événements qui m'avaient conduit à cette découverte. Mais jugez alors ce qu'il dût y avoir en moi de douleur et de rage : cette femme violée sous mes yeux! cette voix qui semblait m'appeler à son aide, et à laquelle je ne pouvais répondre! cette voix que j'avais cru reconnaître! cette voix que je n'avais pas entendue depuis six ans, et qui me rappelait tant de bonheur passé! oui! oui! c'était bien un rêve, car depuis, elle n'a plus frappé mon oreille, car de puis j'ai passé bien des jours et bien des nuits, la tête appuyée contre cette muraille, et parmi tous ceux dont j'ai

pu écouter les paroles, jamais un mot de cet ange n'est venu jusqu'à moi ! Oh ! oui ! c'était un rêve !»

Le prisonnier s'arrêta en cet endroit de son récit. Les violentes émotions dont il s'était rendu le souvenir revenaient à sa pensée aussi jeunes et aussi poignantes que le jour où elles étaient venues l'assaillir pour la première fois. Il venait de faire dans le passé un bien triste voyage qui avait rouvert dans son cœur des plaies mal cicatrisées.

—Pardonnez-moi, dit-il au capitaine Prost, d'une voix saccadée par les sanglots, j'ai tant souffert que les larmes ne peuvent être un déshonneur pour moi. Excusez ces pleurs, ce n'est pas la faiblesse, mais la douleur qui les fait répandre.

Le capitaine ne répondit pas, tant il était absorbé. Ce qu'il venait d'apprendre le jetait dans un nouveau dédale, d'où sa pensée cher-

chait vainement à sortir : tous ces événements, toutes ces confidences, toutes ces découvertes qui, depuis trois jours, se heurtaient autour de lui, avaient bien entre eux un certain rapport qu'il croyait à chaque instant pouvoir expliquer et dont à chaque instant il perdait le fil.

— Continuez, dit-il au prisonnier, continuez !

Celui-ci ajouta :

— Cette scène à laquelle je croyais avoir assisté, cette scène qui, je le répète, ne peut être qu'un rêve, enfant de mon cerveau épuisé par une grande perte de sang, puisque rien depuis n'est venu me la rappeler ; cette scène, dis-je, perdit peu à peu de son influence sur mon esprit et même finit par s'affaiblir dans ma mémoire et n'y laissa plus qu'une lointaine vision ; mais en même temps elle jeta en moi un besoin incessant de liberté que la triste certitude de mon impuissance ne put pas vaincre.

J'avais trouvé ici une barre de fer oubliée depuis longtemps sans doute; et, comme souvent j'entendais le bruit des eaux qui se frayaient un passage dans le flanc de la montagne, je résolus de percer une ouverture dans le roc, du côté d'où partait le bruit. Combien de jours et de nuits furent employés à ce travail, je ne saurais vous le dire; l'espoir est pour l'homme un puissant levier, et mon espoir était encouragé, car à mesure que j'avançais, le murmure des eaux devenait plus distinct. Enfin une nuit un énorme bloc de pierre se détacha tout à coup sous la puissance de mes efforts, et à mon grand étonnement tomba en dehors. Jugez avec quelle impatience j'attendis le jour, moi surtout qui dans cette espèce de tombeau anticipé, en étais privé depuis si longtemps. Mais, hélas! quand le jour parut, quelle douleur! quel désappointement! quel désespoir! j'avais deux cachots au lieu d'un! Cette ouver-

ture qui m'avait coûté tant de peines aboutissait à la citerne, et la citerne n'a pas d'issue, pas d'autre que l'orifice par lequel on vient puiser l'eau et que vingt fois j'ai cherché à atteindre, mais toujours inutilement. Il fallut me résigner et puiser de nouvelles forces contre mon infortune dans la découverte que j'avais faite et qui me mettait en correspondance avec le monde : je me suis installé au bas de la muraille qui m'apporte des nouvelles du dehors, et mon imagination alimentée par cette source intarissable, a pu vivre. Vingt années ont passé sur ma tête ; mais comme toute la force de l'homme part du cerveau et que mon cerveau ne s'est pas affaibli, j'ai conservé toute ma force, moins celle que l'âge a dû nécessairement m'enlever ; et si jamais je suis rendu à la liberté, vous ne verrez pas en moi un vieillard souffreteux et courbé vers la tombe, mais un homme encore robuste et capable de se venger et de mourir pour son pays.

— Voilà l'histoire de ma captivité, capitaine. J'ignore quel avenir m'est réservé ; mais du moins je suis bien heureux aujourd'hui, puisque le ciel a permis qu'un homme, qu'un ami, pût descendre dans mon cachot et vînt m'y serrer la main.

Le capitaine avait écouté cette confidence avec le religieux silence de l'étonnement, de la pitié et de la préoccupation. Cette rencontre au fond d'une citerne avec un homme qui était enfoui depuis vingt ans sous les voûtes de ce château mystérieux ; cette longue et horrible misère dont le tableau venait d'être déroulé devant lui; et plus que tout cela, une certaine coïncidence qui semblait rattacher la vie d'un prisonnier à d'autres événements, et en faire un tout qui gravitait sans cesse autour d'un point unique : Antide de Montaigu ! Il y avait là de quoi mettre aux abois le cerveau le plus solide, l'intelligence la plus développée. Le ca-

pitaine Prost subissait alors tous les embarras d'esprit qui assiégent l'homme, lorsque, près de résoudre un problème, une nouvelle difficulté l'arrête ; ou lorsque, se voyant sur les traces d'une découverte qu'il cherche depuis longtemps, un des principaux éléments vient à lui manquer et bouleverse tout son travail.

Il garda encore le silence longtemps après que le prisonnier eût fini de parler : la tête appuyée dans ses mains, il se pressait le front comme dans un étau, cherchant par cette contraction nerveuse à faire jaillir de son cerveau la lumière qui devait éclairer la route qu'il devait suivre désormais. Efforts inutiles! sa pensée était comme enfermée dans un cercle dont elle ne pouvait sortir.

L'inconnu, surpris de ne pas recevoir de réponse aux aveux qu'il venait de faire, et ne pouvant pas, à cause de l'obscurité dans laquelle ils étaient plongés, lire sur le visage de

son hôte toutes les réflexions qui se heurtaient dans son esprit, se décida à reprendre le premier la parole et à provoquer une explication.

— Me serais-je trompé? dit-il, et ne seriez-vous pas celui que j'ai nommé tout à l'heure? Un instant avant votre arrivée ici, des voix se sont fait entendre dans la chambre du sire de l'Aigle. La sienne d'abord, puis celle d'une jeune fille, nièce du curé Marquis, et qui est comme moi prisonnière dans ce château; ensuite une vieille femme, qui se dit sorcière est entrée et a causé une grande surprise. La voix de cette femme m'a singulièrement frappé; malgré le ravage des ans, il m'a semblé un moment la reconnaître, mais je ne puis dire où je l'ai déjà entendue; c'est sans doute une nouvelle illusion. Paquerette a pronocé le nom du capitaine Prost, et m'a fait comprendre que s'il le voulait bien, il pourrait la délivrer. Vous m'avez dit que vous veniez ici pour sauver une

jeune fille; ma supposition était donc raisonnable. Voyons! parlez! et si je me suis trompé, que je sache au moins le nom de celui à qui je viens de confier tous mes secrets.

Le capitaine releva la tête, et parut sortir comme d'un songe; ou plutôt son attitude fut celle de l'homme qui, après avoir longtemps cherché bien loin de lui une solution à une question qui l'embarrasse, finit par se demander s'il ne la trouverait pas à ses côtés.

— Non! dit-il d'un ton résolu, non! vous ne vous êtes point trompé, je suis bien le capitaine Prost; je suis bien celui en qui Paquerette espère; mais en venant ici, je ne savais pas que j'aurais deux malheureux à secourir au lieu d'un.

— Merci! capitaine, merci! s'écria l'inconnu.

— Oh! vous sortirez d'ici, je vous le jure; il le faut! Votre lugubre histoire a avec d'autres

événements tant de rapport, que, sans parler de l'intérêt personnel que tout homme doit à son semblable, votre liberté nous est nécessaire. Il faut donc que vous soyez libre, et cela cette nuit-même.

— Cette nuit! dans quelques heures! oh! mon Dieu! mon Dieu! faites que ce ne soit pas un rêve!

— Avant tout, j'ai une question à vous adresser; sans doute j'ai déjà deviné d'avance; mais ce serait pour lui un si grand bonheur que je n'ose pas m'arrêter à cette pensée.

— Pourqui donc?

— Vous le saurez plus tard, pour le moment je vous demande votre nom; que je sache au moins qui vous êtes.

— Qui je suis! Eh! quoi! vous me le demandez! vous ne m'avez pas encore reconnu, à tout ce que je vous ai dit! Vous n'avez donc jamais entendu raconter ma lamentable his-

toire! Mon vieil ami Varroz n'a donc jamais eu occasion de vous parler de moi! Il ne peut pas m'avoir oublié pourtant! Il y a vingt-cinq ans j'aimais une belle et noble demoiselle dont l'amour était tout mon bonheur, et à laquelle j'allais être uni. Encore quelques jours, et deux familles voyaient tous leurs vœux exaucés, lorsqu'au milieu d'une chasse, Blanche fut enlevée.

— Blanche de Mirebel!

— Vous le savez, n'est-ce pas? Oui, Blanche de Mirebel, enlevée par une troupe d'hommes masqués, et morte sans doute après de longues souffrances. Cinq ans plus tard, mon château fut envahi, saccagé, pillé, brûlé; tous mes gens furent égorgés sans pitié, et moi-même emmené prisonnier et jeté dans ce cachot.

— Sire Arthur de Binans, s'écria le capitaine, vous serez vengé!

— Oui, que je sois libre un jour, une heu-

re! que je puisse demander compte à mon bourreau de la mort de mon fils.

— Votre fils!

— Mon fils qu'ils ont assassiné sans doute, ou qui est mort dans l'incendie avec Jérôme Marcelin, mon vieux serviteur, que j'avais chargé de veiller toujours sur lui. Que je puisse voir face à face le sire de l'Aigle, l'épée à la main, et je mourrai content !

— Votre fils ! murmura le capitaine; et un aveu fut sur le point de lui échapper ; mais il le retint sur ses lèvres. Les émotions de cette nuit avaient été trop fortes ; une pareille révélation eut été capable de bouleverser toutes les idées du vieillard.

— Oui ! reprit le capitaine, vous allez sortir d'ici; vous allez être libre; et demain, le sire de l'Aigle recevra une visite à laquelle il ne s'attend guère.

— Oh! voyez-vous, capitaine, je n'ose pas y

croire. Penser que dans quelques heures je pourrais être hors de ce château, en plain air! penser que je verrais le ciel, les étoiles; et demain nos belles campagnes, nos forêts noires et profondes! Penser que je pourrais encore relever les ruines de mon vieux manoir, et presser dans mes bras mes anciens amis, qui m'ont cru mort pendant vingt ans! Votre main! capitaine; donnez-moi votre main! Que je m'assure que je suis bien éveillé! Oh! libre! libre!...

— Oui! libre! Je vous ai fait le serment; et ce serment je le tiendrai, ou je mourrai s'il le faut! Mais, songeons d'abord à sortir de ce cachot.

— Et comment en sortir?

— Comme j'y suis entré; au moyen d'une échelle que Paquerette va nous tendre tout à l'heure.

— Mais, pourquoi êtes-vous descendu dans cette citerne?

— Parce qu'au moment où nous traversions la cour, pour gagner le chemin de ronde et aller descendre par les rochers qui bordent la route, un son de cor s'est fait entendre. Nous avons craint d'être découverts, et..... vous savez le reste.

— Un son de cor! répéta le sire de Binans? Attendez! hier, le sire de l'Aigle a eu au milieu de la nuit une longue conférence avec un homme que vous devez connaître; et quand ils se sont séparés, cet homme lui a dit : A demain! à la même heure, et avec même signal. Attendez!

Il alla à l'autre extrémité du cachot, et après avoir écouté un instant, il revint près du capitaine :

— Ils sont ensemble, lui dit-il en lui prenant la main; nous ne pouvons songer à sortir tant

que cet homme sera au château ; venez, suivez-moi ! ce qu'ils disent est de la plus haute gravité pour vous.

Il conduisit le capitaine à l'endroit où il avait l'habitude de se mettre pour entendre ce qui se passait chez le sire de l'Aigle ; ils appuyèrent chacun, contre la muraille, une oreille attentive et écoutèrent en silence !

III

LA VOUIVRE.

Lorsque le sire de l'Aigle entendit le signal qui lui annonçait l'arrivée du nocturne visiteur qu'il attendait sans doute, il courut au portrait du sire de Vaudray, qui masquait la porte secrète par laquelle la sorcière était entrée, et s'adressant à elle tout en poussant le bouton et faisant tourner le tableau :

— Quelqu'un va venir, lui dit-il, et comme

il est inutile que tu assistes à notre conversation, assieds-toi là sur une des marches de cet escalier, et attends avec patience; je ne te laisserai pas longtemps à cette place. Avant une heure je t'appellerai sans doute pour te confier une mission qui demande du zèle et de l'adresse.

— Ne m'oubliez pas ici.

— Sois tranquille.

— Heureusement, murmura-t-elle tout bas, pendant que le comte remettait le tableau en place, heureusement! j'ai conservé la clef de la petite porte de fer. S'il m'oubliait je pourrais toujours sortir.

Elle réfléchit même quelques instants si elle ne profiterait pas de la facilité qu'elle avait de s'échapper du château; mais elle pensa à la mission qu'on devait lui confier, et cette raison l'emporta. Elle résolut d'attendre.

Quand il fut seul avec son valet, qui depuis

longtemps était rentré, après avoir reconduit Paquerette à son appartement; le comte lui fit signe de le suivre, et sortit pour aller à la rencontre de son nouvel hôte.

L'aspect du château n'avait pas changé, malgré le signal; les sentinelles continuaient leur paisible promenade; le son du cor n'avait arraché à leur sommeil ni valets ni écuyers; sans doute des ordres avaient été donnés en conséquence; aussi l'esplanade étaitelle complètement déserte et silencieuse quand le comte la traversa pour aller ouvrir lui-même la porte principale et lever le pont-levis.

Un cavalier entra, suivi d'une douzaine d'hommes qui lui servaient d'escorte. Après avoir mis pied à terre et abandonné son cheval à quelqu'un de sa suite, il salua sans mot dire le sire de l'Aigle, qui, avec un mutisme égal, le guida vers l'intérieur du château, pendant que l'escorte se dirigeait

vers la cour de la citerne, sous la conduite du valet.

Lorsque le sire de l'Aigle, après avoir soigneusement fermé la porte de sa chambre, se trouva seul chez lui avec le nouveau venu, il se hâta de lui présenter un fauteuil; et le saluant avec une déférence extrême :

— Salut au sir de Guébriant! lui dit-il.

— Salut au gouverneur du Comté de Bourgogne, répondit le colonel Suédois.

En entendant le sire de Guébriant lui donner le titre de gouverneur du Comté de Bourgogne, il ne put réprimer un mouvement de secrète joie, et il répéta, en articulant chaque syllabe :

— Gouverneur du Comté de Bourgogne, colonel?

— Je me suis peut-être mal exprimé, répondit Guébriant; j'ai voulu dire gouverneur

du grand bailliage d'Aval, c'est-à-dire de tout le pays compris entre Dôle, Salins, Nozeroy, Saint-Claude et Lons-le-Saulnier.

— Ainsi, ajouta le comte après un moment de silence, comme s'il eût craint de presser trop vivement son interlocuteur, ainsi son éminence Monseigneur le cardinal de Richelieu.....

— Ecoutez-moi, comte, interrompit Guébriant. Avant d'aller plus loin, récapitulons un peu ce qui s'est passé depuis que des négociations sont entamées entre nous :

— La France veut la Franche-Comté, reprit celui-ci : et si elle la veut bien, elle l'aura. Cependant, je dois l'avouer, nous étions loin de nous attendre à la résistance des populations, résistance que je ne crains pas de nommer héroïque, résistance qui depuis deux ans ensanglante le pays et a souvent rendu tous nos efforts inutiles. Pour en finir avec cette lutte

acharnée, qui menace de décimer les populations, et de rendre à l'état sauvage vos montagnes, nous avons pensé à mettre dans nos intérêts quelques-uns des seigneurs influents de cette province, en leur faisant comprendre qu'ils auraient le double mérite de mettre fin à la guerre, et de donner à leurs vassaux des garanties pour l'avenir. Dans le Jura, c'est sur vous que nous avons jeté les yeux ; vous avez répondu à notre attente, et nous vous en remercions ; une récompense vous est due, et vous l'aurez ; mais pour cela il faut que vous exécutiez vos engagements comme nous exécuterons les nôtres.

— Je suis prêt, colonel. Si son éminence Monseigneur le cardinal de Richelieu m'a réellement conféré le titre que vous me donniez tout-à-l'heure, je le répète : je suis prêt ! Remettez-moi l'acte signé de son sceau, qui me

nomme à ce poste éminent, et avant huit jours le Jura appartiendra à la France.

— Comte de Montaigu, répondit Guébriant, dans toutes nos relations, vous avez toujours mis une défiance dont je ne me plains pas personnellement, mais qui, je dois vous le dire, a produit une fâcheuse impression au quartier-général de l'armée française.

— Pourquoi donc, colonel, serais-je plus confiant que le Cardinal ou que le Général, qui commande son armée? Pourquoi me refuse-t-on toujours cet acte, qui au surplus ne peut compromettre que moi? Pourquoi enfin ne me donne-t-on pas la preuve de cet accord unanime qui doit en un seul jour faire de la Comté une province française?

— Pourquoi? je vais vous le dire, et je vous jure que ce que vous allez entendre est vrai en tous points; Besançon n'a pas encore capitulé; mais nous n'aurons besoin ni d'une capi-

tulation ni d'un assaut, pour nous en rendre maîtres; nous avons dans la ville des amis qui nous en ouvriront les portes, quand ils seront certains que nous pourrons nous y maintenir. Pareille chose arrivera à Dôle; Dôle qui, il y a deux ans, a forcé le prince de Condé à une retraite peu honorable, verra enfin le drapeau des Lys flotter sur le clocher de sa cathédrale. Les montagnes du côté de Montbéliard jusqu'à Ornans et Morteau, sans être tout-à-fait conquises, sont tellement frappées de stupeur qu'une simple promenade suffirait pour les réduire; et d'ailleurs là aussi nous avons des amis. Mais tous ceux qui sont pour nous, ont les yeux fixés de ce côté; parce qu'ici seulement la résistance est sérieuse; ce n'est pas qu'ailleurs les idées d'indépendance sont moins fortes; mais ils n'ont pas les mêmes moyens de défense; il n'ont pas surtout des chefs comme les vôtres. La difficulté est

donc tout entière ici, dans le pays compris entre Pontarlier et Saint-Claude. Tant que nous ne serons pas maîtres de cette partie des montagnes, les avantages que nous pourrons gagner dans la plaine seront nuls, parce que, tant que le vainqueur peut être inquiété dans sa conquête, il n'en est pas maître. Ceux que nous avons gagnés à notre cause n'attendent que ce moment pour agir. Une fois que le Jura, proprement dit, sera en notre pouvoir, Dôle et Besançon sont à nous, et avec ces deux villes la province entière. Or, par vous, nous pouvons en finir d'un seul coup; le voulez-vous enfin?

— Encore une fois, je suis prêt, colonel!

— Vous êtes prêt, répéta Guébriant en s'animant; mais des hommes comme le colonel Varroz, le curé Marquis, et le capitaine Prost, est-il donc si facile de s'en rendre maître? car, il faut bien l'avouer, ces trois hommes tien-

nent en leurs mains les destinées de la Franche-Comté, pour le moment du moins. Ces trois hommes! trinité infernale avec laquelle la lutte est impossible! ce capitaine Prost surtout! On le trouve partout, on le rencontre à chaque pas. Rien ne l'arrête, rien ne le fatigue. Qui eut jamais pensé, par exemple, qu'il oserait pénétrer l'autre jour à Saint-Claude, dans une ville prise d'assaut, occupée par tout un corps d'armée? non-seulement lui, mais sa bande tout entière. Ce sont de ces faits inouïs, qui, répétés de bouche en bouche, font de cet homme une puissance. La superstition elle-même n'a-t-elle pas encore enchéri sur sa réputation? Mais si jamais il tombait en notre pouvoir, il faudrait promener sa tête de village en village, pour prouver aux populations qu'il est bien mort, sans cela elles ne le croiraient pas. Voilà l'homme que nous combattons sans pouvoir jamais le vaincre. Depuis six mois que vous

êtes des nôtres, vous avez eu vingt occasions de vous emparer de sa personne, puisqu'il a pleine et entière confiance en vous, et toujours vous les avez laissé échapper, toujours il est sorti de ce château !

— Colonel ! répondit d'une voix forte le sire de l'Aigle qui avait écouté cette sortie sans en paraître ému: Il y a six mois qu'on me fait des promesses; tant qu'elles ne seront pas réalisées, je ne suis engagé en rien. Au fait, pourquoi donc toutes ces hésitations de la part du Cardinal ou de ses agents. Quelque valet de cour songerait-il à venir usurper mes droits, et aurait-on le projet de donner à un autre la récompense qui m'est due ?

— Une telle pensée est une offense.

— C'est possible ! mais j'ai dû jusqu'à présent me tenir sur mes gardes. Oui ! j'ai eu souvent en mon pouvoir les trois hommes en qui la montagne a mis tout son espoir. Oui ! je sais

bien que du jour où ils auront disparu, les bandes se disperseront, la terreur s'emparera des esprits et la démoralisation fera le reste. Mais si je vous eusse livré ces hommes dès le principe, quelles eussent été mes garanties contre vous? Je suis franc, colonel, vous le voyez. J'ai dû laisser la guerre suivre toutes ses phases, et attendre qu'il vous plaise d'accepter mes conditions. Aujourd'hui vous ne pouvez plus tenir la campagne, vos troupes sont épuisées, et l'hiver approche; vous voulez en finir. Soit! je suis à vos ordres.

— Vous êtes fort, comte, répondit Guébriant, parce que notre succès dépend de vous, parce que vous savez que, dès que la résistance aura cessé ici, non-seulement elle ne renaîtra pas ailleurs, mais que nous serons maîtres partout. Vous profitez de votre position! Au reste, je ne puis pas vous en faire un crime.

Mais vous avez mal jugé les intentions de la cour de France.

— La cour de France! s'écria le comte. Eh bien ! je poussserai la franchise jusqu'au bout. Je veux bien que la Franche-Comté devienne province française, parce que dans ce cas mon intérêt est mis en jeu ; mais ce que je refuserai toujours, c'est un maître qui fasse de ce pays un royaume à part.

— Comte de Montaigu !

— Je dis royaume, pour vous faire sentir la portée de mes paroles.

— Comte de Montaigu ! répéta encore Guébriant, dont le visage s'était soudainement coloré.

— Vous m'avez compris, continua tranquillement le sire de l'Aigle, tant mieux! La France veut la Comté, me disiez-vous tout à l'heure ; oui ! je le sais, et c'est pour cela que je n'ai jamais ajouté foi à ses prétendus scrupules.

D'autres ambitions pourraient bien vouloir lutter avec elle. Le duc de Saxe-Weymar, votre maître, aujourd'hui allié du Cardinal, pourrait bien, une fois la conquête achevée, cesser d'être son ami. Ses projets sont connus depuis longtemps ; il n'a jamais caché ses intentions sur le Jura. Or, vous êtes son premier aide-de-camp, et vous êtes le seul avec qui j'aie été mis en rapports. Je ne vous accuse pas personnellement, mais je puis bien soupçonner que des ordres secrets vous aient été donnés.

— Mais, c'est soupçonner notre loyauté !

— Ce mot, colonel, est rayé du livre des diplomates. Du reste, je vous le répète, que le duc de Saxe-Weymar rêve tout ce qu'il voudra, peu m'importe ! Je ne veux voir en vous que l'agent de la cour de France. Hier, en me quittant, vous m'avez promis de m'apporter aujourd'hui une solution ; l'avez-vous enfin ? car je suis las d'attendre. Je veux bien croire en-

core que personne..... personne, entendez-vous, n'a cherché à éloigner l'instant où nous devons tenir nos engagements réciproques, vis-à-vis la cour de France, la cour de France seulement; et le Cardinal vis-à-vis de moi. Mais le meilleur moyen de me convaincre, c'est de m'en donner une preuve.

Le sire de Guébriant paraissait depuis un instant fort peu satisfait de la tournure que prenait la conversation. Peu habitué, sans doute à la discussion, il avait l'air de craindre une défaite; ou peut-être n'avait-il pas de bonnes raisons à donner au comte qui paraissait si sûr de son fait. Il jugea donc prudent de ne pas le suivre sur ce terrain, et entrouvrant son pourpoint, il en tira un papier qu'il lui présenta en lui disant :

— Vous voulez une preuve? la voici !

Le comte prit le papier et le parcourut avec avidité. C'était une lettre adressée par le duc

de Saxe-Weymar au sire de Guébriant. Au milieu de sa lecture, le sire de l'Aigle s'écria :

— Eh ! quoi ! son Eminence.....

— Continuez, interrompit Guébriant.

Il continua en silence, et quand il eut fini :

— Cette lettre, dit-il, m'en annonce une autre.....

— Du Cardinal ! la voici ; et pour obéir aux instructions que vous venez de lire, je vous la remets.

Elle passa dans les mains du comte, qui ne se fit pas prier pour l'ouvrir.

— Vous le voyez, continua Guébriant, son Eminence accepte toutes vos conditions ; cette lettre est un engagment qui, je l'espère, va vous rassurer.

— Oui ! colonel, et j'irai, j'irai moi-même le remercier, et lui renouveler encore l'assurance de mon dévouement. Oh ! j'avoue que j'étais loin de m'attendre à la nouvelle que

cette lettre m'annonce! Du reste, je n'irai pas seul, et je me ferai précéder d'un cadeau qui prouvera ma sincérité.

— Que voulez-vous dire?

— Que l'un des trois hommes, dont la mort nous est nécessaire, à présent que nous sommes d'accord, est déjà en notre pouvoir.

— Le capitaine Prost?

— Non.

— Le colonel Varroz?

— Non! le curé Marquis!

— Il est ici?

— Non! arrêté hier soir, il a été conduit au château de Clairvaux, et remis entre les mains du comte de Beauffremont, qui le garde jusqu'à nouvel ordre. Le comte de Beaufremont, qui aujourd'hui fait cause commune avec nous, n'est pas, comme vous le savez, ambitieux de pouvoir. Il s'ennuie dans nos montagnes. Tout son désir est de pouvoir être

admis à la cour de France, d'y avoir un grade dans l'armée, et une bonne pension; aussi nous nous sommes entendus à merveille. Mais je reviens à l'importante capture que j'ai faite. Pensez-vous qu'un pareil cadeau soit bien reçu?

— Et les deux autres, où sont-ils?

— A la grotte du Val, sans doute.

— A la grotte du Val! répéta Guébriant, mais est-il donc impossible de pénétrer dans ce repaire, d'où ils nous bravent impunément?

— Vous l'avez dit, colonel, c'est impossible! il faudrait pour cela être plus qu'un..... demi-dieu; il faudrait être un capitaine Prost, car nous devons lui rendre cette justice : qu'il ne connaît ni danger ni obstacle. La grotte du Val est imprenable; toute tentative serait une folie.

— Mais, ne pourrait-on pas les bloquer

dans cette retraite, les envelopper et les forcer à se rendre, en les prenant par la famine.

— Vous avez donc oublié, répondit le comte, ce que je vous ai dit de l'organisation de cette bande. Le capitaine a sous ses ordres environ trois mille hommes; et le colonel Varroz cinq cents cavaliers, qui du reste ont comme leur chef l'habitude de se battre à pied aussi bien qu'à cheval; mais jamais ils ne sont tous réunis, si ce n'est dans les grandes occasions, où ils savent d'avance qu'une action décisive doit avoir lieu. Le capitaine et le colonel ont des lieutenants qui commandent des corps dispersés dans le pays, et auxquels ils assignent des rendez-vous, tantôt dans un endroit tantôt dans un autre, afin de pouvoir leur donner leurs ordres, et leur indiquer un nouveau rendez-vous pour le lendemain et les jours suivants. De cette façon il y a accord unanime,

et la volonté du chef préside à tout. Je ne vous parlerai pas de leur manière de faire la guerre, de ces surprises continuelles, de cette audace quand ils sont en force, et de cette prudence quand ils peuvent craindre une défaite. Ils ont en outre des lieux de refuge en cas d'échec; mais ce sont des sites tellement inaccessibles, que toute poursuite devient impossible. Et puis ils changent souvent de retraites. La grotte du Val est en ce moment leur quartier-général; c'est là qu'est la plus grande partie de leurs armes, de leurs munitions, mais, sans parler des difficultés insurmontables qu'on aurait à vaincre pour s'en rendre maître, qui vous dit que vous trouveriez l'ennemi dans la place. On prétend qu'il existe des souterrains qui aboutissent à des issues secrètes, creusées au milieu des bois, et par lesquelles ils pourraient fuir à l'abri de tout danger. Ces souterrains ne sont, dit-on, con-

nus que des chefs, qui poussent la précaution et la défiance jusqu'à bander les yeux à ceux des leurs, auxquels ils sont quelquefois, par nécessité, obligés de faire prendre ces chemins mystérieux. Et la cavalerie, où se tient-elle? le sait-on? Les chevaux paissent dans les bois, et couchent avec leurs maîtres à la belle étoile quand il fait beau, ou dans des fermes où on leur donne asile, quand le temps est mauvais. Ils sont débandés, dispersés; puis un beau jour, au moment où on s'y attend le moins, on est tout étonné de trouver, à l'entrée d'une gorge, toute une armée, à laquelle il ne manque rien, pas même sa cavalerie. Jamais vous ne pourriez établir un cordon autour de cette enceinte. Vos troupes seraient harcelées sans relâche, jusqu'à ce qu'elles aient quitté la place. Les milices des villes et des villages, quoique braves, on en viendrait peut-être à bout; mais les partisans montagnards! songer à les réduire par la force est un rêve.

Guébriant l'avait écouté sans l'interrompre, et sans doute les raisons que le comte venait de mettre en avant avaient eu son approbation, car il continua sa pensée en disant :

— Oui ! et c'est la tête qu'il faut couper. Le corps cessera de vivre, quand la tête aura vécu.

— La ruse, continua le sire de l'Aigle, est aujourd'hui notre unique ressource, et grâce à moi, elle nous mènera au but vers lequel nous marchons.

— A l'œuvre donc ! s'écria Guébriant en se levant.

— A l'œuvre ! répéta le comte, et pour commencer, expédions à son adresse l'âme qui fait vivre cette tête, l'intelligence de la trinité que nous poursuivons, celui que nous nommons le Saint-Esprit, le curé Marquis enfin !

En parlant ainsi, il prit dans un des tiroirs de la table une feuille de parchemin, et trem-

pant dans un encrier de bronze sculpté une plume de corbeau, il se mit à écrire.

— Que faites-vous donc? demanda Guébriant.

— Cette lettre, répondit le comte, sera, avant deux heures, remise au sire de Beauffremont, et lui donnera les instructions nécessaires.

— Je vous comprends! Mais qui donc la portera?

— Une personne sûre; en tout cas, si elle tombait en des mains étrangères, elle ne révélerait pas de grands secrets.

— Comment?

— Lisez!

Guébriant prit la lettre, et après l'avoir parcourue :

— Ma foi, dit-il, avec un langage aussi clair, vous mettriez tout le monde dans l'embarras; et je vous avoue que moi-même..... il faudrait

être un devin pour y comprendre quelque chose!

— Ce sont des formules convenues entre nous. Quant aux chiffres disséminés dans la lettre avec une apparence de désordre, leur nature d'abord, et ensuite leur position dans certaines lignes et après un certain nombre de mots, nous servent à exprimer les noms propres.

— C'est donc une langue à part! Quand même il trouverait cette lettre, le curé Marquis lui-même, tout fin qu'il est, aurait, je crois, bien de la peine à deviner le lieu où il sera conduit demain.

— Sans toutes ces précautions, répondit le comte en reprenant le parchemin, il n'y aurait pas de sûreté pour nous.

Il le ploya, y apposa son sceau; et allant ouvrir le tableau mouvant, il appela la sorcière :

— Femme, lui dit-il, tout à l'heure, tu m'as offert d'entrer à mon service, et moi je t'ai promis pour l'avenir un abri contre la misère. Acceptes-tu?

— A vous pour la vie, monseigneur! Dieu vous rendra un jour ce que vous faites aujourd'hui pour la pauvre mendiante.

— L'avenir me prouvera si ton dévouement est bien sincère. Pour commencer, tu vas porter cette lettre à Clairvaux, et tu la remettras toi-même au sir de Beauffremont.

— Mais, pour arriver jusqu'à lui, comment faire? Croyez-vous que le pont-levis se baisse pour moi et que les sentinelles me laissent approcher?

Le sire de l'Aigle tira une bague de son doigt, et la remettant à la sorcière :

— Prends! lui dit-il; en arrivant devant le château de Clairvaux, tu appelleras le gardien de la porte, il viendra sur la muraille

savoir qui demande à entrer; alors, tu lui montreras cet anneau, et aussitôt tu seras introduite.

— Vos ordres seront fidèlement exécutés, monseigneur.

— J'y compte! Et maintenant, suis-nous!

Il ouvrit la porte d'entrée, fit passer devant lui le sire de Guébriant, puis la sorcière, et sortit enfin derrière eux. Au bas du perron, ils trouvèrent l'escorte du colonel qui l'attendait; ils traversèrent tous en silence l'esplanade jusqu'au pont-levis, que le comte baissa avec l'aide de son domestique.

— A demain! colonel, dit le comte.

— A demain! répondit celui-ci.

Il prit à gauche et s'enfonça dans le val du Dombief pour aller gagner la route de Saint-Laurent à Champagnolles, pendant que la sorcière descendait dans le vallon d'Ilay, et se dirigeait sur Clairvaux.

Lorsque le sire de l'Aigle, le sire de Guébriant et la sorcière eurent quitté la chambre du comte, le capitaine Prost et le prisonnier, qui étaient demeurés dans la même attitude, l'oreille collée à la muraille, se cherchèrent mutuellement la main dans l'obscurité, et cette étreinte fut pour chacun d'eux plus significative que ne l'eussent été toutes les paroles.

En ce moment, l'eau de la citerne fut violemment agitée; un corps étranger plongea jusqu'au fond de la vase et s'y arrêta.

— C'est elle, dit le capitaine, c'est Paquerette qui vient me tendre l'échelle. Tout est calme dans le château; partons!

— Partir! murmura le prisonnier; quitter ce cachot! Est-ce possible? Pardonnez-moi mon émotion; mais quand je pense que depuis vingt ans.....

— Sire Arthur, interrompit le capitaine, le temps est trop précieux pour le perdre en vai-

nes paroles. Tâchez de faire trêve pour le moment à vos émotions ; une fois à la grotte du Val, vous serez libre de penser et de parler tout à votre aise. Excusez ma franchise, mais vous devez comprendre qu'en ce moment je n'ai qu'un but : c'est de quitter le plus tôt possible le château de l'Aigle.

En parlant ainsi, il sortit du cachot.

Le hasard voulut que Paquerette laissât tomber l'échelle de leur côté, de sorte qu'ils n'eurent besoin ni de la chercher longtemps, ni d'entrer dans l'eau pour la trouver.

— Je monte le premier, dit le capitaine ; Paquerette qui ne s'attend pas à vous voir, pourrait être effrayée de votre apparition ! Suivez-moi.

Quand il fut au haut de l'échelle, Paquerette, qui avait entendu parler, ne put s'empêcher de lui dire :

— Tu n'es donc pas seul !

— Non! je t'amène un compagnon de voyage!...

— Quel est-il?

— Tu le sauras plus tard.

Une fois dans la cour, le sire de Binans ne put se défendre d'une violente émotion : le grand air qu'il respirait pour la première fois depuis vingt ans; la fraîcheur de la nuit, qui contrastait délicieusement avec la température monotone de la cavité souterraine dans laquelle il avait vécu; la vue du ciel avec ses millions d'étoiles dont il avait presque oublié l'éclat; ce premier pas qu'il venait de faire vers la liberté; et plus encore que tout cela peut-être, la présence de Paquerette et du capitaine, dont malgré l'obscurité il pouvait cependant distinguer les traits, car les traits d'un être humain étaient une nouveauté pour lui; il ne pouvait maîtriser l'attendrissement qui le gagnait peu

à peu. Le capitaine, qui s'en aperçut, lui prit la main, et la lui pressant avec effusion :

— Allons ! monseigneur, lui dit-il, du courage !

— Monseigneur ! murmura Paquerette.

— Songez, continua le capitaine, qu'au-delà de ces murailles, est la liberté, et avec elle la vengeance.

— Oui ! la vengeance ! répondit-il en rendant au capitaine son serrement de main ; guidez-moi, je vous suis. Mais avant tout, retirons l'échelle ; il est inutile qu'on s'aperçoive de ma fuite. Comme jamais l'homme qui m'apporte ma nourriture ne m'adresse la parole, le sire de l'Aigle pourra de longtemps encore ne pas se douter que son prisonnier lui est échappé.

— Il le saura peut-être plus tôt que vous ne pensez, dit le capitaine en enlevant l'échelle et en la remettant à sa place ; mais hâtons-nous !

Il les entraîna sous la voûte qui conduisait au chemin de ronde. Là, il ouvrit son pourpoint, et déroulant la corde qui était roulée autour de son corps, il l'attacha à la ceinture du sire de Binans, en lui disant :

— Vous descendrez le premier, afin de recevoir Paquerette dans vos bras lorsqu'elle descendra à son tour.

Après que cette opération fut terminée, il se mit en devoir de sortir de la voûte.

— La plus grande attention! leur dit-il encore; tâchons de faire le moins de bruit possible; le trajet n'est pas long, mais il n'est pas sans danger. Heureusement la lune s'est fait notre complice en nous privant de sa lumière.

Il fit quelques pas dans le chemin de ronde; et se retournant une dernière fois vers eux, il leur fit signe d'avancer.

Ils marchaient tous trois dans le plus profond silence; le capitaine, quelques pas en

avant, le col tendu, l'oreille au guet, le regard tournant sans cesse dans un même cercle devant lui, et la main sur la garde de sa rapière, autant pour être prêt à la tirer en cas d'alarme, que pour l'empêcher de raisonner en se heurtant à ses jambes ou à ses autres armes. Derrière lui venait le sire de Binans, soutenant Paquerette, que la confiance de son cousin avait peu rassurée, et que la crainte d'une surprise rendait bien tremblante. Pourtant, elle avançait toujours. A mesure qu'elle approchait du but, il lui semblait que le danger s'éloignait.

Déjà ils n'étaient plus qu'à quelques pas du perron, c'est-à-dire à la moitié de leur course; encore un peu de patience, de courage, de prudence, et ils étaient sauvés, lorsque tout à coup un cri de : qui vive? vint retentir à leurs oreilles comme un cri de mort. Ils levèrent les yeux et aperçurent, presqu'en face du perron,

une sentinelle debout sur la muraille qui les séparait de l'esplanade. — Qui vive? dit encore la sentinelle. — Le capitaine mesurait d'un œil sanglant la hauteur du mur, et se demandait s'il ne pourrait pas arriver d'un bond au sommet et poignarder le malencontreux veilleur du nuit. Après cette minute de réflexion, il entendit encore la sentinelle crier pour la troisième fois : qui vive? et comme elle ne recevait pas de réponse, il la vit armer son arquebuse, les mettre en joue et faire feu.

Alors, ce fut un mouvement général; ils entendirent ouvrir et fermer les portes dans l'intérieur des appartements; ils virent les remparts se couvrir de monde; et le mot: alerte! alerte! répété de bouche en bouche, fit bientôt le tour du château, et vint les confirmer dans cette horrible pensée que toute tentative d'évasion était devenue impossible.

Heureusement aucun d'eux n'avait été

blessé. Seulement Paquerettte avait failli s'évanouir; et le sire de Binans avait été obligé de lui appuyer la main sur la boucle, pour y enfermer un cri prêt à s'en échapper.

— Mort et sang! murmura sourdement le capitaine, faudra-t-il donc mourir ici! Oh! en tout cas je lui vendrai cher ma vie!

Puis il réfléchit quelques instants, et il ajouta :

— Allons! allons! il n'y a pas à balancer; rentrons dans la citerne, s'il en est temps encore. Paquerette de son côté tâchera de gagner son appartement, et la nuit prochaine nous ferons une nouvelle tentative, peut-être sera-t-elle plus heureuse que celle-ci. Venez! venez!

Ils les entraîna aussitôt dans la cour de la citerne, où l'alarme avait déjà été donnée, car ils purent voir les fenêtres des bâtiments

éclairées par des lumières qui se croisaient dans tous les sens.

Il courut à l'échelle, et il allait s'en saisir, lorqu'une porte qui s'ouvrit en face d'eux, vomit une douzaine de valets, qui traversèrent la cour, et disparurent sous la voûte. Grâce à l'obscurité, les fugitifs n'avaient pas été aperçus.

— C'est impossible! dit le capitaine avec un accent désespéré, nous n'aurions jamais le temps de descendre!

C'était dans ces terribles situations, c'était lorsqu'il en était réduit à de pareilles extrémités, que le capitaine avait le plus de sang-froid; et pourtant en ce moment il semblait anéanti :

— Faudra-t-il donc donner ce signal ! murmura-t-il.

— Quel signal? demanda le sire de Binans.

— Un signal qu'on attend, qu'on espère ; un signal qui nous amenerait bien vite des défenseurs ; mais je dois être avare de leur sang ; et puis ici, dans cette cour, comment se défendre seul, contre tant de monde ! Ils n'auraient jamais le temps d'arriver jusqu'à nous.

— La terrasse, murmura Paquerette.

— La terrasse, répéta le capitaine en réfléchissant ; oui, tu as raison ; cette terrasse est assez étroite, plantée d'arbres qui masquent la vue et de haies vives derrière lesquelles on peut se cacher ; et puis elle est entourée de grilles, dont on peût défendre l'approche. Venez !

Ils montèrent aussitôt l'escalier et après avoir fermé derrière eux la porte de la grille qui était restée entr'ouverte, ils allèrent s'accroupir à l'autre extrémité de la terrasse, contre la porte de la tour de l'Aiguille.

— Ne bougeons pas, dit alors le capitaine; peut-être, las de recherches inutiles, finiront-ils par abandonner la partie, et alors tout n'est pas désespéré : si au contraire ils nous découvrent, alors je donnerai mon signal, et pendant que nous nous défendrons ici, on aura le temps de venir à notre aide. Attendons !

Le mouvement n'avait pas cessé dans l'intérieur du château. Le sire de l'Aigle fut sur pied un des premiers, et courut au chemin de ronde pour savoir la cause de cette alarme extrordinaire. Quand il eût appris ce qui s'était passé, quand il eut interrogé la sentinelle, et qu'il se fut bien convaincu que des étrangers s'étaient introduits dans le château, il fit garder toutes les issues, et commanda lui-même les recherches.

Ce fut vers la cour de la citerne que naturellement se dirigèrent ses premiers pas. On

chercha, on fureta partout, on visita les écuries, les cuisines, les étables, et quand on eût bien sondé touts les coins de ces habitations toujours désertes pendant la nuit, on se décida à les abandonner et à aller ailleurs.

Mais pendant ce temps, quelles angoises pour les trois malheureux à côté desquels tout cela se passait, et qui pouvaient entendre les conversations et les menaces de ceux qui s'acharnaient à leur poursuite! Quelles tortures de la pensée, surtout pour le capitaine qui devait alors se regarder comme le seul protecteur du vieillard et de l'enfant, dont il s'était fait le gardien!

Enfin ils purent respirer plus à l'aise; les pas en s'éloignant leur rendirent un peu d'espoir.

— Ils sont partis, murmura Paquerette.

Le capitaine lui mit la main sur la bouche, et continua à prêter toute son attention à ce

qui se passait dans le chateau. La cour de la caserne, que la terrasse dominait comme celle de la citerne, avait eu sa part des investigations; puis le silence s'y était rétabli, et les recherches, infructueuses sur ces deux points, avaient été dirigées ailleurs. Quelque temps encore le pas régulier des patrouilles qui se croisaient en tous sens, se fit entendre tantôt rapproché, tantôt lointain; puis le calme parut renaître. Comme la terrasse était entourée d'une grille, on n'avait sans doute pas jugé à propros de la visiter.

— Nous ne pouvons pas songer à nous évader cette nuit, dit bien bas le capitaine. Voici, je crois, le parti le plus sage : Vous allez descendre tous deux dans le cachot de la citerne; et moi je partirai seul! Seul je risquerai moins d'être découvert, et je puis plus facilement me défendre; d'ailleurs, une fois sur le rempart de l'autre côté, près de la route, je

suis sauvé. Demain, je viens avec toute ma bande rendre ma visite au sire de l'Aigle, qui, ne se doutant de rien, m'ouvre les portes de son château, je le fais prisonnier, et je vous délivre.

Puis sans attendre leur réponse, il se leva et s'approcha tout doucement de la grille, pour s'assurer que la cour était déserte; mais il avait à peine fait trois pas, qu'une voix cria à côté de lui :

— Les voilà ! les voilà.

— Nous sommes découverts ! s'écria-t-il.

Et aussitôt une douzaine d'hommes gravirent l'escalier en courant et vinrent ébranler la porte de la grille.

Malgré l'obscurité, le capitaine crut distinguer entre les barreaux des canons d'arquebuse. Sans prendre le temps de réfléchir, il saisit ses pistolets et les déchargea sur les as-

saillants; deux cris se firent entendre et deux hommes roulèrent au bas des escaliers.

Il faut renoncer à peindre l'effet que produisit dans le château cette double détonnation. En un moment la terrasse fut enveloppée et mille cris de mort retentirent.

— Allons! dit le capitaine, il n'y a plus à hésiter! mon signal! c'est notre seule chance de salut.

Déjà il approchait de ses lèvres, sa main fermée, et il s'apprêtait à tirer de l'intervalle de deux doigts le son aigu et retentissant avec lequel il avait l'habitude de diriger les mouvements de sa bande, lorsque tout à coup ils furent tous trois inondés d'un flot de lumière, qui enveloppait seule la tour de l'Aiguille, sans étendre plus loin sa clarté, et une voix leur cria:

— La Cuzon! la Cuzon! la Cuzon!

— Le Vouivre! s'écria le capitaine en levant

les yeux vers le sommet de la tour, merci! merci! merci!

Mais il avait à peine prononcé ces mots, qu'une autre voix qui semblait sortir de dessous terre lui répondit :

— La Cuzon! la Cuzon! la Cuzon!

Instinctivement il baissa les yeux, et aperçut à ses pieds un grillage de fer.

— Merci! merci! merci! s'écria-t-il encore avec une sorte de délire.

Car la vue de ce grillage venait de lui rappeler les renseignements que la sorcière lui avait donnés lorsqu'il avait quitté la grotte du Val pour venir au château de l'Aigle.

Il souleva aussitôt ce grillage, et saisissant la corde qui était restée attachée à la ceinture du sire de Binans, il le força à descendre.

— A vous le premier, lui dit-il, vous recevrez Paquerette dans vos bras.

— Qu'est-ce que cela?

— C'est un égoût qui sert à l'écoulement des eaux. Allez! allez! nous sommes sauvés!

La corde glissa rapidement, bientôt elle cessa d'être tendue, et le capitaine, la tirant à lui, dit à Paquerette:

— A ton tour maintenant.

Elle ne lui répondit que par un cri perçant et tomba sans mouvement dans ses bras. Il leva les yeux et se trouva face à face avec le fantôme blanc de la tour de l'Aiguille.

Il y eut alors dans l'âme du capitaine un moment d'anéantissement impossible à exprimer. Il passa la main sur son front pour y essuyer les gouttes abondantes d'une sueur froide qui l'avait inondé tout à coup. Que faire? Paquerette était évanouie! il devenait fou!

Le fantôme était immobile sur le seuil de la porte toute grande ouverte: la longue robe blanche qui le couvrait allait se perdre bien

loin dans l'intérieur de la tour, et le voile qui lui enveloppait la tête flottait autour de lui et semblait le grandir encore. Il n'avait pas bougé de place, pas fait un mouvement, ses yeux s'étaient fixés sur le visage du capitaine et ne quittaient pas cette direction.

Pendant ce temps, le tumulte n'avait pas cessé dans le château : si les soldats du comte avaient été quelque peu intimidés par la manière dont ils avaient été reçus à la porte de la grille, du moins ils étaient bien certains que leur ennemi ne leur échapperait pas et ils s'étaient réunis sur un autre point. La chambre du sire de l'Aigle commençait à se remplir de monde.

Ce n'est pas qu'en ce moment le capitaine songeât au danger qu'il courait, sa pensée était tout entière absorbée par la présence du fantôme.

Cependant le regard de celui-ci, qui, jus-

que-là était resté fixé sur le visage du capitaine, quitta peu à peu cette direction, et, descendant sur sa poitrine, y rencontra la cassolette à laquelle était attaché le mystère de la naissance de Paquerette.

A cette vue le fantôme s'élança vers lui, et, saisissant ce bijou en cherchant à briser la chaîne d'acier à laquelle il était suspendu :

— Ma fille ! s'écria-t-il, ma fille !

— Ta fille ! répéta le capitaine épouvanté.

— Celui qui a cette cassolette doit savoir où est ma fille ?

En ce moment, la porte de la chambre du comte s'ouvrit et il parut sur le seuil entouré de nombreux soldats. Pour le capitaine, la mort était à deux pas, il ne pouvait pas emmener Paquerette qui était toujours évanouie, il se décida donc ; et la jeta dans les bras du fantôme en s'écriant :

— La voilà !

Puis il s'élança dans l'égoût, attira sur lui le grillage et disparut.

Le fantôme poussa un grand cri qui alla se perdre dans l'immensité des cieux ; et, apercevant le comte, il s'avança vers lui d'un air menaçant en lui montrant d'une main le sommet de la tour où brillait toujours le diamant de la Vouivre, pendant que de l'autre il pressait contre sa poitrine la pauvre Paquerette.

Le sire de l'Aigle recula involontairement, et ses soldats, terrifiés, tombèrent à genoux autour de lui.

La Vouivre cria encore :

— La Cuzon ! la Cuzon ! la Cuzon !

Son vol saccadé se fit entendre, puis elle disparut, et la tour de l'Aiguille fut de nouveau plongée dans les ténèbres.

IV

RÉUNION.

— Que vois-je ! dit le capitaine en arrivant près du sire de Binans, nous ne sommes pas seuls !

— Ne fallait-il pas, lui répondit une voix, que quelqu'un vînt ici vous recevoir et vous empêcher de rouler comme une boule jusqu'au bas de la vallée.

— Qui es-tu donc, demanda-t-il, car l'obs-

curité l'empêchait de distinguer les traits de la personne qui lui parlait.

— Vous ne reconnaissez donc pas ma voix?

— La sorcière!

— Oui, la sorciére qu'on voulait retenir prisonnière à la grotte du Val.

— Mais cette voix que j'ai entendue tout à l'heure, cette voix qui semblait sortir de dessous terre et qui m'a crié: La Cuzon! la Cuzon! la Cuzon! c'était donc la tienne?

— Pourquoi oubliez-vous les renseignements qu'on vous donne?

— Femme! répondit le capitaine en lui tendant la main, pardonne-moi mes injustes soupçons, tu es notre Providence!

Ils se turent quelques instants pour écouter ce qui se passait dans le château, mais tout y était calme et silencieux; la tour de l'Aiguille seule faisait entendre un léger murmure.

— Partons! dit enfin le capitaine.

— Et Paquerette ! demandèrent à la fois la sorcière et le sire de Binans.

— J'ai été obligé de l'abandonner ; mais rassurez-vous, désormais elle ne court aucun danger. Partons ! partons !

Puis s'adressant à la sorcière :

— Toi, qui es venue jusqu'ici, lui dit-il, marche devant et conduis-nous par le chemin le plus sûr.

— Le chemin le plus sûr ! mais d'abord vous savez aussi bien que moi qu'il n'y en a pas. Ce que nous avons de mieux à faire, je crois, est de longer le rocher jusqu'à la route.

— Soit ! nous te suivons !

Le talus, au sommet duquel ils étaient alors, et qui s'élève depuis le fond de la vallée jusqu'à la base du rocher, offre une pente excessivement rapide ; et comme ce n'est qu'un vaste amas de sable, de gravier et de pierres, il est très difficile de se maintenir sur sa sur-

face mouvante : à chaque instant le pied glisse sur un caillou qui roule, ou s'enfonce dans le sable qui s'affaisse sous sa pression ; puis, si alors on perd l'équilibre, on risque d'être lancé sur ce plan incliné, où la main chercherait en vain un point d'appui et au bas duquel on trouverait une mort certaine.

Le capitaine, qui connaissait le danger, mais qui avait le pied solide et de l'habitude, se mit à la droite du sire de Binans, de sorte que le vieillard pouvait s'appuyer d'un côté sur son épaule et de l'autre au rocher.

— Marchons avec précaution, murmura la sorcière, si on nous entendait du château.....

Mais alors il s'éleva un vent violent qui vint s'engouffrer avec grand fracas dans cette gorge et leur rendit toute sécurité.

— Le ciel se déclare pour nous, lui répondit le capitaine, marche ! marche !

Un quart d'heure après, ils étaient sur la route, hors de tout danger.

Alors le capitaine fit sortir de ses lèvres un sifflement doux et prolongé, qui fut à l'instant même répété de distance en distance et enveloppa bientôt le château de l'Aigle en entier. Des ombres, qui semblaient sortir de dessous terre, parurent de tous côtés et vinrent se ranger autour d'eux, tantôt s'élançant d'un bond du haut d'un rocher sur lequel elles avaient été aperçues, tantôt rasant la terre et se glissant comme une vapeur vers le centre qui les ralliait.

Après quelques minutes d'attente :

— Sommes-nous au complet? demanda tout bas le capitaine.

— Non, capitaine, répondit une voix, Klinkanno et le lieutenant Pille-Muguet sont allés se poster sur la grande roche avec... vous sa-

vez, votre nouvel ami. C'est de l'autre côté; mais ils sont prévenus.

— Les voilà! dit une autre voix.

Le capitaine courut au-devant d'eux, et s'adressant à Albéric :

— Vous allez, lui dit-il, prendre seul le commandement de ces hommes. Courez à la grotte du Val annoncer mon arrivée, je garde avec moi Klinkanno et Pillé-Muguet; avant une heure nous vous rejoindrons.

— Et Paquerette? demanda Albéric dont les regards la cherchaient de tous côtés.

— Je vous parlerai d'elle au Val. Allez! allez! la sorcière va vous suivre.

—Non pas! répondit celle-ci qui s'était approchée, je ne dois pas vous quitter, capitaine, nous avons à causer ensemble.

— Mais tu ne peux venir avec nous?

— Voulez-vous que je vous serve de guide?

Et elle lui dit quelques mots bas à l'oreille.

— Comment sais-tu cela ? demanda-t-il.

— Ne suis-je pas sorcière ?

Après un instant de silence, il ajouta :

— Allez ! Albéric. A l'entrée du bois, faites allumer des torches et veillez à ce qu'il n'arrive pas d'accident.

La bande s'ébranla et disparut bientôt.

Il revint près du sire de Binans.

— Partons, lui dit-il tout bas, venez revoir vos amis et retrouver ceux que vous croyez avoir perdus.

— Capitaine, répondit le sire de Binans en lui prenant la main ; à vous toutes les joies et tous les bonheurs ! à vous tous les trésors que la justice de Dieu peut donner à un mortel !

— Ma tâche est loin d'être finie pourtant : Paquerette est toujours prisonnière, et avec elle... oh ! je les sauverai ! Et le curé ? quel est son sort aujourd'hui ? Mais partons, allons au

Val, là nous déciderons quel parti nous devons prendre.

Arrivés au bas de la côte, au lieu de tourner à gauche pour suivre le cours de l'Hérisson, ils prirent à droite, franchirent ce mamelon, du haut duquel deux jours auparavant Albéric avait aperçu pour la première fois les tours de l'Aigle, et se dirigèrent vers la forêt de Ménétrux qui s'étalait devant eux au sommet de la montagne.

Chemin faisant, le capitaine dit à la sorcière :

— C'est toi qui es venue annoncer au sire de l'Aigle l'arrestation du curé Marquis ?

— Oui, capitaine, mais comment savez-vous?

— Que t'importe ? Est-il vrai qu'il soit prisonnier ? Est-il vrai qu'il ait été conduit au château de Clairvaux ?

—Voici ce qui s'est passé : vous aviez donné

l'ordre de me retenir prisonnière au Val; mais comme je voulais venir ici surveiller votre expédition et que je savais le secret du souterrain, j'ai gardé le silence. Vous n'étiez pas à la cascade ronde que déjà j'étais libre; je pensai d'abord qu'il me serait peut-être facile de pénétrer dans le château de l'Aigle à la faveur du mouvement causé par la perception de la dîme, mais c'eût été une folie, et d'ailleurs je rêvais alors un autre moyen : bien souvent j'avais surpris Lespinassou et Brunet y entrer par une petite poterne de fer ignorée de tous, et bien souvent j'avais pensé à m'emparer de la clef. Je savais que des Gris avaient été vus aux environs de Clairvaux, je résolus d'y aller. Après avoir erré tout le jour dans la campagne sans rencontrer personne, je traversais à la tombée de la nuit le bois de Charésier pour venir prendre la grande route à Uxelles, lorsque j'entendis derrière moi des pas nombreux; je me blottis

derrière un sapin et bientôt j'aperçus à peu de distance de moi le capitaine Brunet suivi d'une douzaine de Gris qui entraînaient le curé prisonnier. Après avoir bien écouté dans toutes les directions : — Ils ont perdu nos traces, dit Brunet. Vous allez conduire le prisonnier au fond de la gorge qui traverse la rivière du lac, sous Clairvaux ; vous remonterez la rive droite et vous rencontrerez un homme auquel vous le remettrez sur le mot de passe. Moi je vais aller rendre compte au maître du succès de cette journée. — Or, je savais que le maître n'était autre que le sire de l'Aigle.

— Le masque noir, n'est-ce pas ? s'écria le capitaine.

— Oui ! le masque noir ; et pour venir ici, il n'y avait pas deux chemins. Je pris donc les devants, pendant qu'ils garrottaient le curé, pour rendre toute résistance de sa part impossible. A cinq cents pas de l'endroit où je

les avais laissés, le sentier est coupé par un ravin étroit, au fond duquel un torrent se précipite avec fracas, et qu'on a couvert d'un énorme tronc d'arbre en guise de pont ; je me mis aussitôt en devoir de miner une des assises de ce pont, et attachant une corde à l'une de ses extrémités, j'allai me cacher un peu plus bas dans un buisson et j'attendis. La nuit n'était pas encore noire, je pouvais distinguer ce qui se passait au-dessus de moi. Bientôt je vis Brunet s'avancer tranquillement et mettre le pied sur le pont, je tirai la corde de toutes mes forces ; et l'arbre, se précipitant dans le gouffre, l'entraîna dans sa chute. Je descendis alors, et après avoir cherché un instant, je découvris au milieu des rochers son cadavre mutilé : je le fouillai aussitôt, et, après m'être emparée de la clef qui devait m'ouvrir le château de l'Aigle, je partis en toute hâte, bâtissant dans ma tête une histoire qui devait expli-

quer au comte ma présence chez lui, et peut-être me gagner sa confiance.

— Et tu es certaine, ajouta le capitaine, que le curé a été conduit au château de Clairvaux.

— Du moins je ne doute pas qu'il n'ait été confié à la garde du sire de Beauffremont.

— Eh bien! avant la fin de la nuit, le sire de Beauffremont m'en aura rendu compte.

— Non pas, capitaine, croyez-moi, ne vous exposez pas encore inutilement. Le curé est pour eux une trop riche capture. Leur intérêt n'est pas de le sacrifier ici où sa mort aurait trop peu de retentissement. Ils veulent s'en faire un trophée aux yeux de la France, et j'ai tout lieu de croire qu'il sera conduit au Pays Bas. La lettre dont je suis chargée en est la preuve.

— Mais cette lettre est entre nos mains une arme inutile.

— Quoique cette lettre soit incompréhen-

sible pour vous, je vous réponds moi, de vous en donner l'explication. Laissez-moi faire!

En ce moment ils entraient dans le bois, et la difficulté de la marche mit fin pour le moment à la conversation.

Après avoir suivi pendant quelque temps un sentier frayé, qui surtout la nuit eut été impraticable pour tant d'autres que pour nos voyageurs, qui sans doute en avaient l'habitude, ils prirent à gauche et pénétrèrent dans la forêt.

Le bois était excessivement épais, et l'obscurité trop profonde pour qu'ils pussent s'orienter; leur instinct seul pouvait les conduire; aussi eurent-ils des peines inouïes; et ce ne fut pas sans laisser quelques lambeaux de leurs vêtements aux ronces, et quelques gouttes de leur sang aux branches des arbres, qu'ils purent arriver au terme de leur course; souvent même ils crurent être égarés, et des haltes de-

vinrent nécessaires pour chercher à reconnaître l'endroit où ils étaient; alors un arbre, un fossé ou une clairière leur indiquait la route.

Ils étaient depuis une heure au moins dans la forêt, Klinkanno marchait devant, avec la sorcière, et derrière eux Pille-Muguet et le capitaine qui tous deux guidaient le sire de Binans. Enfin la sorcière s'écria :

— Nous y voici !

Ces paroles produisirent alors le même effet que le mot : terre ! crié du haut du grand mât par la vigie, à des matelots qui depuis six mois sont sous voile.

Le capitaine s'approcha aussitôt, et faisant le tour d'un énorme buisson, devant lequel la sorcière s'était arrêtée:

— Oui! répondit-il, c'est bien cela.

Puis s'adressant à son trompette :

— Allons ! ajouta-t-il, passe le premier, et hâtons-nous !

Klinkanno obéit; et, écartant les branches qui se croisaient en tout sens devant lui, il pratiqua une ouverture assez large, dans laquelle il se glissa, et disparut. Il fut bientôt suivi de tous ses compagnons de voyage, et le buisson, reprenant sa forme première, ne conserva plus aucune trace de leur passage.

Alors ils purent se convaincre qu'ils ne s'étaient pas trompés, et qu'ils se trouvaient bien à l'entrée du souterrain qui devait les conduire à la grotte du Val. Une atmosphère humide pénétra tout à coup dans leur poitrine; quelque chose de froid, de vague les frappa au visage, pendant que leurs pas, leurs simples mouvements allaient résonner au loin, et se perdaient comme un murmure dans la profondeur de la caverne.

Klinkanno brûla une amorce, et s'étant par ce moyen procuré du feu, il le communiqua à cinq branches de sapin qu'il avait eu soin de

ramasser, chemin faisant; chacun d'eux en prit une et la petite caravane se mit en marche.

L'entrée du souterrain, d'abord fort étroite, puisqu'un buisson suffisait à la masquer, s'agrandissait tout à coup, et formait une sorte de corridor étroit, mais assez élevé, dans lequel deux personnes pouvaient facilement marcher de front, et qui suivait pendant deux cents pas environ, une pente insensible, à l'extrémité de laquelle on arrivait dans une vaste chambre, dont la voûte, s'élevant tout à coup, se perdait à une si grande hauteur que la lumière des cinq torches ne pouvait l'atteindre.

Une promenade dans ces labyrinthes naturels, sous ces voûtes mystérieuses, creusées par la main de Dieu, sortes de canaux qui servent presque toujours à vider le trop-plein des immenses réservoirs que la nature alimente sans cesse dans le flanc des montagnes, a quelque chose de triste, de lugubre, d'imposant.

Sans parler des dangers d'un éboulement, qui, en fermant les issues derrière le curieux imprudent, le laisserait en présence d'une lente et horrible agonie, il y a là quelque chose qui serre le cœur et donne à penser.

Le silence, qui y règne, n'est pas le silence de la nuit, le silence de la nature qui sommeille, silence de convention au milieu du quel la vie murmure sans cesse ; c'est un silence glacial, un calme plat, image de la mort. La chauve-souris, oiseau sinistre qui habite ces sombres retraites, et qu'on trouve à chaque pas suspendue par deux pattes à une pointe de rocher, fuit à l'aspect des lumières qui viennent profaner ses domaines, et ses cris vont se perdre dans le lointain comme autant de malédictions. On n'entend que son vol, et quelquefois aussi le frémissement du reptile, qui glisse entre deux pierres, et va se cacher dans quelque trou, épouvanté de l'audace du

mortel assez hardi pour arriver jusqu'à lui. C'est une solitude mate, uniforme, qui sépare l'homme du reste de la terre, qui le séquestre au milieu des siens. A deux pas de lui c'est la vie, la vie du monde avec toutes ses jouissances et ses misères; là, il est comme dans un tombeau.

Mais non! Et si ces impressions sont les premières qui frappent la pensée, leur sécheresse fait bientôt place à l'admiration. La nature n'est pas une marâtre qui abandonne ses enfants. Le grand architecte qui a bâti le monde a sans cesse un œil tourné vers son œuvre, et son regard pénètre les secrets les plus intimes de la création.

Quoi de plus beau que ces innombrables stalactites, formées par la filtration des eaux, dont les gouttes coulant une à une laissent sur leur passage une partie de leur essence, que les savants ont nommée carbonate de chaux, et

prennent mille figures capricieuses, mille contours bizarres, morceaux d'architecture, de sculpture impossibles à imiter, dentelles merveilleuses, qui jettent un éclat éblouissant, et brillent des couleurs de l'arc-en-ciel! Quelle plus fidèle image de la grandeur, que ces voûtes immenses dont l'œil ne peut sonder la hauteur! Et où trouvera-t-on rien qui exprime mieux la misère que ces passages étroits, dans lesquels on est obligé de marcher en rampant!

La nature est un vaste livre dans lequel l'homme doit lire sans cesse; et si dans ce livre se trouvent quelques pages obscures, qu'il n'oublie jamais que cette obscurité cache toujours une grande révélation.

Mais nos voyageurs étaient trop préoccupés des événements qui se passaient au-dehors, pour faire de semblables réflexions, ils avaient hâte d'arriver.

Pour sortir de la chambre, dans laquelle nous

les avons laissés, ils furent obligés de se mettre presque à plat-ventre, et de se glisser sous un rocher qui ne s'élevait qu'à deux pieds du sol, dans un espace de dix à douze pas; après quoi ils purent se tenir debout, et bientôt ils arrivèrent, sans rencontrer de nouveaux obstacles, jusqu'à une ouverture, espèce de cheminée dans laquelle ils se glissèrent. Un fois là, ils passèrent sur un tronc d'arbre qui avait été jeté en guise de pont sur le lit d'une rivière souterraine, qui prenait sa source à droite dans les entrailles de la montagne, et allait se perdre à gauche à travers les rochers. Dans les crues d'eau, ce pont était devenu nécessaire pour rétablir les communications.

A partir de ce moment les difficultés cessèrent. Ils traversèrent encore deux vastes salles dont les parois couvertes d'une couche épaisse de carbonate de chaux, brillaient comme des murs de diamants; et il arrivèrent

enfin dans une dernière chambre où une porte de fer leur rappela qu'ils étaient encore de ce monde, et les avertit qu'ils arrivaient au terme de leur voyage.

— Silence! dit tout bas le capitaine au sire de Binans; soyez encore pendant un instant maître de vos émotions, je vous en prie.

Puis il alla frapper à la porte, qui s'ouvrait du côté opposé par un énorme verrou. Le verrou cria aussitôt, et le colonel Varroz parut en compagnie d'Albéric.

La grotte du Val, que l'on connaît déjà, avait trois issues qui donnaient dans trois cavernes, occupées, l'une par le capitaine, l'autre par le colonel, et la troisième par le curé. Celle dans laquelle nos voyageurs venaient d'entrer était la chambre du capitaine, si l'on peut nommer ainsi une cavité de huit à dix pieds carrés, n'ayant pour tout meuble que des armes, un bahut, et une planche éle-

vée sur deux blocs de bois, et garnie d'une paillasse de feuilles sèches, et d'une peau d'ours en guise de couverture:

— Tu reviens sans elle, dit Varroz en embrassant son élève. Dieu l'a sans doute voulu ainsi! qu'il soit béni pourtant, puisqu'il te ramène sain et sauf.

— Il ne s'agit pas de moi, répondit le capitaine; venez! venez! il faut qu'avant la fin du jour nous ayons pris un parti!

Et pendant que Klinkanno fermait la porte, il les entraîna dans la grotte.

— Quel est donc cet homme? demanda tout bas le colonel, en désignant le sire de Binans, dont sans doute Albéric lui avait déjà parlé.

— Tout à l'heure vous le saurez!

Puis le faisant asseoir un peu à l'écart, il lui dit encore:

— Un peu de patience ! monseigneur, un peu de patience !

Klinkanno et Pille-Muguet se disposaient à sortir ; ils n'étaient pas dans l'usage d'assister aux conférences de leurs chefs :

— Restez, leur dit le capitaine; il faut que demain tous les officiers qui commandent les corps dispersés dans le pays, sachent ce qui se passe au château de l'Aigle, vous irez tous deux les avertir.

Puis s'adressant à Varroz :

— Eh bien ! reprit-il, la sorcière avait dit vrai : le comte de Montaigu est vendu à la France.

— Vous voyez, s'écria Albéric, ma haine n'avait pas menti.

— Et ma vengeance l'avait deviné, ajouta Varroz.

— Pardonnez-moi de l'avoir défendu contre vos pressentiments, leur répondit le capitaine;

mais pouvais-je croire à tant d'infamie ! Pour le moment, je ne vous dirai pas tout ce que j'ai découvert au château de l'Aigle, c'est tellement horrible, cela paraît tellement devoir être impossible, que la raison se refuse à y ajouter foi. Il y a une heure à peine que tout ce lugubre chaos s'est débrouillé devant moi, et j'en suis encore tellement épouvanté que je n'ose pas regarder en arrière! J'ai peur d'être obligé de me rendre à l'évidence; je voudrais pouvoir m'assurer à moi-même que ça a été de ma part un moment d'erreur, une vision! Que dis-je! les faits ne sont-ils pas là pour me convaincre ! N'étais-je pas cette nuit au château de l'Aigle !

— On me verra un jour sur la tour de l'Aiguille une torche à la main, s'écria la sorcière.

— Et moi avec ma hache, répondit Varroz.

— Et moi avec mon poignard, murmura Albéric.

— Oui, nous y serons tous, reprit le capitaine; et quand nous aurons passé par là, le voyageur cherchera vainement une trace de ce manoir. Mais laissons de côté pour le moment Antide de Montaigu et ses crimes. Paquerette est toujours au château de l'Aigle, et notre père à tous, le curé, a disparu.

— Il y a deux heures seulement, répondit Varroz, un de nos hommes est arrivé ici en toute hâte pour me prévenir de ce malheur; et je t'attendais!

—Vous savez sans doute où il a été conduit?

— Non!

— Eh bien! s'il faut en croire cette femme; et nous devons la croire, puisque jusqu'ici toutes ses prédictions se sont accomplies....

— Où est-il?

— A Clairvaux.

— Eh! quoi! le sire de Beauffremont?.....

— Comme le sire de l'Aigle, vendu!

— Infamie !

— Oui, infamie ! mais plus encore infamie sur nous, si nous laissons d'aussi grands forfaits impunis !

— A Clairvaux ! s'écria le colonel en s'élançant hors de la grotte.

— Attendez ! lui dit vivement la sorcière. Qu'allez-vous faire ? à Clairvaux, dites-vous ? Qui vous assure que le curé Marquis y soit encore ? Qui vous assure même qu'il y ait jamais été ?

— Mais, observa le capitaine, ne m'as-tu pas dit....

— A vous ! non pas, messire, votre mémoire vous sert mal ; au sire de l'Aigle, c'est différent ! Oui ! je lui ai dit que le curé avait été conduit au château de Clairvaux ; mais si j'ai parlé ainsi ; c'est que je savais bien que le comte aurait des instructions à donner à son complice ; j'espérais alors devenir son messager, et par ce moyen parvenir à connaître po-

sitivement l'asile de celui que nous pleurons. Car, malgré les paroles du capitaine Brunet, quoique je sois bien certaine que le curé a été remis entre les mains d'une des créatures du sire de Beauffremont, rien ne prouve que le château de Clairvaux lui ait été donné pour prison. Il est même probable qu'il n'ont pas commis l'imprudence de conserver près d'eux une preuve aussi accablante de leur trahison. Non! non! ils ne sont pas hommes à agir ainsi à la légère; croyez-moi! le curé a été conduit dans un lieu sûr, bien secret, connu d'eux seuls, et où ceux qui le gardent attendent leurs ordres.

— Elle a raison sans doute, murmura le capitaine.

—Que faire? dit le colonel en se frappant le front.

— Ceci me regarde, continua la sorcière. J'ai là une lettre et une bague qui ne peuvent manquer de me mettre sur les traces de ce

mystère ; aussi les porterai-je fidèlement à leur adresse. La lettre doit nécessairement contenir quelque chose qui me concerne, et comme je ne suis pas trop maladroite, il est probable que je saurai en profiter, à moins pourtant qu'on n'ait songé à se débarrasser de ma pauvre carcasse ! Mais je ne le pense pas. Ma peau vaut-elle un nouveau crime ? Aussi je crois n'avoir rien à redouter personnellement.

— Que comptes-tu faire ? lui demanda le capitaine.

— Mon projet est des plus simples, et je crois qu'il est le seul réunissant toutes les chances possibles de succès : aller de suite remettre tout cela au sire de Beauffremont, observer ce qui se passe chez lui, et vous en prévenir. Mais comme mes vieilles jambes auraient bien de la peine à faire plusieurs fois le trajet d'ici à Clairvaux, et qu'il se peut que j'y trouve,

sinon une prison, du moins une halte forcée; vous me donnerez quelques uns de vos hommes, qui devront m'accompagner et m'obéir.

— Et Paquerette, murmura Albéric.

— Paquerette! répondit le capitaine, nous devons avant tout nous occuper du curé. Du reste, rassurez-vous, tout à l'heure je vous parlerai d'elle. Je ne l'oublie pas.

Puis, s'adressant de nouveau à la sorcière:

— Dans un instant, lui dit-il, tu vas sortir d'ici; et cette fois tu ne quitteras pas la grotte du Val en fugitive. Tu partiras, forte des pouvoirs que nous t'aurons confiés, accompagnée d'une escorte qui devra t'obéir en aveugle, et chargée d'une mission dont le résultat nous laissera dans une cruelle attente. Tu réussiras, j'en suis certain. Depuis deux jours, tu as fait tant de choses, que je ne doute pas un seul instant du succès. Mais au moment de nous

séparer, lorsque tu peux être victime de ton dévouement pour nous, ne souléveras-tu pas un coin de ce voile impénétrable, derrière lequel tu restes cachée? Réponds, femme! la reconnaissance que nous te devons me donne le droit de t'adresser cette question: parle! qui es-tu?

— Qui je suis! Une pauvre mendiante, qui, il y a deux jours encore, errait sur le grand chemin, sans asile et sans ressources, et à laquelle vous avez tendu la main.

— C'est là la femme qui a sauvé Albéric, parce qu'elle le savait ami du capitaine Prost, et que les soldats du capitaine Prost l'avaient sauvée elle-même quelques heures auparavant. Mais la femme qui a tendu un piège au capitaine Brunet; qui, pour nous servir, a pénétré dans le château de l'Aigle; la femme que j'ai trouvée en bas de l'égoût; la femme

qui, pour nous ou pour notre cause, s'expose à de nouveaux dangers; cette femme, quelle est-elle?

— Une enfant des montagnes.

— Mais il en est une troisième, qui est venue nous crier ici avec une rage concentrée : Paquerette est au château de l'Aigle, et son geôlier est un traître. Celle-là, quelle est-elle?

— Qui elle est? murmura-t-elle d'un air triste.

— Oui! continua le capitaine en s'animant, quelle est la femme qu'on verra un jour sur la tour de l'Aiguille, une torche à la main?

— Quelle est cette femme! s'écria-t-elle en relevant vivement la tête, et en se mettant à l'unisson du capitaine, Quelle est cette femme!.....

Elle fit comme un violent effort pour re-

tenir son secret prêt à lui échapper ; puis elle ajouta tout bas :

— Pauvre femme qui a tout perdu.

Ces paroles, prononcées avec un accent qui révélait un profond désespoir, firent sur ceux qui les entendirent une impression telle que personne n'osa répondre. La franchise avec laquelle le capitaine lui avait parlé ; l'insistance tout affectueuse qu'il avait mise à lui demander un secret qu'elle semblait ne pas devoir taire plus longtemps ; la certitude où elle devait être d'avoir enfin trouvé des amis, après un long isolement ; tout cela venait échouer, non pas contre un sot entêtement, mais contre une pensée unique, sorte de maladie qui lui avait miné l'âme, mais qui exigeait sans doute pour sa guérison un autre remède que de fades consolations. Tous gardèrent le silence, les yeux fixés sur cette vivante énigme, et attendant qu'un mot vint leur

donner le fil de ce labyrinthe, dans lequel ils se perdaient.

— Oui! pauvre femme! qui a tout perdu, répéta-t-elle encore sourdement.

Puis, levant les yeux au ciel et prenant un air inspiré :

— Mais l'heure de la vengeance sonnera, s'écria-t-elle. Allons! Klinkanno! Pille-Muguet, venez me désigner une escorte ; en passant par le sentier de la forêt qui domine le Val-dessus, je puis être à Clairvaux à la pointe du jour. Venez ! venez !

Et tendant au capitaine sa main décharnée, qu'une violente émotion rendait humide et tremblante, elle ajouta :

— J'avais tout perdu, mais un espoir est entré dans mon cœur ; quand je serai vengée, vous saurez le nom de la sorcière. Adieu !

En disant ces mots, elle sortit suivie de Klinkanno et de Pille-Muguet.

Ce départ précipité, ces dernières paroles, et surtout le ton avec lequel elles avaient été prononcées, laissèrent le capitaine, le colonel et Albéric dans une sorte de désappointement qu'ils n'eurent pas un seul instant la pensée de regarder comme une injure, mais qui les plongea de nouveau dans cette incertitude, de laquelle ils avaient espéré sortir. Le capitaine interrogea des yeux ses deux amis, et après un long silence, il finit par répéter encore ce que déjà il avait dit si souvent :

— Quelle peut être cette femme?

— Cette femme, répondit une voix derrière eux, a un but vers lequel elle marche, sans que rien puisse la faire dévier de la ligne qu'elle s'est tracée; sachons donc respecter son secret, et contentons-nous pour le moment de la remercier et de la bénir.

La grotte n'était alors éclairée que par la lueur vacillante d'une torche qu'on avait plan-

tée dans un creux du rocher. Le sire de Binans, assis dans un angle obscur avait presque été oublié.

— Vous avez raison, lui dit le capitaine; votre délivrance est le premier pas vers une grande réhabilitation et la punition d'un grand crime. Nous ne nous arrêterons pas en si beau chemin. Mais laissons de côté le but et les moyens, et commençons par soulever le voile qui couvrait depuis tant d'années ce tissu d'iniquités.

Il s'approcha de lui, et lui prenant la main :

— Monseigneur, lui dit-il,

— Monseigneur! répétèrent à la fois Varroz et Albéric au comble de l'étonnement.

— Vous avez bien souffert; mais la Providence vous réservait une récompense proportionnée à vos douleurs, à vos tortures. Vous qui avez été fort contre l'adversité; vous qui avez lutté contre la haine d'un homme; vous qu'un

espoir bien vague a toujours soutenu; vous enfin que j'ai rencontré sain de corps et d'esprit au fond d'un cachot, où je n'aurais dû trouver qu'un cadavre; pouvez-vous puiser encore dans votre âme assez de force pour supporter de violentes émotions? A vous qui avez tout perdu : rang, fortune, famille, tout, jusqu'à votre nom, si on vous rendait tout cela : votre nom, votre fortune, votre rang, votre famille.....

— Ma famille!

— Tout, vous dis-je, même votre famille.

— Oh! parlez! parlez de grâce! s'écria le vieillard les larmes aux yeux.

— La joie tue comme la douleur.

— Capitaine! Pitié! Ayez pitié de moi.

Il tremblait; sa poitrine était oppressée par les sanglots; ce mot famille avait bouleversé tout son être; une sorte de faiblesse s'empara de lui, et il fut obligé de s'asseoir.

— Pitié ! pitié ! dit-il encore en tendant les bras vers le capitaine comme pour l'implorer.

Varroz et Albéric, muets à cette scène, étaient comme paralysés. Cloués à leur place, ils restaient immobiles comme deux statues; leurs cerveaux seuls étaient en travail.

Au son de cette voix, le colonel avait tressailli, comme le lion qui, se promenant fièrement dans le désert, entend tout à coup le cliquetis des anneaux du serpent à sonnettes, et s'arrête en frémissant. Son regard éperdu allait s'engloutir dans la demie obscurité où se perdaient les traits du nouveau venu. Un souvenir lointain venait l'assaillir; et tantôt il l'accueillait comme une bienheureuse prophétie, tantôt il le repoussait avec la crainte d'une désillusion prochaine.

Albéric de son côté s'était d'abord senti gagné d'un doux attendrissement à la vue des larmes du vieillard; puis le mot famille l'avait

violemment frappé au cœur. L'émotion du colonel ne lui avait pas échappé, et il en avait ressenti le contre-coup. Suspendu aux lèvres du capitaine, il attendait !

—Oui ! la joie tue comme la douleur, répéta celui-ci; et puisque la douleur a trouvé en vous un adversaire qu'elle n'a pu vaincre, que la nouvelle ennemie contre laquelle vous allez lutter s'incline devant votre énergie.

— Qu'allez-vous m'apprendre ! murmura le sire de Binans.

Il revint près du colonel et d'Albéric :

— Quant à vous, leur dit-il, vous dont la vie n'a pas été un combat continuel contre vous-mêmes, donnez-lui l'exemple, et sachez vous rendre maîtres des battements de votre cœur ; vous n'êtes pas comme lui épuisés de fatigue.

Ils le regardaient tous deux mais sans chercher à le comprendre; ils ne trouvaient pas une parole à lui répondre.

— Eh ! bien ! dit encore le capitaine au sire de Binans, êtes-vous prêt ? et puis-je enfin tirer le rideau ?

Il garda le silence. Comme Albéric et Varroz, il regardait, et attendait !

— De ces deux hommes, continua le capitaine, l'un vous est déjà connu ; et le temps n'a pas fait sur ses traits assez de ravages, pour que vous en ayez perdu tout souvenir.

— Varroz ! Varroz ! murmura le vieillard pendant que son regard se fixait sur Albéric.

— Et ce jeune homme ? Ne vous sentez-vous pas ému en sa présence ? Une voix secrète ne vous dit-elle rien pour lui !

— Serait-ce possible ? mon Dieu !

— Et vous colonel, ces accents n'ont-ils rien reveillé en vous ?

Il allait répondre, le capitaine ne lui en laissa pas le temps.

— Et vous Albéric, n'entendez-vous pas une voix secrète vous crier un nom?

— Mon.....

Le capitaine lui coupa la parole :

— Allons! Allons! reprit-il avec force, plus de gêne, plus de contrainte. Colonel! et vous, Albéric! embrassez l'un votre ancien ami, l'autre votre père.

— Mon père! s'écria Albéric.

— Sire Arthur de Binans! embrassez votre fils.

— Mon fils! s'écria le vieillard.

Il voulut se lever, mais il n'en eut pas la force; Varroz et Albéric se précipitèrent à ses genoux.

Longtemps le silence de la grotte ne fut troublé que par les sanglots des deux vieillards et du jeune homme, qui tous trois se tenaient étroitement embrassés.

Pour tous trois, quelle révélation!

Le colonel retrouvait là un frère que depuis vingt ans il pleurait, qu'il avait juré de venger; et ce serment, qu'il n'avait pu tenir jusqu'alors, puisque la cause nationale le lui avait défendu, il ne l'avait jamais oublié. La veille encore, il avait osé le premier donner raison à la sorcière, accusant le comte de Montaigu; et son émotion, sa joie en retrouvant le fils de son ancien ami prouvaient assez qu'il avait bonne et fidèle mémoire. Aussi quel dut être son transport en entendant le capitaine prononcer ces mots : sire Arthur de Binans! C'était pour lui la réalisation d'un rêve; et comme il était d'une nature excessivement expansive, sa surprise, son bonheur s'exhalaient en cris, en sanglots; il était comme fou!

Albéric naturellement plus froid, et sur qui l'éducation avait exercé son empire; Albéric, dont le voyage en Comté avait un but saint et sacré, qui l'avait fait longtemps réfléchir, ne

dut voir là qu'un ordre de la Providence, qui venait au-devant de ses vœux. Le vieux serviteur de sa famille, Jérôme Marcelin, qui l'avait arraché à la fureur des assassins et aux flammes qui consumaient le château de ses pères, avait eu soin de lui jeter dans l'âme ces principes religieux sans lesquels l'homme ne peut aspirer au premier rang parmi les créatures. La façon dont on appréciait la religion à la cour de France, où sous le prétexte du zèle, elle ne servait qu'à aider à l'ambition, s'appuyant sur le fanatisme, si le vieux franc-comtois en avait été révolté, du moins, il avait su séparer l'ivraie du bon grain, et méprisant les sottes pratiques et les ignobles calculs des zélés du jour, il avait mis l'évangile entre les mains de son élève, et le lui avait donné seul pour règle de conduite. Imbu dès son enfance de ces admirables maximes du Christ, Albéric en avait plus tard recueilli les fruits, et la sévérité de

son guide l'avait rendu fort contre toutes les atteintes des misères de ce monde. Retrouver son père mort ou vivant avait été pour lui une mission à laqu'elle il était bien décidé à sacrifier sa vie; cette pensée unique, incessante, lui avait causé bien des larmes, bien des heures d'insomnie; aussi lorsqu'il apprit que l'homme qu'il avait devant les yeux était celui qu'il cherchait, l'élan de son cœur l'avait jeté dans les bras du vieillard; mais reportant aussitôt à Dieu ce bonheur inespéré, il était tombé à genoux et avait dit :

— Mon père, bénissez votre fils!

Le sire de Binans que ces paroles avaient ému jusqu'au fond de l'âme, étendit les mains sur la tête d'Albéric, en levant les yeux au ciel, et sa bouche murmura une prière. Comment peindre ce qui se passait alors dans son cœur? Ce fils que pendant vingt ans il avait pleuré dans la solitude d'un cachot; ce

fils sur la naissance duquel il avait jadis compté pour perpétuer une noble et antique race; ce fils qui avait été longtemps son unique espoir, sa seule consolation ; ce fils enfin qu'il croyait mort, et dont la perte eut empoisonné sa vie devenue libre désormais ; ce fils, il le retrouvait, et cela le jour même de sa délivrance! Pour lui en ce moment, ses vingt années de captivité n'étaient plus qu'un rêve!

Tout cela pourtant était l'ouvrage du capitaine Prost. Sans doute le hasard était pour beaucoup dans sa rencontre au fond de la citerne avec le sire de Binans; mais sans sa visite audacieuse au château de l'Aigle, il est probable que le malheureux prisonnier eût terminé là sa misérable carrière. Aussi avec quelle fierté il les regardait! comme il était heureux de cette réunion! Debout au milieu de la grotte, les bras croisés sur sa poitrine, il les considérait avec un sentiment d'orgueil

bien excusable du reste; leur bonheur était sa récompense.

Ce fut le colonel Varroz qui le premier rompit le silence :

— Est-ce possible? s'écria-t-il, est-ce bien toi? Oui! oui! je reconnais ces traits que la douleur et la souffrance ont flétris sans doute, mais sous lesquels je devine encore celui que pendant vingt ans j'ai tant pleuré. Et tu étais enfermé au château de l'Aigle! Et moi qui suis allé vingt fois au château de l'Aigle, je n'y ai pas deviné ta présence! La voix de l'amitié ne m'a pas crié que tu étais là, près de moi! Et je n'ai pas poignardé cet infâme!

Il se leva, et tordant d'une main sa blanche et rude moustache, pendant que de l'autre il tourmentait la poignée de sa dague, il continua avec force :

— Comte de Montaigu! la punition sera terrible, je te le jure. Je veux que ton supplice

épouvante les populations, et que le récit de tes tortures porté de bouche en bouche jusqu'à la cour de France, apprenne à nos ennemis comment nous nous vengeons des traîtres.

Pendant que le colonel parlait, le sire de Binans entoura de ses deux bras la tête de son fils, et Albéric sentit des larmes brûlantes lui inonder le visage.

— Mon fils! disait le vieillard en sanglotant, mon fils!

Et toute sa pensée se réunissait dans ces seuls mots.

— Mon père, répondit enfin Albéric, remercions Dieu qui a eu pitié de nous!

— Mais comment te retrouvé-je? Comment leur as-tu échappé? Comment es-tu encore vivant?

Ce fut le moment des explications.

Albéric raconta comment il avait été miraculeusement sauvé, comment il était parti

pour la France, puis le dévoûment de son second père, de Jérôme Marcelin, qui ne l'avait quitté qu'à la mort.

—Sois béni, vieux serviteur, s'écria le sire de Binans, puisses-tu trouver dans le ciel ta récompense.

Ce fut ensuite le tour du capitaine, qui n'omit aucune des particularités de son expédition au château de l'Aigle. Dans son récit deux choses provoquèrent de longues discussions, et de terribles menaces. D'abord la trahison organisée par la France, que le patriotisme des montagnards forçait d'avoir recours à cet ignoble moyen; et ensuite le fantôme blanc de la tour de l'Aiguille, qui venait jeter un nouveau jour sur la lugubre histoire, à laquelle ils étaient tous plus ou moins intéressés.

Pour initier le sire de Binans à tous ces secrets, il fallut lui raconter tout ce qui con-

cernait Paquerette, sa naissance, comment elle avait été confiée à Jacques Prost, qui l'avait fait passer pour sa fille, et qui avait toujours conservé précieusement la mystérieuse cassolette.

— Plus de doute, dit le capitaine en finissant, c'est bien au château de l'Aigle que mon oncle a été conduit; l'homme masqué qui est venu le chercher dans sa maison à Longchaumois est bien le même qui l'a assassiné il y a trois jours sur la place Louis XI à Saint-Claude; il avait trop d'intérêt à le faire disparaître. Mais le fantôme blanc, cette femme, quelle est-elle? Le masque noir serait-il donc le père de Paquerette? et cette malheureuse enfant serait-elle le fruit d'un crime?

—Quelle que soit sa naissance, capitaine, lui répondit Albéric, mon nom la purifiera en lavant toutes les taches. Pour moi, je ne veux voir en elle que Paquerette, la fille de Jacques Prost,

votre cousine à vous, et que dans quelques jours vous saluerez baronne de Binans.

Cette entrevue avait duré longtemps, et il faisait grand jour quand, tirant à sa fin, elle allait changer de nature. Tous les personnages, réunis à la grotte du Val, rendus plus calmes par les explications qu'ils s'étaient données mutuellement, après s'être réjouis de leur réunion inespérée, commençaient à penser aux absents.

Klinkanno parut à l'entrée de la terrasse, au haut de l'escalier :

— Capitaine, dit-il, un des hommes qui ont accompagné la sorcière à Clairvaux, arrive à l'instant.

— Qu'il vienne! qu'il vienne!

Klinkanno fit un signe, et un montagnard se montra à côté de lui.

— Eh! bien! lui demanda le capitaine en

allant vivement à lui. Quelles nouvelles m'apportes-tu?

— Quand nous sommes arrivés sous Clairvaux au bord de la rivière, répondit-il, la sorcière nous a fait cacher tous les quatre dans le petit bois qui est à gauche du chemin; et, après nous avoir dit de l'attendre, elle est allée toute seule au château.

— Après? après?

— Au bout d'une heure elle est revenue, et elle m'a dit..... Attendez! que je me rappelle bien..... J'ai répété sa phrase au moins vingt fois en route, pour ne pas l'oublier..... Ah! voilà : Cours à la grotte du Val, et dis au capitaine Prost de se trouver aujourd'hui vers midi dans le bois de Saint-Maur, au-dessus du vallon de Vernantois; qu'il amène avec lui du monde, cinq cents hommes au moins; et là, qu'il attende, je lui enverrai quelqu'un, ou j'irai moi-même lui dire ce que j'aurai appris

jusques-là. Va, ne perds pas de temps; je garde avec moi tes camarades, ils me serviront de courriers. Là-dessus, je suis parti, et me voilà.

Ce message était bien vague; et le capitaine, qui s'attendait à toute autre chose, ne parut pas très charmé de ce qu'il venait d'entendre. Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Elle ne t'a pas dit autre chose?

— Pendant que nous étions dans le bois, nous avons vu passer le sire de l'Aigle, qui allait probablement rendre visite au sire de Beauffremont. Ceci me rappelle que la sorcière m'a dit encore : Le capitaine ne doit rien tenter sur le château de l'Aigle, pour le moment du moins. D'abord le maître n'y est pas, et il vaut mieux trouver l'oiseau dans le nid; et puis j'ai pour lui faire cette recommandation d'autres motifs que je lui expliquerai plus tard.

— D'autres motifs, répéta le capitaine; quelle peut être sa pensée?

— Quelle qu'elle soit, lui dit vivement le colonel, il faut lui obéir. La première partie de ce message est on ne peut plus obscure, c'est vrai; mais nous en aurons sans doute l'explication au rendez-vous qu'elle nous donne. Quant à la seconde, eh bien! attendons, puisqu'elle le veut; mais tenons-nous sur nos gardes, et surveillons l'ennemi de près.

— Soit, répondit le capitaine en se décidant tout à coup; vous avez raison; nous devons avoir pleine et entière confiance en cette femme. Klinkanno! combien avons-nous de monde ici? quinze cents hommes, n'est-ce pas?

— Oui! capitaine!

— Que deux cents partent à l'instant par divers chemins, et divisés en petites bandes,

comme nous avons coutume de faire en pareil cas. Qu'y a-t-il à la Franée?

— Cent cinquante hommes environ.

— Que Pille-Muguet s'y rende de suite, et qu'il les conduise lui-même. Au Pont-de-la Pille, sous le champ Sarrazin, qu'avons-nous?

— Cent hommes au plus.

— Eh bien! vas-y toi-même. Il faut que tout ce monde soit à midi au rendez-vous que nous donne la sorcière. Il est à peine huit heures, vous avez le temps. Moi, je prendrai une escorte de cinquante hommes, et faites en sorte que je ne sois pas le premier arrivé. Renouvelle encore mes recommandations ordinaires: qu'on évite les grands chemins, les villages; en un mot, qu'on agisse avec la plus extrême prudence. Va, et que mes ordres soient promptement exécutés.

Klinkanno s'éloigna aussitôt.

— Quant à vous, colonel, continua le capitaine en s'adressant à Varroz, votre présence serait inutile là-bas, et elle peut être nécessaire ici. Je pense que vous ferez bien de rester au Val avec le sire de Binans qui doit avoir besoin de quelques jours de repos. Albéric seul m'accompagnera.

— Merci! capitaine, répondit celui-ci.

— Va donc! ajouta Varroz, et puisses-tu réussir!

— Capitaine, lui dit à son tour le sire de Binans, j'ai contracté envers vous une dette, que je ne pourrai jamais acquitter. Voulez-vous être pour moi le frère d'Albéric?

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, Monseigneur, mais la Providence; néanmoins, merci!

En disant ces mots, il allait sortir, quand le colonel l'arrêta:

— Enfant, lui dit-il, tu pars encore, que ma bénédiction t'accompagne.

Puis étendant sur lui sa large main, et levant les yeux aux ciel :

—Vouivre! ajouta-t-il, veille sur lui et sauve-le de tout danger!

Le capitaine s'inclina et sortit, suivi d'Albéric.

V

LA ROBE ROUGE.

On n'a pas oublié sans doute que la veille du jour où Albéric et la sorcière arrivèrent à la grotte du Val, le sire de l'Aigle s'y était rendu, et qu'une longue conférence avait eu lieu. Or le comte avait interrogé adroitement; et comme alors toute pensée de défiance eut semblé une injure, il lui avait été facile de pénétrer quelques projets; et le prochain dé-

part du curé, du capitaine et peut-être du colonel, qui devaient aller porter des secours et des consolations aux paysans du pays, lui avait paru une occasion favorable pour s'emparer d'un même coup de filet, et sans se compromettre, des trois chefs de la montagne.

— En rentrant dans son manoir, son premier soin fut de prévenir sur le champ ses Fâcheux et le sire de Beauffremont. On sait le reste. L'arrivée de la sorcière sauva le capitaine en l'envoyant au château de l'Aigle, et le curé fut seul victime de la trahison.

Pendant qu'à la grotte du Val, le capitaine met une partie de sa bande en mouvement pour se rendre au rendez-vous que lui a donné la sorcière; le curé traverse les montagnes sous bonne escorte, et ne peut pas douter qu'il ne soit conduit au Pays-Bas.

Chef intelligent de la résistance opiniâtre qui

avait fait du Jura un rempart infranchissable, il savait qu'il n'avait pas de grâce à espérer de ses ennemis. Les pertes que la France avait faites depuis le commencement de la guerre lui seraient rigoureusement comptées, et la vengeance ne laisserait pas impunie cette persévérance infatigable.

Ce n'est pas que l'appréhension du supplice, que la haine lui préparait sans doute, fût pour quelque chose dans la terreur secrète qui l'agitait; non! Soldat et prêtre tout à la fois, il avait vu souvent la mort de près, et l'échafaud lui rappelait que Jésus-Christ son maître lui avait le premier donné l'exemple du martyre. Mais l'idée devant laquelle il se sentait frissonner malgré lui, c'était la joie, le triomphe des Français et des Suédois lorsqu'ils recevraient la nouvelle de sa captivité.

Néanmoins il fallait qu'il se résignât à son

sort. Serré de trop près par son escorte il dut se convaincre que toute tentative d'évasion était impossible.

Une seule fois pendant la route, une occasion se présenta. Ils passaient en vue du château de Verges ; et le seigneur du lieu, qui les avait aperçus, avait envoyé une vingtaine de ses hommes d'armes les reconnaître. Le curé pouvait courir au devant d'eux, et se mettre sous leur protection. Mais un de ses gardiens le devina sans doute, car cette pensée avait à peine pris naissance dans son cerveau qu'il sentit dans son bras gauche le froid d'une lame d'acier qui y pénétra profondément.

Malgré la douleur qu'il dut ressentir, il ne répondit à cet avertissement silencieux que par un calme et une tranquillité stoïques.

Puis la route étant redevenue libre, on se remit en marche, et vers deux heures de relevée, on arriva au château de Bletterans.

L'armée française était campée un peu en de-çà de Bletterans, et s'étendait du côté de Lons-le-Saulnier dans un rayon d'une lieue et demie, depuis Villevieux jusqu'au château de Montmorot, qui, démentelé par Henri IV quarante trois ans auparavant, n'avait pas été reconstruit.

L'escorte du curé, après avoir passé près des dernières tentes, traversa donc une assez grande étendue de terrain, sans rencontrer autre chose que des officiers, des ordonnances qui allaient et venaient du camp au château, où le quartier-général s'était installé.

A la manière dont ils furent accueillis en arrivant, à l'empressement que l'on mit à venir à leur rencontre, Marquis devina facilement que la grande nouvelle était venue jusque-là.

Le château de Bletterans était la clef du

grand bailliage d'Aval. Situé sur la rive gauche de la Seille, petite rivière qui prend sa source à quatre lieues de là, au fond des rochers de Baume, il défendait l'entrée de la Comté du côté de la Bresse; et comme la Bresse appartenait à la France, tous les généraux français, depuis quatre ans que durait la guerre, avaient commencé par s'en emparer, car il présentait tout à la fois et un bon centre d'opérations, et un asile sûr, et un boulevart solide en cas de retraite forcée.

Cette place n'était pas fort considérable. Pourtant ce n'était pas un simple château, mais bien un village fortifié, à l'une des extrémités duquel la citadelle s'élevait orgueilleuse et fière. Située comme elle l'était au milieu d'une plaine, n'étant dominée par aucune élévation, et entourée presque entièrement par la rivière, rempart naturel plus fort que ses murailles, l'accès en était assez

difficile. Aussi des combats terribles s'y étaient-ils livrés; et l'acharnement que de part et d'autre on avait mis à cette occupation prouvait assez son importance.

En arrivant le curé fut placé dans une salle basse, et laissé sous la garde de ceux qui l'avaient amené.

Pendant qu'il attend son sort, et que, résigné à mourir, il chasse de son esprit les derniers éclairs des regrets qui pourraient encore l'attacher à la vie, transportons-nous dans la salle d'armes du château.

Au milieu de la chambre cinq personnages, debout et la tête découverte, faisaient cercle autour d'un sixième personnage qui était fort tranquillement assis, les pieds appuyés contre la porte d'un énorme poêle de fayence.

Parmi ces personnages deux sont depuis longtemps cnnus du lecteur : c'étaient les sires de l'Aigle et de Guébriant; les trois autres

qui se tenaient debout, étaient : le marquis de Villeroy, le marquis de Feuquières, et le duc de Longueville, tous trois généraux dans l'armée française.

Quant à celui pour lequel les autres avaient une si grande déférence, il mérite une attention toute particulière. Son visage était allongé, pâle, osseux. Du fond d'une voûte formée par d'épais sourcils, s'échappait, brillant comme un éclair, un regard dont la puissance était telle qu'il était presque impossible de le soutenir; on en était comme ébloui. Sous une paire de moustaches grises, fièrement retroussées, deux lèvres minces, qui se contractaient sous la moindre impression, donnaient à sa physionomie une teinte de finesse, qui, réunie à la dureté de l'œil, faisait de cette tête un ensemble au fond duquel on lisait tout à la fois la ruse, l'audace, une haute intelligence, et, ce qui fait le succès, la confiance en soi.

A son menton pendait une royale grise qui se terminait en pointe, et lui donnait un faux air de raffiné qui allait assez mal avec l'état de souffrance dans lequel il paraissait être ; du reste, malgré cette attitude maladive, il était facile de lire sur son front que le corps seul marchait vers un épuisement prochain, mais que la tête avait conservé toute sa force, toute son énergie.

Son costume était fort simple, et surtout bien différent de celui que portaient ceux qui l'entouraient. Il était couvert d'une longue robe rouge qui l'enveloppait en entier, et sa tête était emprisonnée dans une calotte de même couleur.

Il écoutait attentivement le sire de l'Aigle, qui venait d'arriver au château, et qui, après lui avoir été présenté par le sire de Guébriant, lui annonçait la prochaine arrivée de Marquis,

comme premier gage de sa soumission aux volontés de la France.

Quand il eut fini, lorsqu'après avoir exposé les chances de succès qui devaient amener nécessairement la reddition du comté de Bourgogne, il garda le silence; le personnage à la robe rouge leva lentement les yeux sur lui, et se contenta de lui dire :

— C'est bien, nous sommes satisfaits; à la fin de la campagne nous réglerons notre compte; et vous aurez la bonne part, je vous le promets.

— Monseigneur! répondit le sire de l'Aigle en s'inclinant.

Un officier parut à la porte de la chambre :

— Monseigneur, dit-il, l'homme à la robe rouge vient d'arriver sous bonne escorte aux avant-postes, il a été fait prisonnier.

— Je le savais! Qu'on l'amène, et qu'on attende mes ordres.

Puis, s'adressant au sire de l'Aigle :

— Je veux le voir, ajouta-t-il, je veux savoir si sa réputation est justement acquise; je veux savoir quelle sera sa contenance lorsqu'il sera en face de moi, et qu'il saura qui je suis. Allez! marquis de Feuquières ; veillez à ce que mon nom ne soit pas prononcé devant lui, et faites qu'il ne l'apprenne qu'en ma présence. Vous donnerez aussi, à cinquante hommes de ma garde, l'ordre de monter ici, et de venir se ranger là, derrière moi. Puisqu'il est chef de la montagne, je dois le recevoir d'une façon digne de lui.

Feuquières sortit, et chacun, prenant exemple du maître, garda le silence jusqu'au moment où l'arrivée du curé fut annoncée. Alors, les cinquante hommes vinrent prendre la place qui leur avait été désignée, et le sire de l'Aigle dit au personnage à la robe rouge :

— Il est inutile que le prisonnier me re-

connaisse, je vais prendre mon déguisement habituel ; il fera d'ailleurs sur lui plus d'impression que ma présence.

Il sortit et rentra un instant après, couvert d'une robe noire et le visage masqué.

Alors, le personnage à la robe rouge se plaça au centre du demi-cercle formé par les hommes de sa garde ; les officiers français et le sire de Guébriant se rangèrent à ses côtés, laissant le comte seul un peu sur la droite.

Bientôt le curé parut devant eux.

En entrant dans cette chambre, qui n'était pour lui qu'une salle d'attente, au sortir de laquelle l'échafaud l'attendait, il fut d'abord singulièrement surpris de l'appareil militaire qui s'offrait tout à coup à lui. A cette vue, il comprit de suite sa situation, et, devinant son importance, il ne songea qu'à se tirer avec honneur de cette nouvelle épreuve.

Debout sur le seuil de la porte, il promena

son regard devant lui, cherchant à lire sur les visages sinon la pensée qui présidait à cette espèce de cérémonie, mais le but que l'on s'était proposé. La curiosité n'était pour rien dans cet examen; redoutant une attaque, il se mettait sur la défensive.

Deux choses le frappèrent surtout : d'abord la robe rouge; mais elle ne produisit pas sur lui l'impression qu'on en avait espéré sans doute, car il se mit à sourire; une sorte de joie concentrée l'emporta même sur son habitude de maîtriser ses sensations; sa physionomie prit un air de raillerie moqueuse qui embarrassa ses juges. Ce ne fut du reste qu'un éclair; il aperçut le masqe noir, et aussitôt il frissonna comme s'il eut marché sur un reptile; son œil devint pourpre; mais bientôt, maître de lui, il se contenta d'envoyer à son ennemi un de ces regards méprisants qui en disent plus que toutes les colères.

Les officiers qui étaient présents attirèrent peu son attention, qui finit par se concentrer tout entière sur le personnage à la robe rouge.

— Approche! lui dit celui-ci.

Il avança de quelques pas; et, fixant avec assurance son interlocuteur, il attendit!

Après l'avoir considéré longtemps avec une attention scrupuleuse; après avoir dardé sur lui ce jet de lumière imperceptible qui prenait naissance dans son œil vitreux, et allait creuser la physionomie pour lire jusqu'au fond de l'âme; le personnage à la robe rouge rompit enfin le silence :

— C'est là, dit-il, ce prêtre-soldat qui porte le mousquet et manie la hache?

Le curé qui avait supporté sans la moindre émotion l'inquisition contemplative qu'on venait de lui faire subir, répondit aussitôt avec un ton presque solennel :

— Pour chasser les vendeurs du temple, Jé-

sus prit une corde, et elle lui suffit; mais pour repousser l'oppression, la misère, l'incendie, l'assassinat, il fallait d'autres armes.

— Et pourtant, ces armes ont été trop faibles.

— Peut-être!

— Puisque te voilà prisonnier.....

— Eh! s'agit-il de moi! suis-je le seul enfant de la montagne?

— Non! mais tu es un de ses plus fidèles soutiens.

— Il en est d'autres qui sauront aussi bien que moi mourir pour sa liberté.

— Ta liberté! dis-tu. Votre liberté! mais n'êtes-vous pas vassaux du roi d'Espagne?

— Vassaux du roi d'Espagne, répéta le curé en souriant; oui! en effet, Philippe IV est notre souverain, puisque le pays lui paie des impôts, lui envoie des hommes pour recruter ses armées, et que nos seigneurs le reconnais-

sent pour Suzerain. Mais là s'arrête sa puissance.

— S'il en est ainsi, il faut avouer qu'il est de bonne composition.

— Non pas! mais il lui serait difficile d'aller plus loin; et c'est là la cause de notre lutte contre la France.

— Explique-toi!

— Vous ne comprenez donc pas, répéta le curé après un instant de silence; eh bien! d'un mot je vais vous mettre dans la confidence de la pensée qui nous fait agir. Savez-vous l'origine du nom que porte notre pays? l'origine du mot Franche-Comté?

— Non! je l'avoue.

— Écoutez donc.

Décidément le curé dominait la scène, et le personnage à la robe rouge était sinon embarrassé, du moins singulièrement étonné de la tournure que prenait la discussion.

Le curé continua :

— A la naissance de Charles-le-Simple, roi de France, fils posthume de Louis-le-Bègue, le prince Boson, allié aux descendants de Charlemagne, leva l'étendard de la révolte ; et, soutenu par un parti puissant que lui avaient ménagé les parents et les amis de Hermangarde, son épouse, il fut élu roi de Bourgogne le 15 octobre de l'année 879, dans une assemblée d'évêques et de seigneurs, dont il avait d'avance gagné les suffrages. Boson mourut en 887. Sous le règne de son fils Louis, encore en bas âge, un certain Raoul ou Rodolphe Ier, fils d'un prince allemand, nommé Conrad, s'étant emparé des montagnes et de tout le nord des États de Boson, la Bourgogne fut divisée en deux royaumes, l'un sous le nom de Bourgogne *Transjurane*, et l'autre sous celui de Bourgogne *Cisjurane*. Du reste, cette division ne fut pas de longue durée ; bientôt les deux royaumes

furent de nouveau réunis en un seul, sous le sceptre de Rodophe II, roi de la Bourgogne Transjurane, à qui Hugues, comte de Provence, céda sa part, car il aspirait à la couronne impériale, en qualité de petit-fils de Lothaire. Cet état de choses dura jusqu'en 1126. Dans l'intervalle, la Bourgogne avait été érigée en comté, et elle était alors gouvernée par Renaud II, qui refusa l'hommage de sa couronne à l'empereur, et en vint aux mains avec lui. Pendant la lutte, les États de Renaud furent confisqués; mais le comte resta armé dans ses États, et repoussa victorieusement toutes les attaques. Comme il était libre de toute soumission, comme personne n'avait reconnu les droits qu'il s'arrogeait, on le surnomma le *Franc-Comte*, et on donna le nom de *Franche-Comté* à la province qu'il défendait si bien; et qui, vous pouvez le voir, n'a pas oublié le noble exemple qu'il lui a laissé.

Le ton, avec lequel le Curé prononça ces dernières phrases, et l'érudition dont il venait de donner la preuve, produisirent une singulière impression sur les assistants. Ils le regardèrent tous avec un air de surprise qui semblait les confondre. Cet homme qui jusques-là avait passé dans l'armée française pour une espèce de brute fanatique, se révélait tout à coup comme penseur et comme philosophe ; il prenait alors un avantage tel que le personnage à la robe rouge lui-même ne put se défendre d'un certain sentiment qui touchait de près au respect et peut-être à l'admiration.

— Oui ! continua le curé en s'animant, la Comté est franche, elle est libre, et elle veut rester libre. Depuis cinq cents ans n'est-ce pas le but de tous ses efforts ? N'a-t-elle pas eu sa part de l'affranchissement des communes, opéré en France par Louis-le-Gros. (1) Ignorez-

vous donc sous l'empereur Frédéric Barberousse, les luttes des comtes de Bourgogne contre l'inféodation impériale? Et sous Philippe-le-Bel, ne força-t-on pas les grands à accepter l'appel au parlement de Dôle, les sentences des baillis seigneuriaux?

— Le parlement, murmura le personnage à la robe rouge.

— Oui! le Parlement! le Parlement qui est toute notre force; et que nous soutiendrons jusqu'à la mort. En 1536 la noblesse ne voulut-elle pas lui imposer des conditions et ne fut-elle pas cause de la lutte terrible qui eut lieu alors(2); mais, puissance immuable, le Parlement sut résister, et l'autorité judiciaire l'emporta: Jean de Châlon, dépouillé de ses fiefs et domaines, et exilé à tout jamais, et Jean de Grandson étranglé comme traître dans les prisons de Poligny, sont de grands exemples que les nobles feront bien de ne pas oublier. Je

vous ai vu sourire au mot de Parlement. Mais comment n'aurait-ils pas toute la reconnaissance et tout le dévouement du pays? Après la succession de la maison d'Autriche, l'orsqu'il eut entre les mains tout le pouvoir politique, n'en a-t-il pas profité pour améliorer le sort des bourgeois et des manans. Et plus tard n'a-t-il pas lutté contre l'hérésie de la réforme aussi bien que contre le fanatisme de Philippe II (5)? Le parlement de Dôle est notre souverain, notre gouvernement, notre roi. Il défend le peuple contres les petits seigneurs, et ceux-ci contre les grandes maisons. Les masses sont pour lui, et lui donnent une force que rien ne peut briser. Et pourtant, direz-vous, nous appartenons à l'Espagne. Oui, mais sommes-nous Espagnols? Avons-nous adopté les usages, les mœurs les coutumes, les lois de l'Espagne? Non! nous sommes un peuple à part, qui se gouverne lui-même. Si nous sup-

portons le joug de l'Espagne, c'est par un reste de principe féodal ; mais, elle est trop loin de nous pour que son influence puisse nous atteindre efficacement. Quant à la France, elle nous touche de trop près ; nous serions bientôt fondus dans ses vastes frontières. Nous sommes Républicains ! Nous pouvons consentir à payer un tribut à une tête couronnée qui nous protége de loin ; mais nous ne voulons pas de maître.

— Et si l'Espagne vous abandonne, que ferez-vous ?

— Nous aurons pour nous Dieu et nos épées.

— Et si Dieu vous oublie, et si vos épées vous trahissent.

— Il nous restera une tombe glorieuse sous le rocher que nous aurons défendu.

Depuis l'instant où il avait été fait prisonnier, le curé Marquis complètement résigné

au sort qui l'attendait, savait bien qu'il n'avait pas de grâce à espérer; les précédents de l'armée française en pareil cas lui dictaient d'avance une sentence de mort. Pourtant il était loin de se douter du rôle qu'il devait jouer. Si l'attitude qu'il prit dans cette discussion était le résultat d'une conviction, peut-être aussi avait-elle un autre but; peut-être voulait-il rendre un dernier service à son parti, en donnant aux ennemis une nouvelle preuve de la résistance opiniâtre qu'ils rencontreraient toujours.

Du reste, les idées qu'il venait d'exprimer avec tant d'énergie, quoique peu en harmonie avec les vues de ses auditeurs, ne devaient pas passer inaperçues. Les soldats de la France, de tout temps animés d'un esprit chevaleresque, quoique froissés dans cette circonstance, ne purent se défendre d'accueillir de si nobles élans; et si d'abord leur surprise fut grande,

une sorte de sympathie se glissa bientôt dans leurs cœurs; le patriotisme, la franchise du curé avaient fait des jaloux.

Quant à lui, qui malgré son enthousiasme avait conservé assez de sang-froid pour pouvoir bien juger de ce qui se passait autour de lui, il devina bien vite la supériorité qu'il avait acquise; et, encouragé par ce premier succès, il se promit bien de suivre la même ligne, si toutefois on ne lui barrait pas le passage.

De tous les assistans, celui qui attirait le plus l'attention du curé, c'était le personnage à la robe rouge; et c'était lui qui du reste paraissait le plus absorbé; les autres avaient l'œil fixé sur lui et attendaient sans doute qu'il prît un parti pour fixer leur opinion d'après la sienne. Quant à lui, il ne cessait de regarder le curé; on eut dit qu'il avait peine à ajouter foi à tout ce qu'il venait d'entendre; cette réalité lui semblait impossible.

— Vous ne voulez pas de la France, dit-il enfin, parce que vous ne voulez pas de maître; mais la conduite actuelle du roi de France ne te semble-t-elle donc pas une garantie suffisante. Si le parlement de Dôle protège les petits seigneurs contre les grands, et le peuple contre les petits seigneurs, Louis XIII ne suit-il pas chaque jour la même marche en cherchant à abaisser l'orgueil de ceux qui osent se croire encore grands-vassaux de la couronne?

— Louis XIII! répéta le curé en souriant, oh! ne parlons pas de Louis XIII, je vous prie. Oui, le cardinal-ministre, achevant l'œuvre commencée par Louis XI, fauche hardiment dans les grandes maisons de France, et établit partout un niveau que domine seule la couronne. Le reclus de Plessis-les-Tours agissait dans son intérêt personnel, il ne voyait que le trône, et écrasait tout ce qui lui portait ombrage. Les grands furent victimes de cette jalousie, du

reste bien fondée, et comme en toute chose il faut une compensation, les petits en profitèrent et leur sort s'améliora. Aujourd'hui Richelieu n'a plus en face de lui un duc de Bourgogne roi dans son propre royaume, mais il a les puissances de cour à abattre; il coupe sans cesse dans cette forêt les arbres les plus élevés, et donnant ainsi aux rejetons de l'air et de l'espace, il leur permet de vivre, et de vivre mieux. Mais le bonheur des petits entre-t-il pour quelque chose dans l'exécution de ces grands desseins? Non! Louis XI fauchait pour lui; Richelieu fauche pour le pouvoir qu'il ne veut pas perdre, et peut-être par orgueil; il sent trop bien qu'une chute le perdrait aux yeux de la postérité.

A ce mot: orgueil, les trois officiers français qui étaient présents se levèrent d'un air de menace. Le curé se contenta de leur dire tranquillement :

— Asseyez-vous donc, messieurs, et soyez en paix. Ne vous exposez pas à rendre jaloux le bourreau qui doit venir me prendre tout à l'heure.

Profitant de cet incident, le personnage à la robe rouge jeta un coup d'œil au marquis de Feuquières, qui à son tour fit un signe à un officier placé devant la porte du fond, et un page entra.

Ce page portait un coussin de velours violet orné de franges d'or, sur lequel était déposé un papier ployé et cacheté.

Il mit un genou en terre devant le personnage à la robe rouge, et dit :

— Pour.....

Mais il n'eut pas le temps de continuer, le curé lui coupa la parole, et acheva la phrase en disant :

— ..... Son Eminence Monseigneur le Cardinal de Richelieu.

Le Cardinal froissa le papier dans sa main, en s'écriant d'un ton sevère :

— Tu savais donc.....

— Oui ! Monseigneur, interrompit vivement le curé. Le bruit de votre arrivée dans le pays, s'est déjà répandu dans nos montagnes. Et en entrant ici, il ne m'a pas été difficile de vous deviner. Les généraux français ne s'inclinent-ils pas devant vous ; et ne portez-vous pas un costume qui dit à chacun votre rang dans la hiérarchie ecclésiastique !

Ces dernières paroles furent prononcées avec tant d'ironie, que le Cardinal ne put réprimer un mouvement de colère ; et, fronçant le sourcil, il s'écria d'un air menaçant :

— Prêtre ! oublies-tu donc que ta vie est entre mes mains.

Si jusques-là il avait écouté patiemment le curé, son attention avait eu deux motifs. D'abord il avait été singulièrement surpris de

rencontrer un homme supérieur dans ce sauvage des montagnes ; et ensuite Marquis avait trop bien lu dans sa vie et dans sa pensée, pour que la vanité du grand politique n'ait pas été flattée d'un jugement aussi juste. Le curé avait été sévère, mais sa franchise avait eu trop de vérité pour ne pas plaire. En attaquant le caractère religieux du ministre de Louis XIII, il mit le doigt sur la plaie, et cette fois la vérité n'eut pas le même succès.

Sans se troubler, il se contenta de répondre d'une voix calme :

— Un peu de patience, monseigneur. A celui qui va mourir, on accorde toujours une grâce. C'est vous qui m'avez amené sur ce terrain de discussion ; et moi, je réclame la faveur d'en finir avec vous. Je ne dirai rien qui ne soit juste, qui ne soit vrai. Mais avant de parler de votre Eminence, occupons-nous un peu de la guerre que nous soutenons contre vous.

— La France veut la Franche-Comté, n'est-ce pas, monseigneur? Mais pour rendre cette conquête solide, employe-t-elle donc le bon moyen? Est-ce en jetant dans un pays tous les malheurs, toutes les calamités, toutes les misères, qu'on s'y crée des sympathies, qu'on s'y fait des partisans? Si les noms de Français et de Suédois sont abhorrés dans nos montagnes, qui en est cause? Vous voulez vous établir en Comté, et vous portez partout dans ce malheureux pays, la famine, l'incendie et l'assassinat! Jamais les Vandales, les peuplades du nord, dans leurs excursions barbares, n'ont été aussi loin que vous. Savez-vous ce qu'ils ont fait vos généraux? Non : vous l'ignorez peut-être; eh! bien! je vais vous le dire :

Les trois généraux français se levèrent brusquement comme pour défendre au curé de continuer.

— Assis! Messieurs! assis! s'écria celui-ci

avec force. Vous m'entendrez, et je serai vrai pour vous comme pour votre maître.

Le Cardinal garda le silence.

—Marquis de Villeroi, duc de Longueville, et vous comte de Guébriant, car je vous connais tous, je vous ai vus souvent de près sur les champs de bataille. Vous tous! quel démon vous a donc jetés sur cette terre? Êtes-vous donc des hommes, des enfants de Dieu, vous qui ne rêvez que le brigandage? Vous duc de Longueville qui en 1657 vous emparez de Poligny après une résistance héroïque, et qui, non content de ce succès, passez tous les habitants au fil de l'épée et brûlez la ville après l'avoir pillée et saccagée! Avez-vous une âme, vous, marquis de Villeroi, qui dans la même campagne, après avoir été forcé d'abandonner le siége de Salins, courez vous abattre devant Dôle, et furieux de ce revers, employez quinze jours à couper sur les bords du Doubs

tous les champs de blés, dégats horribles, puisque ces blés étaientencore verts et ne pouvaient vous servir? N'est-ce pas vous qui, après avoir rasé le château de Vire-Châtel, pour vous venger du brave colonel du Saix d'Arnans, avez brûlé les cinq villages qui faisaient partie de sa baronnie, et brûlé aussi les châteaux de la Villette et de Fétigny, qui contenaient pour plus de vingt mille écus de grains, trésor si précieux et si rare? La famine! la famine! voilà votre arme, il semble que vous n'en ayez pas d'autre. Oh! honte! honte sur vous!

— Monseigneur! s'écrièrent à la fois Villeroi et Longueville en se levant et en s'adressant au Cardinal, comme pour lui demander d'imposer silence à l'audacieux qui venait leur jeter à la face de si rudes vérités.

Mais Richelieu garda le silence, et le curé, encouragé par cette approbation tacite, leur cria avec une nouvelle véhémence :

— Assis ! Messieurs ! et ne m'interrompez pas ! Si je vous fais rougir, tant mieux! La leçon est bonne, remerciez-moi. Du reste, vous avez un noble émule. N'est-ce pas comte de Guébriant? Vous et votre maître le duc de Saxe-Weymar qui s'intitule déjà Roi du Jura, et qui n'attend que la fin de la guerre pour faire de la Comté un royaume à part, et le disputer à la France.

— Que dis-tu là? demanda vivement Richelieu.

— Tu ments ! lui cria Guébriant en se levant avec menaces.

Le curé s'approcha de lui lentement, et, plongeant dans les yeux du colonel suédois ce regard dominateur qui lui donnait tant de puissance :

— Oseras-tu, lui dit-il sourdement, oseras-tu répéter encore que ce que je dis est un mensonge?

Guébriant, tout interdit et comme fasciné, retomba sur son fauteuil et garda le silence.

— J'ai menti, répéta le curé avec force, et sans doute je vais mentir encore en disant ce que tu as fait. Ecoutez-donc, Monseigneur le Cardinal :

Un soir, cet homme et son maître, le futur Roi du Jura, désespérant de prendre Salins et Besançon, et furieux de la résistance opiniâtre que leur imposait le peu de francs-comtois qu'ils avaient à combattre; ces deux hommes, dis-je, levèrent un soir le siége de Salins et partirent pour Pontarlier. Eh bien ! savez-vous comment ils s'y prirent pour éclairer leur marche? Ils brûlèrent toutes les communes qu'ils traversèrent. L'incendie fut si vaste et si général, que depuis le fort Sainte-Anne, au-dessus de Salins, et depuis les hauteurs qui dominent Nozeroy, on put voir pendant cette

nuit fatale les feux épars qui dévoraient plus de deux cents villages. Et ils terminèrent leur course infernale en brûlant aussi la ville de Pontarlier, qui peu de jours auparavaut s'était rachetée du feu, moyennant une somme énorme d'argent. Horreur! horreur! Les animaux des déserts, les sauvages de l'Afrique son moins cruels que vous. Honte! honte! malédiction sur vous!

Le souvenir de tous ces actes de vandalisme, retracés en présence de ceux qui les avaient commis, souleva le cœur du curé. Il put à peine retenir les sanglots qui l'oppressaient.

— Voilà ce que vous avez fait, continua-t-il d'une voix émue. Partout la famine exerce ses horribles ravages. Nous autres, nous ne vivons que de racines et de quelques bestiaux que nous faisons paître au milieu des bois. Dans les villes, ceux qui les défendent ne

vivent que de blé semé par les bourgeois sous les remparts, dans un rayon égal à la portée du canon. Le peu d'hommes qui sont restés dans les campagnes et qui ne font pas la guerre sont plutôt de sauvages habitants des forêts que des membres d'une nation civilisée. La terreur a gagné jusqu'aux animaux. Au bruit du tocsin, et même à la simple apparition d'une bande d'hommes armés, le bétail rentre en toute hâte dans l'intérieur des châteaux (4). Pauvre Comté! victime de l'ambition de la France, ton dernier jour est-il donc venu! Oh! croyez-moi, Monseigneur, abandonnez la partie; que ferez-vous d'un pays dévasté, épuisé? Ce n'est plus une conquête digne de vous.

L'âme du curé Marquis se découvrait alors tout entière. La colère, la haine, amassées dans son cœur par tant d'infortunes, faisant place tout à coup à une profonde douleur, mon-

traient tout ce qu'il y avait en lui de sensibilité. L'homme courageux s'était développé d'abord en osant parler ainsi hardiment à Richelieu; puis le vrai patriote avait cédé à son émotion en pleurant la ruine de son pays.

Malgré les attaques dont ils avaient été l'objet, les généraux français et le colonel suédois ne purent se défendre d'une certaine impression en présence de tant d'héroïsme. Eurent-ils quelques remords? Non! La guerre était leur vie de chaque jour, et ils étaient trop familiarisés avec ses horreurs pour en être touchés; mais ils ne pouvaient pas ne pas convenir de la noblesse, de la vertu, de la haute valeur de cet homme.

Quelle était la pensée de Richelieu? S'il était resté calme durant la colère du curé, c'est qu'il ne voyait pas là d'insulte pour lui. Le Cardinal était trop haut placé pour que ce qu'il eût nommé sans doute des criailleries put l'at-

teindre. Songeait-il alors à tirer parti des révélations de Marquis? et tout ce qu'il venait d'entendre avait-il changé ses projets? Immobile, l'œil fixé sur le curé, il conservait une physionomie impassible. Seulement il était facile de voir que cet homme lui inspirait un vif intérêt.

— Puisque cette conquête n'est plus digne de nous, répondit-il, est-elle donc digne encore de vos efforts? Pourquoi ne venez-vous pas à nous? Nous serions heureux de réparer de si grands maux. Dans l'état d'épuisement où vous êtes, ce serait peut-être le parti le plus sage.

Ces paroles rappelèrent au curé sa situation, qu'il avait un instant oubliée.

— Et nos serments à l'Espagne, dit-il en relevant vivement la tête.

— Vos serments! répéta le Cardinal avec ironie.

— Oh ! je sais que c'est pour vous peu de chose, continua le curé avec un sourire amer. Comment pourriez-vous croire à la sainteté d'un serment? vous ! vous qui en fait de reconnaissance ne vous souvenez jamais du passé, pensez à peine au présent dès qu'il vous est acquis, et ne voyez que l'avenir !

Vous êtes Cardinal, Monseigneur, vous êtes prêtre catholique. Aussi vos canons ont bombardé la Rochelle, et vous persécutez partout les protestants en France. Est-ce bien moral, bien humain? Je ne sais ; mais enfin l'Eglise actuelle le veut ainsi. Mais en même-temps vous faites des traités avec Gustave, chef de la confédération en Allemagne, et vous lui envoyez pour auxiliaires des troupes du Roi très-chrétien. Ou bien vous cessez un instant chez vous le massacre des hérétiques, et vous laissez le Roi, votre maître, mettre son royaume sous la protection de la sainte Vierge, et faire ce

fameux vœu, dit de Louis XIII. C'est peut-être de la haute politique que votre alliance avec les protestants d'Allemagne; mais cette politique est-elle bien en harmonie avec les instructions que doit vous envoyer la Cour de Rome, à laquelle vous avez juré pourtant soumission et obéissance, du moins pour tout ce qui regarde l'Eglise.

Richelieu ne bougeait pas, il écoutait, et ses généraux étaient autant stupéfaits de son calme que de l'audace du curé.

— Comment pourriez-vous croire à la valeur d'un serment? Le jour où vous avez été consacré prêtre, vous avez fait vœu de chasteté, n'est-ce pas? Et pourtant les galanteries de son Eminence ont eu un tel retentissement qu'elles sont arrivées jusqu'à moi. Le chapitre de vos maîtresses est long, Monseigneur; mais vous n'allez pas les chercher loin de vous; vous les prenez à vos côtés, c'est plus com-

mode. L'histoire pourra inscrire auprès des noms de Madame la duchesse de Chevreuse et de Marion de Lorme, celui de Madame de Combalet, votre nièce.

— Monseigneur! s'écria le marquis de Villeroi, faites taire cet insolent.

Richelieu ne fit pas un mouvement et garda le silence.

Sans s'émouvoir de ce calme effrayant qui cachait sans doute la tempête, le curé se contenta de hausser les épaules en réponse à Villeroi, et continua :

— Dans votre vie politique, Monseigneur, il y a toujours eu deux choses bien distinctes : le but et le moyen. Les deux Marillac, morts, l'un en exil, l'autre sur l'échafaud! Bassompierre mis à la Bastille! Montmorency, Chalais, exécutés! et tant d'autres qui ont payé de leur tête leur lutte téméraire contre vous! Ce sont là des pages sanglantes qui viendront peut-

être un jour troubler votre conscience. Impitoyable dans votre haine, et pénétré de votre mérite, vous ne voyez de salut pour l'Etat que dans la conservation du pouvoir. Vous vous êtes tellement identifié avec le rôle de souverain que vous avez peu à peu enlevé à votre maître ses plus belles prérogatives; aujourd'hui le fils de Henri IV n'a même plus le droit de grâce. Enfin vous en êtes venu jusqu'à faire du roi lui-même un espion qui vous dénonce vos ennemis. Voilà pour le moyen. Je suis vrai, n'est-ce pas? Le moyen a été violent, et peut-être quelques moralistes à l'esprit étroit vont vous jeter la pierre. En parlant ainsi, je ne veux voir en vous que l'homme politique. Mais, croyez-moi, la postérité vous vengera. Jusqu'ici j'ai fait aux reproches et au blâme une large part, je dois aussi faire celle de l'éloge.

Oui, Monseigneur! ce que vous faites est

grand, sublime, immense! Vous avez compris qu'avant tout il vous fallait priver le Calvinisme d'une existence réelle et efficace; forcer les grands à s'humilier devant la couronne et à devenir humbles sujets du roi; et enfin abaisser la puissance de la maison d'Autriche. C'était une rude tâche, et une tâche d'autant plus rude que les moments étaient difficiles. Tout autre que vous peut-être eut renvoyé tous ces vastes projets à des temps plus tranquilles; vous, au contraire, vous songez à les exécuter sans autre appui que votre propre génie, car vous ne pouvez pas compter sur Louis XIII, dont la faiblesse devait à chaque instant vous faire craindre une disgrâce. Vous marchez droit à votre but sans vous inquiéter des obstacles. Les princes du sang, jaloux de votre élévation, fomentent à chaque instant des révoltes, vous écrasez leurs complices, et eux, vous les rendez impuissants. Vous foulez aux

pieds l'opposition continuelle de la reine-mère, les cabales sans fin du duc d'Orléans. Vous abattez tout ce qui tend à vous arrêter ; sans cesse vous élargissez la route devant vous avec un courage que rien ne peut rebuter ; et toujours vous triomphez ! Monseigneur, c'est là l'œuvre d'un grand homme. A vos côtés Louis XIII joue le second rôle dans la monarchie, mais grâce à vous, il joue le premier dans l'Europe. Vous avilissez le roi, mais vous illustrez le règne.

Richelieu fut impassible devant l'éloge comme il l'avait été devant le blâme.

— J'en ai fini avec votre Eminence, ajouta le curé après une courte pose. La guerre que vous faites à mon pays est inique, infâme. Un troupeau de loups affamés, pénétrant dans une étable, y feraient moins de ravages que vos armées n'en ont exercés dans notre pauvre Comté. Comme Franc-Comtois et comme

chef de la montagne, je vous hais ; mais comme homme je suis forcé de vous admirer.

Et maintenant, ministre du roi de France, vous pouvez disposer de moi, j'attends !

Le curé avait déployé dans cette circonstance tant de noblesse, tant de fierté, tant de courage, que les assistants, suspendus aux lèvres du Cardinal, dont le silence obstiné était pour eux une énigme, attendaient avec la plus vive anxiété le jugement qu'il allait porter.

— Prêtre ! dit-il enfin, veux-tu écrire l'histoire du règne de Louis XIII ?

— Peut-être l'aurais-je fait, si la Providence eut permis le triomphe de notre cause, et m'eut laissé libre et vivant.

— Pour toi, je puis être la Providence.

— Pour moi ! Oui ! vous le pouvez ! Mais pour la Comté vous serez toujours un mauvais génie. Or, pour moi il en est de même, car je ne me vends pas.

— Ainsi tu repousserais toutes mes offres ?

— Pas d'insultes ! Monseigneur, je vous prie, répondit fièrement le curé.

— S'il en est ainsi, reprit Richelieu en se levant, je te laisse maître de ton sort, comment veux-tu être traité?

— D'égal à égal ! Si vous gouvernez la France, moi je gouverne la montagne. — Et d'ailleurs, répéta-t-il en indiquant sa robe rouge : regardez ; ne dirait-on pas que nous sommes égaux même par-devant l'Eglise ; nous portons presque le même costume.

— Oui ! répondit Richelieu en fronçant le sourcil, cette robe rouge, qui a toujours été pour nos troupes un signal de massacre.

— Dites de veangeance, s'écria le curé. Puisque je vais mourir, il est temps enfin que vous sachiez le mystère de cette robe rouge, qui, grâce à Dieu, a souvent réussi à vous rendre avec usure une partie des malheurs dont

vous nous avez abreuvés. Pour le paysan, pour le montagnard superstitieux, cette robe est un talisman. Selon lui, la balle d'un mousquet vient se perdre dans ses plis, et la lame d'un sabre ne peut entamer son tissu. Mais pour moi, elle n'est qu'un moyen, elle me sert à accréditer cette croyance qui me fait invulnérable et double la confiance de nos bandes. Que mon sang coule, qu'il se répande à grands flots, il ne changera pas la couleur de ma robe, et le paysan ne voyant pas la blessure ne pourra pas y croire.

Tenez, ajouta-t-il, en présentant son bras gauche, vous douteriez-vous que là est une blessure profonde qui saigne pepuis deux heures?

Et saisissant le poignard d'un des sbires qui le gardaient, il fit une longue entaille à sa manche, et montra à nu son bras tout ensanglanté.

— Regardez! s'écria-t-il avec une sorte d'enthousiasme, voilà le secret de la robe rouge.

C'était la blessure que lui avait lâchement faite devant le château de Verges, un des hommes de son escorte.

En face de cette vertu mâle et stoïque, que rien ne pouvait ébranler, et qui après avoir déployé le courage le plus héroïque, prouvait encore sa puissance contre la douleur, un cri d'admiration partit de toutes les bouches. Mais ce ne fut qu'un éclair; Richelieu conserva son immobilité et chacun eut l'air de se repentir de ce mouvement de sympathie.

Après avoir réfléchi longtemps, Richelieu dit à ses officiers!

— Il faut que la justice ait son cours; voyons, Messieurs, que chacun donne son avis.

— Je m'en rapporte à votre Eminence, répondit le marquis de Villeroi.

— Et vous duc de Longueville?

— Je pense comme le marquis.

— Et vous monsieur de Feuquières.

— Votre décision sera la mienne.

— Ils n'osent même pas avoir une opinion, murmura le curé.

Un sourire imperceptible passa sur les lèvres de Richelieu.

— Et vous, colonel, continua-t-il.

— Moi! Monseigneur, répondit Guébriant... excusez ma franchise; moi! je lui ferais grâce.

A cette parole inattendue, tous les regards se portèrent sur lui. Les généraux français avaient l'air de douter qu'il eût parlé sérieusement. Quant aux soldats qui entouraient le Cardinal, il y eut dans leurs rangs comme un murmure d'approbation; le caractère du curé les avait subjugués.

— Je suis fâché de vous avoir cette obliga-

tion, colonel, dit Marquis; néanmoins, je ne suis pas un ingrat, et je vous remercie.

— Et vous, comte? continua Richelieu en s'adressant au sire de l'Aigle.

— Comte! s'écria le curé, le masque noir est un noble! oh oui! un noble seul était capable d'une telle infamie.

— Je pense, répondit le sire de l'Aigle en donnant à sa voix un accent guttural pour que le curé ne la reconnaisse pas, je pense que pour cet homme il n'y a qu'un genre de supplice, le supplice des manans: la corde!

Ces paroles furent suivies d'un long silence. Cet homme faisait horreur même à ceux qu'il servait; Richelieu lui-même détourna les yeux.

— Que l'on conduise ce prêtre dans la chapelle du château, dit-il enfin, et qu'on l'y laisse seul; il sera libre d'y prier. Avant une heure il connaîtra son sort.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! murmura le curé.

Et il sortit, entouré de son escorte.

VI

BLETTERANS.

Pendant que ces événements se passaient au château de Bletterans, à l'heure même où le curé comparaissait par-devant le cardinal de Richelieu, deux moines, qui avaient quitté Beaufort vers deux heures de relevée, suivaient tranquillement la route qui conduit à Lons-le-Saulnier.

Ces deux religieux portaient le costume des

moines de Cuzeau. Ils n'avaient pour tout vêtement qu'une longue robe de laine grise, dont le col était armé d'un vaste capuchon ; leurs ceintures étaient serrées par une corde dont les deux bouts pendaient sur le devant et battaient les extrémités de leurs sandales à claire-voie, dans lesquelles leurs pieds nus étaient enfermés ; ils s'appuyaient chacun sur un grand bâton de bois vert, fraîchement coupé sans doute dans une haie sur le bord du chemin.

L'un d'eux avait une de ces têtes vénérables, dont le seul aspect fait baisser les yeux et inspire le respect. Les profondes rides qui sillonnaient son visage témoignaient de longues veilles et de profondes méditations ; à sa pâleur, on devinait les jeûnes austères auxquels il s'était soumis ; et sa barbe blanche, qui allait se perdre sur sa poitrine, sans ordre et sans soin, avait un air de virginité que sans

doute le ciseau n'avait jamais flétrie. Quelques rares cheveux gris glissaient presque inaperçus sous le bord de son capuchon qu'il tenait abaissé sur ses yeux.

Son compagnon était jeune, mince, élancé; il avait la tête découverte et laissait ses cheveux blonds voler au gré du vent; sa démarche était vive, dégagée; à le voir s'avancer ainsi la tête haute et le feu dans les yeux, on eut dit qu'il était heureux d'être pour quelque temps hors du cloître et de respirer un air libre.

La route était déserte, et depuis une demi-heure qu'ils s'étaient mis en voyage, ils n'avaient rencontré personne et n'avaient pas échangé un seul mot.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à un endroit où la route faisait un coude. Là ils virent tout à coup déboucher à deux cents pas d'eux une troupe de paysans armés qui escortaient deux voitures

chargées de grains et une douzaine de bœufs de haute taille.

Jusques-là le vieux moine avait marché la tête haute, le corps parfaitement droit; mais à l'aspect des nouveaux venus, il inclina légèrement l'épine dorsale, et ployant un peu les genoux afin de mettre sa tournure plus en harmonie avec la blancheur de sa barbe et les rides de son visage, il continua d'avancer.

Quand ils furent près des paysans, ceux-ci s'arrêtèrent et se découvrirent. Alors le vieux moine balbutiant une oraison, les bénit par trois fois, et leur dit : Allez en paix ! puis il passa outre; et quand il les eut perdus de vue, il se redressa de toute la hauteur de sa taille, raidit ses jambes, et se remit en marche avec une nouvelle vigueur.

Un instant après il s'arrêta tout à coup, et plongeant au loin son regard devant lui :

— Si je ne me trompe, dit-il, là à un quart

de lieue devant nous, ce sont les premières maisons du village de Sainte-Agnès, il est inutile d'y passer. Quittons la grande route, nous trouverons à cinq minutes d'ici un sentier qui conduit à Condamine; c'est notre chemin.

Ils prirent aussitôt à gauche à travers champs, et continuèrent à marcher en silence.

Une heure après ils arrivèrent à Condamine.

Le vieux moine, qui, depuis qu'ils avaient quitté la grande route, avait conservé ses allures franches et décidées, qui prouvaient que sous son enveloppe caduque, il avait encore toute la force, toute la vigueur de l'âge mûr, reprit sa tournure d'emprunt; et ce fut le dos courbé qu'il traversa le village.

Le jeune homme ne put s'empêcher de sourire en voyant le second acte de cette comédie, mais il garda pour lui ses réflexions.

Ils suivirent alors la frontière qui séparait la Comté de la Bresse française.

Si la montagne est un pays aride, sauvage, aussi rebelle à l'agriculture à cause du climat et de la rareté ou de la mauvaise nature de la terre que le rocher semble dévorer sans cesse, que difficile à l'homme dans ses courses aventureuses; du moins l'air qu'on y respire est pur, les sites pittoresques qui se renouvellent à chaque instant, charment les yeux, élèvent l'âme, et sont une précieuse pâture pour l'imagination. Mais dans la Bresse, sa voisine, quelle tristesse! quel deuil! La Bresse est riche, ses plaines fertiles, couvertes chaque année d'abondantes moissons, en font une sorte d'Élysée agricole; mais au milieu de ces mêmes plaines, quels vastes tombeaux que ces innombrables marais qui la sillonnent en tout sens, et répandant au loin leurs miasmes empoisonnés, vont sans cesse porter la mort dans les habitations enfumées et malsaines de ses lymphatiques habitants. Là, rien qui porte l'esprit à

la poésie, rien même qui soit digne d'une simple remarque, rien, si ce n'est pendant la saison pluvieuse, le terrain fangeux dans lequel le voyageur reste souvent embourbé.

Nos deux moines qui ne suivaient alors aucun sentier et qui n'étaient guidés que par une parfaite connaissance du pays, traversaient une vaste plaine, qui, imbibée quelques jours auparavant par des pluies abondantes, leur causait une fatigue inouïe. Ils n'avançaient que très lentement dans cet océan de boue; aussi toute leur pensée se concentrait sur les difficultés qu'ils avaient à vaincre; ils ne trouvaient pas un mot à dire pour faire diversion à la longueur et à la monotonie du voyage. Ce ne fut qu'après deux grandes heures de marche qu'ils arrivèrent à un second village nommé Larnaud.

Là, le jeune moine qui paraissait le plus fatigué, rompit enfin le silence.

— Il n'y a donc pas de routes dans ce pays, s'écria-t-il.

— Non! répondit l'autre, et il y en aurait que je les éviterais avec soin. L'armée française est campée non loin d'ici, et dans notre position, nous devons craindre les pillards. Marchons! marchons! dans une heure nous serons arrivés.

Ils se remirent en route en se dirigeant sur Bletterans; et, comme l'avait dit le vieux moine, une heure après ils aperçurent du haut d'une petite éminence, le château qui se développait au-delà d'un bois qu'ils avaient encore à traverser.

— Jusqu'ici, dit le vieillard, notre voyage a été assez heureux, il s'agit maintenant de le mener à bonne fin. En passant par la plaine, nous avons évité les avant-postes de l'armée française, c'est ce que je voulais; ici les fourrageurs n'oseraient pas nous attaquer. Si les

renseignements qu'on m'a donnés sont exacts, ce bois est désert, et même le camp ne s'étend pas jusqu'à Bletterans. Il ne commence qu'à Ville-Vieux à un quart de lieue d'ici sur la droite, et finit à Montmorot près de Lons-le-Saulnier. Jespère donc que nous pourrons passer devant le château sans être inquiétés. Cependant prenons un peu à gauche, c'est plus prudent.

En parlant ainsi, il s'enfonça dans le bois, suivi de son compagnon; et quand ils en sortirent une demi-heure après, ils étaient presqu'enface de Bletterans, c'est-à-dire qu'il ne leur fallait pas plus alors de cinq minutes pour arriver en face de l'entrée principale.

— Je vous l'avais bien dit, reprit le vieux moine, en jetant les yeux dans l'espace ouvert qui se déroulait devant lui entre le bois et les remparts; vous le voyez, personne! et à moins

que le diable s'en mêle, tout se passera comme je l'avais prédit

Il était alors cinq heures du soir; depuis un instant le soleil avait disparu derrière l'horizon, et bientôt la nuit allait envahir la terre.

— Venez! venez! dit le vieux moine, ne perdons pas de temps.

Et, pour passer devant le château, il se courba plus que jamais, et donna à tous ses membres un certain tremblement qui acheva de mettre son corps parfaitement en rapport avec sa physionomie

Devant eux l'espace était libre. Personne dans la plaine, si ce n'est au loin sur leur droite les premières tentes du camp français. Ils n'avaient pour témoin de leur passage que quelques sentinelles qui se promenaient gravement sur les remparts. Ils pouvaient donc continuer leur voyage sans encombre;

et en effet ils marchaient avec cette assurance que donne l'éloignement de tout danger.

Déjà ils arrivaient à la hauteur du château et ils allaient passer outre, lorque tout à coup une vingtaine d'hommes, portant l'uniforme français, sortirent du bois, et se précipitèrent sur eux.

La lutte qui suivit ne fut pas longue et elle ne pouvait pas l'être. Le but de ces hommes était d'entraîner leurs victimes dans le bois, car cette scène se passait à deux cents pas du château, et les sentinelles pouvaient donner l'alarme. Cependant il y eut résistance. Mais que faire contre le nombre? Le jeune moine se vit bientôt réduit à l'impuissance d'agir, grâce à des liens solides qui lui étreignaient les membres. Quant au vieillard, dont on dédaignait sans doute la capture, on mit fin à ses efforts désespérés par quelques coups de poignards; et les bandits, le laissant pour

mort sur la place, disparurent dans le taillis avac son compagnon.

Cet acte d'une audace inouïe, attira bientôt sur les remparts une foule de soldats, et chacun voulant lui donner une explication, la conversation devint générale :

— J'ai reconnu l'uniforme du régiment de Conti, disait l'un.

— Les plus grands maraudeurs de l'armée, répondait un autre.

— Ils n'ont qu'à se bien tenir ; quand leur colonel le saura....

— Surtout aujourd'hui! le Cardinal ne plaisanterait pas..... des moines! dévaliser des moines!

Une vieille femme fendit la presse et vint présenter sa face bourgeonnée au haut de la muraille !

— Voilà la vieille Loupy, murmura l'un

des soldats, va-t-elle en faire des gérémiades !

— Holà! les enfants, dit-elle, que se passe-t-il donc?

— Demande-le à ton grand nigaud de fils, qui est là posé sur ses quilles comme un héron!

Habituée sans doute à ces épithètes flatteuses qu'on prodiguait à sa progéniture, elle n'eut pas même un mouvement de mauvaise humeur; et, s'adressant à un grand garçon qui dès sa naissance avait été marqué aux quatre L : *Long, lourd, lent, lâche :*

— Pierre! lui dit-elle, qu'y a-t-il? pourquoi tout ce monde?

— Regardez là! en avant du glacis, ce pauvre diable étendu.....

La vieille Loupy était cantinière du château de Bletterans. Depuis nombre d'années elle ne

l'avait pas quitté; elle faisait pour ainsi dire partie de son mobilier. La guerre, les prises et reprises du château, le changement de maîtres, rien n'avait pu la faire fuir. Fidèle à son poste, elle versait indifféremment le Genièvre aux Français et aux Francs-Comtois; et jugeant avec sagesse que tous les hommes étaient égaux devant la même monnaie et même devant les pièces rondes, elle disait hautement qu'elle avait horreur de la politique. Une fois ces maximes reconnues, et sa manière de voir acceptée, son cabaret fut considéré comme pays neutre, et jamais elle n'eut à souffrir des différents siéges auxquels elle assista. Lorsque les vaincus de la veille redevenaient ses maîtres le lendemain, elle les recevait avec la même cordialité. Seulement elle était toujours de l'avis des occupants. Quand le drapeau blanc flottait sur ses tours, elle haïssait les Francs-Comtois et les donnait au diable; et lorsque le

drapeau noir de la Comté en deuil remplaçait les lys, elle maudissait les Français.

Cette constance dans les opinions de la mère Loupy lui avait gagné la confiance des deux partis. Pierre l'aidait dans le service de la cantine; et comme jamais aucun soupçon de trahison n'avait plané ni sur la mère ni sur le fils, on avait toujours conservé à ce dernier les fonctions de porte-clefs. Et même ce garçon était devenu nécessaire dans cet emploi, car, comme le château changeait souvent de maîtres, il était toujours là pour dire aux nouveaux venus à quelle serrure appartenait telle clef. C'était plus commode.

La vieille suivit des yeux la direction indiquée; et, après s'être fait raconter l'événement qui venait d'avoir lieu, elle se signa par trois fois, et s'écria en levant les mains au ciel :

— Est-ce possible! un serviteur du bon Dieu! Oh! les mécréants!

Puis tendant le cou en dehors du mur, elle attendit avec toutes les apparences de la plus vive anxiété, et reprit bientôt :

— Mais il n'est pas mort ! voyez donc ! on dirait qu'il vient de faire un mouvement.....

En effet le moine souleva un de ses bras, et porta la main à son front comme pour remettre en ordre ses idées troublées par son évanouissement, il prouva ainsi que les poignards des maraudeurs n'avaient pas bien fait leur devoir.

— Il vit encore, s'écria la mère Loupy, tenez! il revient à lui.

La résurrection du moine excita de nouveau la curiosité des assistants. Le moribond tourna vers eux ses yeux éteints, et leur tendit les bras comme pour implorer leur secours.

— Le pauvre homme, continua-t-elle, il nous appelle !

Le moine parut faire un violent effort. Il

voulut crier, mais ses forces le trahirent, et il retomba inanimé!

— Nous ne pouvons pas cependant le laisser mourir là comme un chien enragé, il faut aller à son aide.

— Aller à son aide! répéta un des soldats, et le pont-levis n'est-il pas levé!

— C'est vrai! cinq heures sont sonnées!

Le moine sortit de nouveau de son évanouissement. Il jeta encore au sommet des remparts un regard languissant, et surmontant sa faiblesse, il se traîna presqu'au bord du fossé, dont le talus formait de son côté une pente douce.

— Prenez pitié de moi, dit-il d'une voix faible, si vous ne me secourez, je meurs! Pitié! pitié!

Cette grande dépense de force l'avait épuisé; il s'évanouit de nouveau.

— Il me fend le cœur, reprit la cantinière en essuyant une larme.

— Qu'y faire? murmura un des soldats!

— Qu'y faire? mais si nous le laissions-là, nous mériterions d'être brûlés vifs dans ce monde, et rôtis dans l'autre pour toute l'éternité.

En parlant ainsi, elle se signa avec dévotion.

— Croyez-vous donc, la mère, répondit le soldat, que ça ne me fait pas de peine de voir ce pauvre homme crever là devant nous? Mais encore une fois qu'y faire? Les ponts-levis sont levés; toutes les portes fermées, et ce n'est pas moi qui irai demander au capitaine Drouville, qui commande la place, la permission de sortir pour aller chercher ce moine.

— Et pourquoi pas? quand il s'agit de la vie!

— Pourquoi!... Iriez-vous la demander cette permission, vous?

— Moi! répliqua la vieille avec colère.

— Oui! vous?

— Eh bien! j'y vais!

— Le voilà! le voila!

Ces mots, murmurés autour d'elle, la forcèrent de rester à sa place; et le capitaine Drouville parut au milieu d'eux.

— Pourquoi ce rassemblement, dit-il d'un ton sévère; que se passe-t-il donc ici?

— C'est, capitaine, répondit la cantinière, un pauvre moine, que des maraudeurs du régiment de Conti viennent de dévaliser là, devant le château, et qu'ils ont laissé pour mort sur la place. Heureusement ils ne l'ont pas achevé; il vit encore, et il s'est traîné jusqu'au bord du fossé.

Pendant qu'elle parlait, le capitaine avai

jeté les yeux en bas des murailles, et semblait réfléchir.

Le moine se réveilla encore une fois et dit avec l'accent de la plus profonde douleur :

— Par grâce! par grâce! au nom de Jésus mort sur la croix pour nous! prenez pitié de moi!

— Vous l'entendez, reprit la vieille, il se meurt.

— Tant pis pour lui! dit enfin le capitaine, je n'y puis rien.

— Mais mon bon capitaine, c'est un chrétien, un serviteur de Dieu.

— Ce serait le Pape lui-même, que je ne lui ouvrirais pas. Son Eminence le Cardinal a défendu expressément de lever les ponts-levis du château, après cinq heures, sans l'en prévenir.

— En ce cas, il faut lui dire ce qui se passe; pour un moine il ne refusera pas.

— Sans doute, mais il vient de se renfermer

dans ses appartements, et il a condamné sa porte pour tout le monde.

Pendant cette conversation, le moine n'avait pas cessé de se tordre dans des convulsions affreuses; il criait toujours :

— Au nom du ciel! prenez pitié de moi!

— Voyez comme il souffre! dit encore la vieille; mais, est-il donc impossible de le sauver?

— Impossible! répondit le capitaine.

Et il s'éloigna.

— Attendez! s'écria la cantinière, comme frappée d'une idée subite.

Il revint sur ses pas.

— Capitaine, continua-t-elle, vos instructions vous défendent de lever les ponts-levis et d'ouvrir les portes; mais elles ne vous défendent pas d'être humain et compatissant.

Il ne faut pas oublier la position exceptionnelle de la cantinière, position qui lui donnait son franc-parler avec tout le monde. Aussi son

insistance auprès d'un homme aussi important par rapport à elle que le capitaine Drouville, n'étonna personne.

— Non ! répondit celui-ci ; et si tu as un moyen de tirer de là ce pauvre diable.....

— J'en ai un, capitaine.

Chacun se rapprocha d'elle, curieux de connaître l'expédient qu'elle avait trouvé.

— Vous connaissez, continua-t-elle, ces deux grands paniers dont je charge mon mulet, lorsque je vais à Lons-le-Saulnier chercher mes provisions ?

— Oui ! après ?

— Nous pouvons en descendre un au moyen d'une corde, jusqu'au bas de la muraille ; ce pauvre cher homme se mettra dedans, et en tirant la corde..... vous comprenez ?

— Parfaitement.

— De cette façon vous n'êtes pas compromis, et il est sauvé !

— Mais j'y pense, objecta le capitaine après avoir un instant réfléchi; si c'était un de ces moines de la montagne.....

— Un Cuanais ! interrompit vivement la vieille; si c'était un Cuanais, est-ce que je vous dirais tout cela? Par exemple ! Non ! non ! rassurez-vous, c'est un moine de Cuzeau ; je le reconnais à son costume.

— S'il en est ainsi, je consens à tout !

— Oh ! merci ! merci !

— A la condition que dès qu'il sera ici tu l'enfermeras dans ta cantine, et qu'il ne gênera en rien le service. Et puis, si demain au point du jour il est assez bien remis pour pouvoir continuer son chemin, qu'il parte.

Et pendant qu'il s'éloignait, la vieille lui dit encore :

— Soyez tranquille, capitaine, soyez tranquille; je réponds de tout.

Puis elle partit en courant autant que ses vieilles jambes le lui permettaient, en compagnie de son fils ; et ils revinrent bientôt portant l'un un énorme panier, l'autre une grosse corde de puits.

On commença par fixer aux quatre angles du panier quatre cordes plus petites, dont les extrémités réunies furent attachées à la grosse corde, et on laissa glisser le tout au bas de la muraille.

Alors, la vieille cria au moine :

—Mon père! un peu de courage! laissez-vous glisser le long du talus; tâchez d'arriver jusqu'à ce panier, et entrez dedans. Nous vous hisserons jusqu'ici.

Depuis un instant, il n'avait plus bougé; et la mère Loupy fut obligée de lui répéter trois fois sa phrase.

— Serait-il déjà mort! s'écria-t-elle.

Elle allait recommencer, lorsqu'enfin il ouvrit les yeux; et, après avoir regardé autour de lui, il fit signe qu'il comprenait.

Il était alors au bord du fossé. Obéissant donc à la recommandation qui lui était faite, il se laissa rouler jusqu'au fond, et parvint, après de grandes difficultés, à se traîner jusqu'au panier dans lequel il monta.

L'ascencion commença aussitôt, et un cri unanime de triomphe l'accueillit lorsqu'il arriva sain et sauf auprès de ses libérateurs.

Alors, chacun de s'empresser autour de lui et de vouloir être le premier à le secourir; mais au moindre contact, le malheureux laissait échapper des plaintes à fendre l'âme.

— Attendez donc, vous autres! leur cria la vieille; ne voyez-vous pas comme il souffre; le malheureux! il est couvert de sang! Allons! allons! que deux hommes le portent le plus doucement possible chez moi. Ça me regarde!

Ce qui fut dit fut fait; et quelques minutes après, le pauvre moine dormait fort paisiblement sur le lit de la cantinière.

Le cardinal de Richelieu avait eu ses raisons pour se renfermer dans ses appartements, et défendre sa porte à tout le monde. Dès qu'il fut seul, il réfléchit longuement aux événements de cette journée, à la franchise audacieuse de ce prêtre, dont l'intelligente activité avait si longtemps arrêté les progrès de ses armées, et que rien ne pouvait abattre, ni l'enivrement d'un succès, ni l'approche du supplice!

L'attitude que Richelieu avait conservée devant le curé Marquis, loin de paraître extraordinaire, doit être considérée au contraire comme une chose toute naturelle. Elle était la conséquence de la haute position de son Eminence.

Qu'un homme ordinaire se trouve offensé d'une vérité pénible, et qu'il veuille s'en ven-

ger, rien de plus naturel; car il ne saurait dominer l'offense, et les paroles outrageantes ont souvent de l'écho. Mais la diatribe du curé montagnard pouvait-elle atteindre le cardinal de Richelieu? Et puis, il faut le dire, les hommes, placés dans cette haute position, les hommes qui ont le pouvoir en main, devant qui tout tremble et tout rampe; ces hommes, habitués à ne voir autour d'eux que d'humbles valets, dont ils sont les miroirs, finissent souvent par se lasser de cette monotonie d'obéissance et de flatterie. Lorsqu'alors au milieu de cette foule d'esclaves qui se prosternent sur leur passage, ils se heurtent à un esprit indépendant, le courage de la franchise leur plait, et loin de se trouver blessés, ils affectent au contraire un oubli de tout amour-propre, une générosité, qui du reste ne prend souvent sa source que dans une sotte vanité.

Richelieu en était là; et soit conscience, soit

orgueil, il avait fait de la magnanimité à l'égard de Marquis.

Quand après de mûres réflexions, il eut décidé en lui-même le parti qu'il devait prendre, il ouvrit une petite porte, et suivant un long corridor qui conduisait de sa chambre à la chapelle du château, il se rendit au près du prisonnier.

En arrivant en face de l'autel, le curé s'était agenouillé et avait prié longtemps. Puis après, il s'était relevé comme régénéré par le souffle divin qu'il avait aspiré; et fixant son regard sur la croix qui dominait le tabernacle, il était resté plongé dans de profondes méditations.

Le Cardinal put s'approcher de lui sans qu'il l'entendit.

— Tu penses ! lui dit-il.

Le curé se retourna, et se voyant seul avec celui que jusque là il avait regardé comme son

plus cruel ennemi, et à qui à cette heure suprême il pardonnait volontiers :

— Oui ! répondit-il, ce symbole est désormais tout pour moi ! Il me rappelle que le Christ a scellé de son sang la croyance nouvelle qu'il donnait au monde; et je lui demande la force d'imiter son exemple, et d'être martyr à mon tour.

— Tu ne crains donc pas la mort ?

Le curé le regarda comme étonné d'une semblable demande.

— La mort ! répondit-il, comme soldat je l'ai vue trop souvent de près pour ne pas être familiarisé avec les terreurs qu'elle inspire. Comme homme et comme prêtre, j'ai foi en la miséricorde de Dieu : j'espère !

— N'espère plus, s'écria Richelieu, car tu ne mourras pas.

— Que dites-vous ?

— Les hommes de ta taille ne doivent pas

mourir ainsi sur un gibet, leur martyre anoblirait l'échafaud. Tu vivras.

Si un mouvement de joie s'était glissé dans le cœur du curé au premier mot grâce, il ne fut qu'un éclair ; son visage se rembrunit bientôt, et il répondit :

— Non ! Monseigneur, je ne vivrai pas ; pour vivre il faudrait racheter ma tête, et vous mettriez à ce rachat un prix trop élevé.

—Un marché ! reprit Richelieu, un marché ! Que parles-tu de rachat et de vente ! Non ! tu vivras à la face du ciel, au grand jour, sans honte, sans remords !

— Expliquez-vous !

— Il ne doit plus y avoir entre nous de ces duels ordinaires de deux hommes placés à la tête de deux nations qui se font la guerre. Désormais c'est un duel d'intelligence. Tout à l'heure tu as gagné la première partie en traçant l'histoire de ma pensée et de mes projets

mieux peut-être que je ne l'eusse fait moi-même, il me faut une revanche. Or cette revanche, je la trouverai dans l'accomplissement de ces mêmes projets; et si j'ai été vaincu aujourd'hui, je veux qu'un jour tu t'avoues vaincu à ton tour.

Ce n'est pas qu'il plaçât le curé à son niveau, non certes! mais il était un peu comédien, monseigneur le cardinal de Richelieu, la tragédie de *Mirame* et *la grande Pastorale* en font foi; or il était heureux de trouver enfin, politiquement parlant, un spectateur intelligent, dont les applaudissements pourraient chatouiller sa vanité.

— Je ne vous comprends pas, répondit le curé.

— C'est inutile! A Paris nous aurons le temps de nous expliquer.

— A Paris! répéta Marquis épouvanté.

— Espérais-tu donc que je te laisserais dans

ces montagnes! Oh! je ne suis pas aussi imprudent. Mais du reste ce n'est pas un éxil éternel. Et quand tu y reviendras, tu seras convaincu que la Comté doit appartenir à la France.

— Jamais!

— Jamais! répéta Richelieu en souriant....

Tout à coup le curé saisit vivement le bras du Cardinal en lui disant d'une voix sourde :

— Silence! écoutez!

— Qu'est-ce donc demanda le Cardinal interdit autant du mouvement du curé que de l'altération de son visage.

—Silence! répéta celui-ci en prêtant l'oreille au dehors, et ne bougez pas.

. . . . . .

Lorsque le vieux moine se réveilla; il était seul avec la mère Loupy et son fils, qui se tenaient assis tous deux devant une vaste cheminée, dans laquelle pétillait un feu ardent.

La cantinière avait pour tout appartement

une grande cave creusée sous le bâtiment principal du château, et dans laquelle on descendait par une douzaine de marches, dont l'usure attestait les nombreuses visites de la garnison. Il y avait là pour tout meuble : à droite en entrant un grabat, masqué par un rideau de serge; à gauche des planches de sapin, suspendues au mur et sur lesquelles étaient rangées quelques utensiles de cuisine; au milieu une longue table de bois escortée de ses deux bancs; au fond une large cheminée, dont le vaste manteau était orné d'un crucifix surmonté d'une branche de buis.

Pierre regardait machinalement les tisons qui se consumaient, pendant que sa mère battait avec sa tête une mesure très peu égale, et faisait avec son nez une musique qu'eût enviée un bourdon de cathédrale.

Le moine fit quelques mouvements dans son

lit, et aussitôt, malgré son sommeil bryant, la vieille fut sur pied et courut à lui :

— Mon père ! comment vous trouvez-vous? lui dit-elle.

— Mieux ! ma fille, bien mieux ! grâce à vos bons soins.

—Et vos blessures, ajouta-t-elle en avançant la main pour s'assurer par le toucher de l'état du malade.

— Ne me touchez pas, dit vivement le moine en la repoussant ; ce ne sont, je crois, que des contusions, et le repos seul peut me guérir.

— Attendez !

Elle alla prendre devant le feu un pot de terre, et versant dans un gobelet d'étain une liqueur qu'elle avait préparée :

— Buvez ! reprit-elle, buvez cela ; vous m'en direz de bonnes nouvelles.

Le malade avala d'un trait la potion, et se mettant sur son séant :

— Oh ! merci ! reprit-il, merci ! Oui ! je sens que ça me fait du bien. Oh là ! dans l'estomac, ça me pénètre ; ça me réchauffe ; et ma tête ! oh ! la voilà qui se débarrasse !

— Je vous le disais bien, s'écria la vieille d'un air triomphant.

— Merci ! merci !

— Si vous vous leviez un peu ?

— Oui ! vous avez peut-être raison, je ferais bien d'essayer mes forces.

Il sortit de son lit, avec beaucoup de peine, mais toutefois sans vouloir que la vieille l'aidât.

— Ne me touchez pas, répétait-il, j'ai le corps couvert de meurtrissures, et vos mains sont comme un fer rouge qu'on me mettrait sur la peau.

Toujours bien enveloppé de sa robe et la

tête couverte de son capuchon, il s'achemina lentement vers le foyer et tomba comme épuisé sur un escabeau.

— Les misérables, s'écria la vieille après un instant de silence, traiter ainsi un pauvre homme du bon Dieu.

— Il faut respecter les ordres de la Providence, répondit le moine. Ce n'est pas moi que vous devez plaindre en ce moment, mais mon pauvre frère qu'ils ont sans doute égorgé. Que Dieu leur pardonne!

— Mais pourquoi vous arrêter? vous! des moines! Si vous étiez des marchands de bœufs ou des collecteurs de dîmes, à la bonne heure!

— C'est que, ma fille, nous étions tantôt plus riches que tous les marchands de bœufs du pays, et ils le savaient sans doute.

La vieille se rapprocha aussitôt de lui et ouvrit de grands yeux; ces mots avaient excité

tout ce que son cœur renfermait de cupidité.

— Plus riches que tous les marchands de bœufs du pays! répéta-t-elle ; comment cela?

— Nous venions de Cuzeau, et nous avions sur nous dix mille livres en or, que nous portions à l'abbaye de Vaux-sur-Poligny, à qui notre couvent les doit.

— Dix mille livres en or! s'écria la vieille en levant les mains au ciel.

— Mon compagnon, qui était plus jeune et plus fort en portait les trois quarts dans un grand sac pendu à sa ceinture sous sa robe; moi, j'avais le reste dans ma besace.

— Dix mille livres en or!

— Tenez! ajouta le moine en faisant un effort pour porter la main à sa poche, en voilà encore.

Et il jeta sur la table une poignée de pièces d'or.

A cette vue, la vieille ne se possédant plus, se précipita dessus comme un loup affamé sur un mouton.

— De l'or! de l'or! s'écriait-elle avec une sorte de délire.

Et ne comprenant pas comment des voleurs avaient pu abandonner une partie de leur proie, elle ajouta :

— Pourquoi donc vous ont-ils laissé cela?

— En voulant m'arracher ma besace, que je leur disputais, ils l'ont ouverte, et il s'est répandu à terre un grand nombre de pièces; celles que vous voyez là, je les ai ramassées quand ils ont été partis.

— Ah! dit la vieille en se relevant vivement, vous les avez ramassées!

— Oui!..... vous pouvez les prendre, je vous les donne.

— Oh! merci! merci!

Et elle les serra bien vite dans un bahut placé à la tête de son lit.

Après cette opération, elle revint s'asseoir près de la cheminée, et pendant quelques instants ils gardèrent tous le silence.

Pierre, qui eut pu être acteur dans cette scène, et qui pourtant en était resté le muet témoin, n'avait pas bougé de place. Rien n'était capable d'émouvoir cette nature nulle. Il vivait, c'est-à-dire qu'il obéissait à ses instincts ; ils étaient tout pour lui.

Le moine était immobile, les yeux fermés et semblait attendre le sommeil.

La mère Loupy seule pensait. D'un côté les paroles du moine, de l'autre sa générosité, l'avaient émue jusqu'au fond de l'âme. Son avarice, passion qui l'absorbait entièrement, avait été un instant assouvie, mais non satisfaite. Les pièces d'or qui étaient allées garnir son trésor appelaient leurs compagnes. Selon son cœur,

c'était un crime que d'abandonner ainsi à la merci des passants ces petits disques jaunes, qui la ravissaient si fort. En ce moment sa pensée tout entière était hors du château, dans la campagne, au bord de la forêt. Du reste, sa physionomie exprimait bien cette unique préoccupation; et pourtant un certain air d'inquiétude passait de temps en temps sur ses traits; il y avait chez elle de l'hésitation.

— Mon père, dit-elle en se décidant tout à coup, vous m'avez dit.....

Mais le moine ne fit pas un mouvement, il dormait.

Vivement contrariée, elle attendit. Puis, après quelques minutes de nouvelles réflexions, ne pouvant plus résister à sa pensée, elle reprit d'un ton plus élevé :

— Mon père !

— Qu'est-ce? que me veut-on ? demanda vivement le vieillard, réveillé en sursaut.

— Pardon ! mon père, continua la vieille, pardon de troubler votre sommeil.

— Parlez ! ma fille, que désirez-vous ?

— Est-il tombé beaucoup de pièces d'or de votre besace ?

— Presque tout ce qu'elle contenait. Elles jonchaient le sol, elles se perdaient dans les herbes. Il y en a là-bas dix fois autant que je vous en ai donné tout à l'heure.

— Dix fois autant !

— Oh ! ce sera une belle trouvaille pour celui qui le premier passera par là demain matin.

— Dix fois autant ! dix fois autant ! et quand je songe que cette fortune est là, à deux pas de nous.

— Hélas oui ! ma fille. Je dis hélas ! non pas pour moi, mais pour vous, que je voudrais récompenser de vos bons soins.

Ces paroles tombèrent sur le cœur de la

vieille avare comme une étincelle sur un baril de poudre, qu'elle embrâse et fait éclater.

— Mon père, dit-elle avec vivacité, si je pouvais m'emparer de ces richesses, m'aideriez-vous?

— De tout mon pouvoir. Je vous ai trop d'obligations pour ne pas vouloir tout ce qui peut vous rendre heureuse. Mais comment faire? vous ne pouvez pas sortir du château pendant la nuit, et demain matin, il serait trop tard.

— Si je veux sortir, répondit la vieille en baissant le ton, je le puis.

— Vous le pouvez?

— Oui! mon fils n'est-il pas porte-clefs!

— Mais vous courez un grand danger?

— Eh! qui le saura?... Ecoutez! presqu'en face de l'endroit où vous avez été attaqué, il y a une petite poterne à la quelle on descend depuis le chemin de ronde par un escalier, et

qui s'ouvre en dehors à six pieds au-dessus du sol; au moyen d'une échelle on peut descendre, et en se munissant d'une lanterne sourde.... Vous comprenez?

— Parfaitement! mais, si vous m'en croyez, vous renoncerez à ce projet.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'aujourd'hui, c'est plus dangereux que jamais. Songez donc que le cardinal de Richelieu....

— Il s'est enfermé dans son appartement, avec défense d'y laisser pénétrer âme qui vive. Il est bien trop fatigué, pour penser à autre chose qu'à son lit, surtout après avoir passé toute l'après-midi à juger la robe rouge.

— Quelle robe rouge?

— Un prêtre de la montagne, un mécréant.

— Qui sans doute est maintenant dans l'autre monde; que Dieu le prenne en pitié!

— Non! non! ça a été remis à demain matin. Il est maintenant à la chapelle, où il a tout le temps de faire son acte de contrition. J'en suis sûre, il y a moins de danger que vous ne croyez. Et si vous voulez m'aider....

— Tout ce que je dis, ma fille, est dans votre intérêt; mais si vous persistez.....

— Je persiste! je persiste! s'écria-t-elle; qui ne risque rien n'a rien.

— En ce cas, je suis à vos ordres.

— Oh! mon père! mon père! que de reconnaissance!

Elle alla droit à son fils, qui, toujours immobile, n'avait pas même entendu ce qui se passait près de lui. Elle le mit en peu de mots au fait de ce dont il s'agissait; et cette espèce de brute, ne voyant dans tout cela que des pièces d'or, alluma aussitôt sa lanterne, la ferma avec soin; et, prenant un énorme

trousseau de clefs, il fut en un instant prêt à partir.

— Venez! mon père! venez! dit alors la mère Loupy, venez! vous irez avec Pierre, et vous lui montrerez l'endroit où il faudra chercher.

— Mais il est peut-être trop tôt, répondit le moine sans bouger de place.

— Non! non! onze heures vont bientôt sonner; c'est le bon moment. D'ailleurs il fait un temps affreux.... Ecoutez!..... la pluie tombe à torrents.

Le moine se leva, et la vieille, montant lestement les marches qui conduisaient de sa cave au dehors, ouvrit enfin la porte.

— Voyez, ajouta-t-elle, comme la nuit est noire! le ciel nous favorise. Venez! venez!

Ils tournèrent à droite, et après avoir fait cinquante pas environ, il se trouvèrent au sommet de l'escalier qui menait à la poterne.

Pierre prit une échelle qu'il trouva étendue par terre le long de la muraille, et ils descendirent.

On n'entendait pas le moindre bruit dans le château. Les sentinelles, battues par l'orage, s'étaient refugiées dans leurs guérites, et ne se montraient nulle part.

Pierre ouvrit la poterne, et laissa glisser l'échelle.

— A vous le premier, mon père, dit la vieille.

— Oh! excusez-moi, répondit le moine en chancelant; je suis si faible! si faible!.... Non! non! je ne pourrai jamais.

Et il fut obligé de s'asseoir sur la dernière marche.

— Quel contre-temps! murmura la vieille.

— Non! que votre fils y aille seul, il peut se passer de moi, puisqu'il a vu l'endroit où je

suis tombé. C'est là, presque devant nous, un peu à gauche.

— Puisqu'il le faut, va! ouvre de grands yeux, cherche bien et longtemps, nous t'attendons.

Le moine se leva pour tenir l'échelle; Pierre disparut bientôt dans l'obscurité au fond du fossé; et un instant après la vieille put voir au-delà du glacis la pâle lumière de sa lampe se projeter sur les herbes et les caillous.

Après le départ de Pierre, le moine et la mère Loupy demeurèrent un instant immobiles et silencieux. L'orage était alors dans toute sa force. Des torrents de pluie inondaient les remparts; les éclats de la foudre retentissaient avec un fracas épouvantable; et des milliers d'éclairs, long, prolongés, mais ternes, blafards, car leur clarté avait peine à percer le voile de pluie qui faisait communiquer le ciel

avec la terre, éclairaient au loin la nature bouleversée.

A chaque éclair et à chaque coup de tonnerre, la vieille se signait, et le moine la sentait frissonner.

— Ma fille, lui dit-il, le ciel est en courroux, priez! priez!

— C'est peut-être une menace, mon père. Dieu voudrait-il me punir? J'ai regret d'avoir envoyé Pierre.....

— Il est trop tard maintenant, ma fille, laissez l'œuvre s'achever.

— Oh! mon Dieu! mon père! comme votre voix est forte.

— Il faut, ma fille, qu'elle domine l'orage.

— Est-ce que ce sont vos yeux que je vois briller ainsi là devant moi?

— Peut-être, ma fille.

Un sifflement aigu retentit près d'eux. La

vieille s'appuya contre le mur en frissonnant, et dit d'une voix chevrotante :

— Mon père ! que faites-vous donc ?

— Moi ! rien ! ma fille.

— Pourtant, ce que je viens d'entendre ?...

— Est sans doute le cri de la Vouivre de l'Aigle, qui descend souvent jusqu'à Montmorot, et vient même quelquefois baigner ses aîles dans les eaux de la Seille.

Le sifflement retentit encore; et mille coups de tonnerre lui répondirent.

— Mon père, s'écria la vieille, en s'appuyant sur lui, j'ai peur, j'ai bien peur !

— Du courage, ma fille !

— Mon père, qu'avez-vous donc ? Tout-à-l'heure vous étiez malade, vous pouviez à peine vous tenir debout, et à présent votre corps n'est plus courbé, et vos bras sont comme des barreaux de fer.

Pour la troisième fois le sifflement se fit en-

tendre. La vieille épouvantée voulut s'éloigner du moine, mais celui-ci la retint vigoureusement.

— Mon père! mon père! lâchez-moi!

Mais le moine ne l'entendait pas : le corps penché en dehors de la poterne, il plongeait un œil avide sur la campagne.

— Mon père, dit encore la mère Loupy plus morte que vive, lâchez-moi! votre main est comme un étau.... Mon père! répondez-moi!

Le moine regardait et écoutait toujours!

Enfin il aperçut sur la droite, une masse noire qui sortait du bois, et qui, rasant le sol sans bruit, descendit dans le fossé, arriva au pied de l'échelle, et une minute après un homme parut à l'entrée de la poterne. Cet homme était suivi de plusieurs autres.

— Qu'est-ce que cela? demanda la mère Loupy au comble de l'épouvante.

— Passez! passez! dit le moine aux nouveaux venus.

— Mon père! qui êtes-vous donc? demanda encore la vieille.

Un coup de feu partit au dessus des trois têtes, et le cri : Aux armes! aux armes! répété de distance en distance, fit le tour des remparts.

— Qui je suis! s'écria le moine d'une voix retentissante, et, jetant au loin dans le fossé sa robe, sa perruque et sa barbe, je suis le capitaine Prost!

La vieille poussa un cri et s'évanouit.

L'alarme était donnée. Mais avant que les Français, surpris dans leur premier sommeil, pussent se réunir, cinq-cents montagnards eurent le temps de pénétrer dans le château. Comme ils connaissaient parfaitement les êtres; en un instant les corps de gardes, les postes, le bâtiment qui servait de caserne furent enva-

his, et les soldats français qui d'abord avaient songé à se défendre, se virent bientôt forcés à fuir devant un ennemi partout victorieux. En moins d'une heure, le capitaine Prost fut maître de la forteresse de Bletterans. La moitié de la garnison française avait été passée au fil de l'épée; le reste demanda grâce, et fut enfermé dans les caves du château.

Nous avons laissé le curé Marquis enfermé dans la chapelle avec le Cardinal de Richelieu, et nous les avons quittés au moment où le curé, saisissant le bras de son Eminence, lui avait imposé silence.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda le Cardinal, d'un ton moitié étonné, moitié colère.

— Attendez! répondit le curé, qui avait reconnu le signal du capitaine Prost.

— Attendre! répéta Richelieu qui ne pouvait comprendre. Quoi?

— Deux! murmura Marquis.

— Deux! deux! explique-toi.

Richelieu éprouvait comme une vague inquiétude. Il regardait autour de lui d'un air craintif. Comme le curé, il portait l'oreille au dehors, mais le bruit seul de l'orage arrivait jusqu'à lui. Il cherchait alors à deviner ce qui occupait si fort son prisonnier. Le curé conservait la même attitude; seulement sa physionomie se développait, et respirait un air de triomphe qui allait toujours croissant.

— Trois! murmura-t-il encore,

— Parle! mais parle donc, lui dit Richelieu impatienté.

Un coup de feu se fit entendre.

— Qu'est-ce que cela? demanda le Cardinal.

— A présent je puis parler, s'écria le curé. Monseigneur! bien vous a pris de venir à moi, et de me laisser la vie sauve: car si vous m'aviez fait mourir ce soir, vous n'auriez pas à présent un quart d'heure à vivre.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que mon élève, mon enfant, le capitaine Prost enfin a fait suivre mes traces, qu'il a découvert ma retraite, et qu'il vient de pénétrer dans ce château pour me délivrer.

— Le capitaine Prost ici! répéta Richelieu en voulant sortir, oh! malheur à lui!

— Malheur à vous si vous sortez d'ici, lui répondit le curé en le retenant. Dans un instant les montagnards seront maîtres du château. Ne me quittez pas, ou vous êtes mort.

La parole du curé avait tant de puissance, tant de conviction; la victoire des siens lui paraissait si certaine, que le Cardinal fut un instant indécis.

— La garnison est nombreuse, dit-il enfin, elle est brave.

Un grand bruit retentit non loin d'eux; bientôt la porte de la chapelle fut violemment ébranlée, et une voix cria :

— Mon père ! mon père ! êtes-vous là ?

On brisait la porte à coups de hache.

— Tenez-vous derrière moi, dit le curé au Cardinal, mais surtout ne cherchez pas à fuir.

La porte vola en éclats, et une vingtaine de montagnards, ayant le capitaine à leur tête, pénétrèrent dans la chapelle. Prost se précipita dans les bras de Marquis en criant :

— Merci ! mon Dieu ! merci ! puisque j'arrive à temps.

Puis sans plus attendre, il ajouta :

— Où est-il ? où est-il ? vous devez le savoir, vous.

— Qui ?

— Le Cardinal ?

Le moment était critique. Ces hommes, animés par le combat, par la hardiesse d'un tel coup de main, qui exige toujours une grande dépense de vigueur du côté du cerveau ; ces hommes, dont l'imagination était surexcitée et par une lon-

gue attente, et par une lente inquiétude, et enfin par la rapide exécution d'un projet longtemps médité, ces hommes pouvaient se porter à quelque extrémité fâcheuse. Richelieu ne devait pas être fort rassuré. Mais le curé qui les connaissait tous, qui savait leur dévouement et leur confiance, n'hésita pas un instant. Il prit la main du Cardinal et répondit au capitaine :

— Le voilà !

Le capitaine fit un mouvement pour se précipiter sur lui, puis involontairement s'arrêta, et se prit à considérer celui-ci que depuis si longtemps il voulait rencontrer face à face. Mais ce ne fut qu'un éclair, et il allait sans doute se rendre justice soi-même, lorsque le curé l'arrêta :

— Un instant ! lui dit-il. Et d'abord laissez-moi vous remercier. Vous vous êtes dévoués pour moi, vous m'avez sauvé, vous me rame-

nerez triompant à la montagne, c'est bien! Merci! capitaine! Merci mes amis!

— Nous n'avons fait que notre devoir, répondit Prost.

Puis après un mouvement d'impatience, il ajouta :

— Mais lui! lui!

— A son Eminence, Monseigneur le Cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII, répondit le curé, moi, Pierre Marquis, chef de l'armée Franc-Comtoise, je fais grâce.

— Grâce! répétèrent à la fois tous les montagnards.

Et il y eut parmi eux un frémissement de colère.

— Il m'a épargné, s'écria le curé avec force; s'il eut écouté le masque noir, en entrant ici vous n'auriez trouvé que mon cadavre. Voulez-vous donc que je donne la mort à celui à qui je dois la vie?

Ces paroles calmèrent la tempête ; le capitaine baissa la tête en signe de résignation.

— Oui ! Monseigneur, continua le curé, vous sortirez d'ici sain et sauf. Et même je serai plus généreux que vous. Vous vouliez m'emmener prisonnier en France ; moi, si je le voulais, je pourrais vous emmener aussi prisonnier à la montagne. Avouez que si je faisais cela, je rendrais un bien grand service à certains personnages de la Cour.

Richelieu frissonna malgré lui.

— Mais rassurez-vous. Il est écrit là-haut que vous devez mourir sur le trône.

Le Cardinal, cédant à un mouvement de secrète joie, plutôt qu'à un sentiment de reconnaissance, lui pressa affectueusement la main.

— Vous me laisserez partir ainsi, sans conditions ? ajouta-t-il.

— Sans conditions !

Il était comme honteux de cet excès de grandeur d'âme.

— Un mot pourtant, reprit le curé. Le masque noir est-il dans ce château ?

— Vous jouez de malheur, répondit Richelieu ; il a dû partir ce soir pour Dijon, où je lui ai donné rendez-vous dans trois jours.

— Patience ! messire de Montaigu, murmura le capitaine, votre château de l'Aigle n'est pas imprenable.

— Que dis-tu là ? demanda le curé.

— Que le masque noire et Antide de Montaigu sont le même homme.

— Vous le saviez ? s'écria Richelieu.

— Je le savais !

— Mais je l'ignorais, moi, reprit le curé. Oh ! malédiction sur lui !

— Ecoutez-moi, leur dit Richelieu. La découverte que vous avez faite est la plus grande victoire que vous ayez jamais remportée. Le

sire de l'Aigle est le chef d'une vaste conspiration qui devait nous assurer la possession de ce pays, et dont vous deviez être les premières victimes. Mais pour réussir, il fallait qu'il conservât impénétrable le mystère dont il s'enveloppait. Vous l'avez deviné, son masque lui devient désormais inutile; tous ses plans sont renversés. Du reste c'est à présent le seul ennemi que vous ayez à combattre. Nous ne pouvons plus tenir la campagne; l'hiver approche, nos troupes vont repasser la Saône. Vous pouvez regarder la guerre comme terminée. En prenant le château de Bletterans, vous avez porté le dernier coup à l'invasion; votre pays est délivré. Honneur à vous! la Comté doit être fière d'avoir de si nobles défenseurs.

— Merci de cet éloge! répondit le curé. La guerre est terminée, dites-vous, pour le moment sans doute, telle doit être votre pensée. Quant à nous il nous reste un devoir à remplir.

La trahison s'est glissée dans nos rangs, elle a failli nous perdre; il faut qu'un grand exemple épouvante à jamais ceux qui seraient tentés de nous trahir encore. Plus, celui qui s'est rendu coupable d'un si grand crime est haut placé, plus la punition doit être terrible. Dans quelques jours, le château de l'Aigle sera rasé, ses fossés seront comblés, ses murailles détruites; tout sera nivelé, tout! même la tour principale! En pareil cas, les lois féodales veulent qu'une tour reste debout pour perpétuer le nom d'une antique race, car si elles punissent le chevalier félon, elles respectent la famille. Pas de loi pour le sire de l'Aigle, il faut que tout souvenir de lui disparaisse en Comté.

Ces paroles furent suivies d'un instant de silence. On avait écouté le curé, comme on écoute un juge assis à son tribunal.

— Nous allons partir, ajouta-t-il en s'adressant aux montagnards; le jour commence à

paraître, et l'armée française est trop près de nous. Il ne faut pas jouer avec une telle situation.

Klinkanno entra dans la chapelle :

— Capitaine, dit-il, des troupes marchent sur le château ; dans un instant nous serons enveloppés.

— Déjà! Que fait Albéric?

— Oh ! il y a longtemps qu'il s'est débarassé de sa robe de moine.

— Mais où est-il ? où est-il ?

— A la porte principale. Il a lui-même distribué les postes, il a pris toutes les dispositions nécessaires pour la sûreté de la place. C'est lui qui m'envoye vous prévenir.

— Je vais moi-même voir ce qui se passe.

Et il sortit de la chapelle suivi de Klinkanno.

La nouvelle de la prise de Bletterans par les montagnards s'était bien vite répandue dans l'armée française, mais d'abord on n'avait pas

voulu y ajouter foi. Comment croire en effet qu'une poignée d'hommes eût pu tromper la vigilance des sentinelles; et même ait eu seulement la pensée de tenter un coup de main sur une forteresse solide, bien gardée, située presque au centre de l'armée ennemie? C'était d'une audace telle que malgré sa réputation on ne voulait pas admettre que la bande de Prost fut capable d'une pareille témérité. Cependant il fallut bien se rendre à l'évidence; et quand les courriers qu'on envoya pour s'assurer du fait, revinrent avec la fatale vérité, on fut bien forcé de songer à prendre un parti.

En arrivant sur les remparts, le capitaine put voir par lui-même que ce que Klinkanno lui avait annoncé, n'avait rien d'exagéré. Le château était déjà enveloppé presque en entier, les troupes arrivaient de tous côtés. Toute idée de départ était devenue impossible. Il courut

aussitôt rendre compte au curé de ce qui se passait.

Parmi les généraux français, un seul était prisonnier des montagnards, parce qu'il était le seul qui fut resté cette nuit-là auprès du cardinal. C'était le marquis de Feuquières. Villeroy, Longueville et Guébriant avaient quitté le château en même temps que le sire de l'Aigle.

Le curé, après avoir un instant réfléchi, dit à Richelieu :

— Monseigneur ! il n'y a pas ici de danger pour nous, car pour nous vous êtes un ôtage plus que suffisant. Mais comme nous ne voulons pas rester toujours à Bletterans, vous allez envoyer M. de Feuquières avec ordre de faire rentrer vos troupes dans leurs quartiers respectifs, et avec défense de nous inquiéter au sortir de ce château.

— Allez ! M. de Feuquières, répondit Riche-

lieu, ces messieurs sont les maîtres, il faut obéir.

— Arrêtez ! s'écria le capitaine Prost.

Son teint était animé, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Oh! c'est qu'une pensée venait de lui germer dans le cerveau, et en se développant elle l'enivrait. Tous les yeux étaient fixés sur lui, et chacun, cherchant à lire sur son visage, attendait avec anxiété.

— Ce n'est pas ainsi que je prétends sortir de ce château, continua-t-il ; ceux qui ont remporté une victoire cette nuit ne sauraient partir en fugitifs. Je traverserai l'armée française tout entière ; je veux que les cinq cents Francs-Comtois, que je commande en ce moment, passent au milieu des vingt mille français, sans qu'un seul homme ose tirer un coup de fusil, ose arrêter notre marche triomphale.

Un hourra général accueillit ces paroles.

Tous les montagnards présents poussèrent des cris de joie.

— Marquis de Feuquières, ajouta-t-il, vous allez ordonner à toute l'armée française de se ranger sur deux lignes, d'ici à Montmorot, et de laisser entre ces deux lignes un espace de cent toises au moins, autant que le terrain le permettra. C'est dans cet espace que nous passerons, moi et les miens. Vous direz aux officiers, pour qu'ils le répètent aux soldats, que son Eminence Monseigneur le Cardinal de Richelieu sera au milieu de nous; que je me tiendrai, moi, à ses côtés, le poignard à la main, et qu'à la moindre démonstration hostile il est mort.

Puis, s'adressant au Cardinal:

— Monseigneur! lui dit-il, j'en suis fâché pour vous, mais puisque le curé prend sur lui de vous laisser la vie sauve, il ne me refusera pas cette petite compensation.

Richelieu était attéré. Il regarda le curé d'un air suppliant; mais celui-ci ne lui répondit que par un geste qui voulait dire : je n'y puis rien. Alors reprenant toute sa fierté, il dit à Feuquières, qui attendait qu'il eût lui-même sanctionné cet ordre :

— Allez ! et qu'il soit fait ainsi que le veut cet homme.

—Général! dit à son tour le capitaine, quand tout sera prêt, veuillez revenir vous-même m'en prévenir, je vous serai fort obligé.

Lorsque les exigences du chef montagnard furent connues dans l'armée française, ce ne fut partout que malédictions, menaces et serments de vengeance. Mais que répondre à cet argument? La vie du Cardinal est suspendue au poignard du capitaine Prost!

Ce fut un spectacle bien beau, bien imposant, bien solennel, que celui qu'offrit alors cette petite troupe traversant toute une armée,

forcée à l'inaction par le danger que courait son chef.

Les montagnards suivaient la route de Bletterans à Lons-le-Saulnier, de chaque côté de laquelle, à cent pas de distance, les Français étaient rangés debout, l'arme au bras. Albéric marchait le premier à la tête d'une vingtaine d'hommes en guise d'avant-garde. Derrière lui venait le gros de la colonne, au milieu de laquelle se trouvait le Cardinal, ayant à sa gauche le curé, et à sa droite le capitaine, le poignard à la main et l'œil au guet. Puis, enfin, un simulacre d'arrière-garde, commandée par Klinkanno, fermait la marche.

Tandis que les Français se tenaient debout, immobiles, l'œil morne, la tête baissée, et que souvent un frémissement de rage agitait leurs rangs, mais était aussitôt comprimé par les officiers, qui ordonnaient le silence; les Francs-Comtois, enivrés de leur succès, le visage épa-

noui de la joie du triomphe, s'avançaient fièrement, la démarche hautaine, et laissant tomber sur leurs ennemis des regards insultants.

On n'entendait rien que le pas cadencé de la troupe victorieuse. De part et d'autre on observait un religieux silence.

La petite troupe arriva ainsi à Montmorot, où finissait la haie formée par l'armée française.

— Enfin! murmura Richelieu.

— Pas encore, monseigneur, lui répondit le capitaine, qui l'avait compris; notre promenade n'est pas finie. Ici nous ne sommes pas tout à fait en sûreté. Du reste, je pense à tout.

Il envoya aussitôt un de ses hommes dire à un officier qu'il permettait à cinquante soldats de suivre les montagnards à cinq cents pas de distance, afin de pouvoir au retour servir d'escorte au Cardinal.

Puis on se remit en marche, et un quart d'heure après on fut sous les murs de Lons-le-Saulnier.

Le capitaine jugea prudent de ne pas s'aventurer dans les rues de la ville. Il fit tourner à droite. Sa troupe, prenant bientôt la route de Conliège, s'enfonça dans la gorge de Revigny, et quatre heures après son départ de Bletterans, elle arriva au-dessus du mont, sur le premier plateau du Jura.

— Monseigneur, dit alors le capitaine à Richelieu, vous êtes libre. Votre escorte vous attend ; je ne vous retiens plus.

— Peut-être nous reverrons-nous un jour, ajouta le curé.

— Je l'espère ! répondit le Cardinal.

— Moi, je le crains ! murmura Marquis.

Richelieu s'éloigna ; et, quand il eut disparu, tous les montagnards tombèrent à genoux en levant les yeux au ciel pour remercier Dieu de

la délivrance du curé, et de l'heureux succès de leur audacieuse entreprise. Après une courte et silencieuse prière, ils se relevèrent, et, d'un commun accord, ils crièrent tous :

— *Vive la Comté !*

Puis ils se dirigèrent vers la haute montagne.

VII

LE FANTOME BLANC.

— Dors ! dors ! pauvre enfant ! dors sous les yeux de ta mère, de ta mère qui t'a tant pleurée ! Depuis dix-huit ans, je t'attendais ; depuis dix-huit ans je demandais à Dieu un miracle qui me rendit ma fille ; il a eu enfin pitié de moi ; qu'il soit béni ! Dors ! dors ! chère enfant ; laisse-moi me mirer dans tes traits ; laisse-moi réchauffer mon cœur engourdi et épuisé au

souffle de ton haleine! J'ai tant pleuré! j'ai tant souffert! Ma raison souvent a été trop faible pour supporter le poids de mes pensées; alors j'ai été folle! Si tu savais tout ce qu'il y a eu en moi de douleur et de désespoir! J'ai accusé Dieu! j'ai appelé sur moi la malédiction du ciel! j'ai blasphémé! oui, mon enfant, j'ai blasphémé! Mais le Seigneur, qui sans doute me réservait cette récompense, a souri de ma colère, et s'est montré sourd à ma voix. Merci! à vous, mon Dieu! qui m'avez rendu ma fille. Désormais plus de séparation! n'est-ce pas? nous ne nous quitterons plus? Car mon geôlier, mon bourreau ne sait pas mon bonheur. Ébloui par l'éclat du diamant de la Vouivre, il n'a pas vu, sous les plis de mon voile, ma fille évanouie. Lorsque l'obscurité nous a tout à coup ensevelies, j'ai pu lui dérober mon trésor; et quand il est venu, dans ma tour, me demander compte de la part que j'a-

vais prise aux événements de la nuit, il m'a trouvée seule; ma fille, cachée sur la plate-forme, a échappé à ses regards. Oh! c'est qu'il me l'aurait enlevée, l'infâme! il n'aurait pas voulu me laisser cette unique consolation. Il est parti enfin, il a quitté ce château, et depuis vingt-quatre heures rien n'est venu troubler mon bonheur. Je suis seule avec ma fille! Oh! faites qu'il en soit toujours ainsi. Regardez-la, mon Dieu! comme elle est belle! vous ne voudrez pas nous séparer encore. Oh! j'en mourrais!..... Dors! dors en paix, pauvre enfant! Ta mère veille et prie pour toi.

Puis celle, que nous continuerons de nommer le Fantôme blanc, s'agenouilla près du lit, sur lequel dormait Paquerette, et murmura une prière.

La nuit commençait à envelopper l'espace. Les rayons du soleil éclairaient déjà d'autres mondes; et c'est à peine si un léger crépus-

cule se répandait dans l'unique chambre de la tour de l'Aiguille, à travers les épais barreaux qui garnissaient la fenêtre. Le Fantôme blanc était immobile et silencieux, soumis à son unique préoccupation.

Mais alors, du silence qui l'entourait, sortit tout à coup un murmure sourd, lointain, semblable à ces bruits étranges qui courent dans l'air à l'approche d'un orage ; c'était quelque chose de vague, de confus, capable de troubler l'âme et de faire trembler. Il n'y avait là peut-être qu'un pressentiment, mais dans la situation où se trouvait cette femme, son imagination avait trop d'aliments à dévorer, pour qu'un rien ne grandit pas à ses yeux dans la proportion de ses idées nouvelles, dont le cours ne demandait qu'un but, qu'un port où elle put aborder.

Elle se leva et demeura debout devant le lit, regardant autour d'elle avec terreur, et faisant

à sa fille endormie un rempart de son corps, comme si un danger la menaçait.

Cette femme était encore belle, malgré les ravages qu'avaient exercés sur elle tant d'années de souffrances. Elle était grande, élancée; elle avait dans la démarche quelque chose de majestueux, et dans les moindres mouvements certains restes de cette distinction qui caractérise les gens des hautes classes. Sur ce visage blafard, osseux, sur ces traits contractés par la réflexion passait de temps à autre un éclair de douceur. Au fond de ces yeux ternes et qui semblaient s'être usés dans les larmes, on voyait encore quelques étincelles de ce feu dont l'âme est le foyer, centre de chaleur et de vie intellectuelle, qui chez elle ne s'était pas entièrement refroidi. Ses cheveux d'un blanc argenté, triste résultat d'un affreux malheur, inondaient ses épaules, semblables à un voile d'innocence, et faisaient ressortir bien mieux

le jais de ses sourcils noirs fortement arqués. L'aspect de cette femme était pénible et imposant tout à la fois. Le passé en avait fait un martyr, le présent la trouvait résignée, et jusque-là l'avenir ne lui avait rien laissé, pas même l'espérance.

Mais depuis l'instant où ses entrailles de mère avaient répondu à ces mots : voilà ta fille. Oh ! alors tout avait changé pour elle ; et si la nature n'avait pas pu réparer ses pertes, si le corps soumis à la fatale loi de la destruction n'avait pas pu reprendre sa forme primitive, l'âme du moins était sortie de son engourdissement et avait recommencé une nouvelle vie.

Soumise à cette puissance d'action que le hasard avait jeté en elle, elle avait désormais un but, elle n'était plus seule, elle avait un amour. Aussi, depuis vingt-quatre heures que cette révélation l'avait ressuscitée, avec quelle ferveur, avec quelle religion elle adorait son

idole ! sa fille ! C'était pour elle le monde, la nature, Dieu ! c'était tout !

Mais à côté de ce fanatisme, que d'inquiétudes, que de tourments l'attendaient ! Pendant toute une journée elle avait savouré son bonheur sans réflexions. Tout entière à ce ravissement qui l'enivrait, elle n'avait pas même eu une pensée pour la crainte. Sa fille venait de s'endormir dans ses bras ; elle avait prié, et le calme de son âme lui avait fait croire que Dieu l'avait entendue ; puis tout à coup elle s'était comme réveillée et la réalité de son affreuse position s'était présentée à elle.

N'était-ce, comme nous l'avons dit, qu'un pressentiment ? ses instincts seuls s'étaient-ils émus ? ou bien ce qui se passait au dehors avait-il réellement agi sur ses sens ? Elle écoutait, elle attendait et par avance elle tremblait.

Son anxiété du reste ne fut pas de lon-

gue durée. A ce bruit vague, sourd, confus, qui l'avait tant effrayée, succéda bientôt un silence profond, plus effrayant encore peut-être; et une trompette retentit dans les airs, allant frapper les échos de la montagne qui se répondirent de loin en loin.

Paquerette, réveillée ainsi brusquement, s'élança d'un bond hors du lit en s'écriant avec une sorte d'effroi :

— Où suis-je? où suis-je?

— Près de moi! près de ta mère!

— Oh! pardon!.... pardon!.... Je rêvais sans doute.

— Non, non! pauvre enfant! ce n'était pas un songe. Mais, silence! silence!

Alors une voix forte, puissante, se fit entendre et prononça distinctement ces mots :

— *A toi, Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle, le curé Pierre Marquis, le colonel Jean Varroz et le capitaine Jean-Claude Prost.* —

Antide de Montaigu, comte et seigneur de l'Aigle, tu as vendu la Comté à la France; tu as voulu la ruine de ton pays en conspirant contre ses défenseurs. En attendant que le Parlement te juge et te condamne, nous te déclarons, au nom de toute la province, traître et félon, nous ordonnons que ton château soit rasé et que tu sois appréhendé au corps, si faire se peut, pour être conduit à Dôle où le bourreau t'attend. — Signé : *le curé Pierre Marquis, le colonel Jean Varroz, le capitaine Jean-Claude Prost, chefs du Haut-Jura.*

— Qu'est-ce que cela? murmura la mère de Paquerette, dont le visage se colora soudain, et dont les yeux prirent tout à coup une teinte d'énergie extraordinaire.

— Ce sont eux! s'écria celle-ci, ils viennent nous délivrer.

— Nous délivrer!

Et la pauvre femme fut sur le point de dé-

faillir à la seule pensée de délivrance et de liberté.

Mais à l'instant même son attention fut de nouveau captivée.

A la voix qui avait parlé au nom des chefs de la montagne, une autre voix répondit, et les prisonniers purent reconnaître celle du comte.

— *A vous*, dit-il, *qui prenez le titre de chefs de la montagne, moi, Antide de Montaigu, je réponds : j'accepte votre défi et je vous attends.*

Un sifflement se fit entendre, suivi presqu'aussitôt de ces mots : Saint-Claude et la Cuzon! auxquels succéda un cri immense poussé par mille voix qui s'élevèrent jusqu'au ciel.

Semblables à ces loups affamés qui voyagent par troupes dans les forêts du nord, et qui, flairant de loin une chaumière, y courent en

silence, l'enveloppent, l'entourent d'une formidable rangée de gueules sanglantes et de dents aiguës; puis tout à coup poussent des hurlements horribles, se précipitent furieux contre la porte, contre la fenêtre, et enfin sur le toît, où ils s'accumulent en grand nombre afin d'écraser la toiture par leur poids et de pénétrer ainsi à l'intérieur; les montagnards s'étaient réunis autour du château de l'Aigle, rempants sur la terre pour ne pas laisser deviner leur approche, se tenant immobiles pour ne pas trahir leur présence, et attendant le signal de leur chefs.

Du reste le sire de l'Aigle avait été prévenu de leur arrivée. Il se trouvait encore au camp français, lorque la nouvelle de la prise de Bletterans s'y repandit. Il songeait alors à partir pour la montagne avant d'aller à Dijon, car il avait laissé au château de l'Aigle des trésors qu'il ne voulait pas abandonner, et des

traces vivantes de certains crimes, qu'il lui importait de faire disparaître. L'audacieux coup-de-main des montagnards, ne fut pas de nature à le rassurer beaucoup. Il partit donc en toute hâte, accompagné de deux cents Fâcheux, qui l'avaient suivi au Pays-Bas.

Il ignorait alors si le secret du masque noir était connu; mais la captivité du Cardinal pouvait lui faire craindre que, pour recouvrer sa liberté, son Eminence n'hésitât pas à le dénoncer. Mille raisons l'engageaient donc à quitter le pays le plus promptement possible, car dans cette dernière hypothèse le capitaine Prost ne tarderait pas à le suivre avec toute sa bande.

Dès qu'il eut mis le pied dans son manoir, son premier soin fut de renvoyer parmi ses hommes d'armes tous ceux qu'il soupçonnait ne pas avoir pour lui une fidélité assez aveugle; il ne garda que sa maison qui lui était

toute dévouée ! et les deux cents Fâcheux qui l'avaient suivi. Puis il distribua les postes, tira de son arsenal des armes et des munitions, et se prépara, en cas de surprise, à une défense énergique. Tout cela avait duré près d'une heure, et il se disposait à se rendre à la tour de l'Aiguille, lorque la voix, qui parlait au nom des chefs montagnards, se fit entendre.

De son côté le capitaine Prost n'avait pas perdu de temps. Après le départ du Cardinal, il se hâta d'envoyer Klinkanno à la grotte du Val, avec ordre de prévenir le colonel Varroz de tout ce qui se passait, et de lui dire de se rendre de suite au Saut-Girard avec tout son monde.

En ce moment, il n'avait pas d'autre but que de délivrer Paquerette et sa mère; le comte n'entrait pour rien dans ses projets; car il ignorait qu'il fût si près de lui; néanmoins il

fit diligence, et il arriva bientôt au rendez-vous.

En approchant du Saut-Girard, il ne fut pas peu surpris d'y trouver déjà ceux qu'il croyait avoir devancés, et de voir le colonel Varroz et le sire de Binans accourir à sa rencontre.

— Je vois que Klinkanno a fait diligence, leur dit-il.

— Oui ! répondit le colonel, mais il paraît que nous nous étions entendus sans nous le dire ; au moment où ton envoyé arrivait à la grotte du Val, nous nous disposions à venir ici.

— Comment?

— Je venais d'apprendre qu'Antide de Montaigu avait traversé Clairvaux à la tombée de la nuit, et qu'il se rendait au château de l'Aigle.

— Il est ici ! Et moi qui ne songeais qu'à délivrer Paquerette et le Fantôme blanc !

— Oh ! nous avons un traître à punir et un château à brûler.

Le curé, le colonel et le capitaine se serrèrent la main en silence ; puis immédiatement ils se concertèrent, et il fut décidé qu'une déclaration serait faite, et qu'aussitôt l'attaque commencerait, dirigée par les trois chefs ordinaires des montagnards, pendant qu'Albéric et son père resteraient sur la route avec la réserve, et attendraient des ordres pour prendre part au combat. Plus de quinze cents hommes se trouvaient réunis à la fois dans le vallon d'Ilay.

Une fois ce plan arrêté, la colonne se mit en mouvement, et s'avança en silence, rampant sur le flanc de la montagne, comme un serpent qui de loin couve sa proie du regard, et tremble qu'elle ne lui échappe au moindre bruit.

Quand, près d'arriver au sommet, elle se trouva en face des rochers qu'habitait la Voui-

vre, chacun se découvrit, et passa en baissant la tête en signe de respect.

Le château de l'Aigle occupait, comme on l'a vu plus haut, un espace assez vaste. Sa défense exigeait donc une garnison nombreuse, et en ce moment le châtelain était loin d'avoir assez de monde. Imprenable du côté du vallon d'Ilay, grâce au rocher à pic sur lequel elle était construite, cette forteresse n'était pas d'un accès impossible du côté du val de Dombief; aussi ce fut par là que les montagnards dirigèrent leur attaque.

Tous leurs efforts se concentrèrent sur la porte principale, dont le pont-levis une fois baissé, leur livrait passage.

Pendant que deux bataillons, placés en face de chaque côté, faisaient un feu continuel au sommet des remparts, pour en écarter les assiégés, le colonel Varroz et le capitaine descendant dans le fossé, purent dresser des

échelles, et arriver au haut de la muraille. Là ils trouvèrent une résistance vigoureuse, mais soutenus par les leurs, qui les avaient suivis sans hésiter, ils parvinrent à élargir le cercle autour d'eux, et furent bientôt maîtres du dôme de la porte. Alors sans perdre de temps, ils se mirent tous deux à briser à coups de hache les énormes poutres auxquelles étaient attachées les chaînes du pont-levis.

Pendant ce temps le combat continuait. Les montagnards se succédant sans cesse, arrivaient en foule sur les remparts, et en chassaient partout l'ennemi trop peu nombreux pour lutter. Un instant ils se crurent maîtres de la place en voyant le peu de résistance qu'on leur opposait, et déjà ils poussaient des cris de joie lorsqu'un renfort qui arriva tout à coup, vint rendre leur succès incertain.

Le combat recommença alors avec une nou-

velle vigueur. Sans l'obscurité qui était alors complète, c'eut été un beau spectacle de voir toute cette bande semblable à une fourmilière, grimpant le long des murailles et pénétrant à l'intérieur, pendant que les deux chefs, perchés sur la porte, bravant une grêle de balles, travaillaient sans relâche la hache à la main.

Surpris d'abord par le retour imprévu des Fâcheux qui avaient commencé par fuir, les Francs-Comtois pourtant ne perdirent pas courage. Mais la lutte continuant à devenir acharnée, ils allaient déjà sinon lâcher pied, mais hésiter, lorsque le pont-levis tomba avec un grand fracas. Un cri de triomphe retentit aussitôt, et en un instant l'esplanade fut envahie.

Le sire de l'Aigle, qui comprit le danger, courut au nouveau chef des Gris :

— Capitaine, lui dit-il, faites sonner la retraite, enfermez-vous dans le château, tâchez de tenir bon encore pendant une heure. Peu

m'importe que les montagnards soient maîtres de l'esplanade, seulement faites en sorte qu'ils n'aillent pas plus loin. Avant une heure, je reviens et je vous emmène vous et tout votre monde par un souterrain à moi connu. Quand l'ennemi pénétrera dans la place, il n'y trouvera plus personne. Encore une fois tenez bon et attendez-moi.

Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Les assiégés se retirèrent en bon ordre, et le second pont-levis, jeté sur le fossé qui séparait l'esplanade du château, se leva derrière eux.

Arrêtés ainsi dans leur marche, les montagnards se consultèrent. Le capitaine voulait immédiatement recommencer l'attaque; mais le curé hésitait; il était avare de la vie de ses hommes.

Le colonel sentit alors une main se glisser dans la sienne. Il se retourna vivement et ne put retenir un cri de surprise :

— La sorcière ! dit-il,

— Oui ! c'est encore moi ! répondit-elle.

— Que viens-tu faire ici ?

— Eh ! vous devriez savoir que j'arrive toujours au bon moment. Ecoutez.

Elle lui dit quelques mots bas à l'oreille.

— C'est le ciel qui t'envoye, femme, s'écria le colonel.

Et s'adressant au curé et au capitaine :

— Attendez-moi, ajouta-t-il, et ne bougez pas jusqu'à mon retour. Je vous annoncerai mon arrivée.

Puis il partit, entraînant avec lui la sorcière.

Pendant ce temps, les deux prisonnières de la tour de l'Aiguille, qui avaient entendu l'exécution suivre de près la menace, écoutaient avec la plus vive anxiété tout ce qui se passait autour d'elles.

Cédant à un mouvement de terreur, lorsque

la voix du comte avait frappé son oreille, la mère de Paquerette s'était écriée :

— O mon Dieu! protège-nous! s'il le faut, je lui dirai tout à lui; peut-être alors son cœur de bronze sera-t-il ému! Mais elle! elle! Oh! qu'elle ignore toujours.....

— Que dites-vous donc, ma mère? demanda Paquerette, pour qui ces paroles étaient inintelligibles.

— Rien! rien! mon enfant! rien! Mais ne reste pas ici; il y a danger pour toi. Viens! viens!

En parlant ainsi, elle ouvrit une petite porte, à côté de son lit; et, entraînant sa fille, elle lui fit monter un escalier tournant qui conduisait à la plate-forme de la tour. Là, elle la força de se tenir couchée non pas dans la crainte qu'on ne l'aperçut, puisqu'il faisait nuit, mais pour qu'elle fût à l'abri des balles qui sifflaient sur leurs têtes, et venaient s'aplatir contre le

mur; puis elle redescendit attendre le résultat du combat.

Un instant après, la chambre fut subitement éclairée, et le comte parut devant elle, une lampe à la main.

L'arrivée de cet homme, son aspect lugubre, la firent trembler malgré elle. Il était d'une pâleur livide; les muscles de son visage violemment contractés, annonçaient à l'intérieur une crise terrible. Il était sombre comme l'ange du mal.

En entrant il promena autour de la chambre un regard fauve; puis sans dire un mot, il alla poser la lampe sur la cheminée.

La prisonnière avait observé tous ses mouvements, mais sans avoir l'air d'y prendre garde. Debout près de la fenêtre, elle était immobile et attendait. Cependant que son âme était loin d'être calme! Si en présence des événements qui se passaient au dehors, elle

pouvait craindre pour elle quelque danger, la pensée de sa fille doublait ses alarmes; l'arrivée du comte ne pouvait qu'être un présage de malheur.

Comme elle, le sire de l'Aigle était immobile. L'œil fixé vers la terre, et sa moustache, froissée dans sa main, il méditait. La prisonnière de son côté ne paraissait pas devoir prendre le rôle actif dans cette scène, de sorte qu'il y eut entre eux une minute de silence, qui, hélas! fut pour la mère de Paquerette un siècle d'angoisses. Enfin, ne pouvant plus maîtriser ses terreurs, elle s'écria avec une sorte d'épouvante :

— Mais que voulez-vous donc de moi?

Le comte releva la tête, et passant sa main sur son visage, comme pour arracher de son cerveau une pensée qui l'obssédait, il parut prendre une violente résolution. Puis, donnant à sa physionomie une expression sardonique,

il dit en fixant sur sa victime un regard sanglant:

— Femme! tu me hais bien, n'est-ce pas?

— Non! répondit-elle, en levant les yeux au ciel; je vous pardonne!

— Tu me pardonnes?

— Oui! Dans la solitude et l'isolement, l'âme s'éleve vers Dieu, et puise à cette source féconde la force et le courage. J'ai longtemps souffert, j'ai longtemps pleuré; mais le ciel a eu enfin pitié de moi. Il m'a envoyé un rayon de sa grâce, qui a jeté sur mon triste passé un voile à travers lequel je ne cherche plus à distinguer les objets. Esclave du serment que j'ai fait au Seigneur de ne plus murmurer, de ne plus me plaindre, je n'ai en moi que des pensées d'indulgence pour tous les maux dont on m'a abreuvée. Voilà pourquoi je vous pardonne à vous que je devrais maudire.

Singulièrement surpris d'un tel langage, le comte reprit après un instant d'attente :

— Tu t'amendes donc enfin? toi, fière et hautaine jusqu'à ce jour; toi, dont rien n'avait pu briser l'énergie; tu redeviens femme, tu trembles! A mon tour de remercier le ciel de cet heureux changement.

— Le ciel! dis-tu! malheureux! ne prononce pas ce mot, ne blasphème pas! Le ciel est en courroux, il t'a condamné!

— Moi aussi, continua le comte sans s'émouvoir, je me suis amendé; car si tu me pardonnes, je veux mériter ton pardon. Pendant tes longues heures de solitude et d'isolement, ton âme s'est élevée vers le ciel, n'est-ce pas? Soit! mais ton cœur n'est-il pas resté sur la terre? et au milieu de tes ferventes prières, un nom n'a-t-il jamais été prononcé? Eh bien! que dirais-tu si, après vingt-cinq années d'absence et de séparation, je vous réunissais enfin.

— Je tremble de t'écouter!

— Non! non! rassure-toi! tu le reverras

celui que tu as tant aimé; celui pour qui tu m'as si honteusement chassé. Il t'aimait tant, ce noble sire Arthur de Binans! et toi, tu avais pour lui tant d'amour! une passion comme celle-là doit survivre à tout.

— Tu m'épouvantes.

— Une union entre la fière Blanche de Mirebel et le baron de Binans était chose trop naturelle pour que j'aye pu songer à m'y opposer; seulement j'ai voulu vous soumettre tous deux à une longue épreuve. J'attendais pour vous réunir une occasion favorable; le moment est enfin venu; remercie-moi.

— Oh! tais-toi! tais-toi! c'est l'enfer qui parle par ta bouche.

— Eh! quoi! quand je mets le comble à tous vos vœux, tu m'accuses encore!

— Tu me fais peur! car je devine là quelqu'horrible secret.

— Oui! s'écria enfin le comte avec rage, un

secret! le secret de ma haine et de ma vengeance. Pendant qu'enfermée dans cette tour, tu me maudissais et tu appelais sur moi la malédiction du ciel, ton amant, enfoui dans un cachot de ce château, me maudissait à son tour; et moi, placé ainsi entre vous deux, je me repaissais chaque jour de vos tortures.

— Il était ici! dit-elle avec un ton où se révélaient à la fois une crainte et un doute.

— Ici! comme toi, en mon pouvoir! Ah! vous m'aviez méprisé; et fiers de mon humiliation, vous pensiez me railler impunément et vous réjouir de ma honte en vivant heureux, ivres de vos caresses; et mon nom eut été prononcé par vous avec insulte entre deux baisers; et j'aurais su tout cela; et j'aurais souffert cet excès d'opprobre?

— Il était ici! dit-elle encore.

— Non, non, la fière Blanche avec ses dédains, et le noble Arthur avec sa haine de fa-

mille ne pouvaient pas se jouer ainsi du sire de l'Aigle. J'ai dû chercher une vengeance digne de moi.

— Il était ici !

— Mais toute chose doit avoir un terme. Bientôt les deux fiancés vont se revoir : ton époux, si longtemps pleuré, va enfin t'être rendu. Par mes ordres on vient de descendre dans son cachot ; dans un instant il sera ici.

Puis il se prit à rire d'une joie féroce.

— Achève ! murmura la malheureuse au comble de la terreur ; dis ! où s'arrêtera cette horrible vengeance ?

— Quand il sera là, devant moi, continua-t-il, les membres liés et un bâillon sur la bouche, dans l'impuissance de parler et de faire un mouvement, alors je lui dirai : Baron de Binans ! je te rends ton bien. A toi désormais l'amour et toutes ses joies, s'ils peuvent te plaire encore.

— Horreur !

— Mais ce qu'il faut que tu saches, baron Arthur, c'est que cette femme que je tenais ici prisonnière, un jour je lui ai dit, moi aussi, des paroles d'amour ; je lui ai avoué que je l'aimais. Moi ! l'aimer ! oh ! oh ! oh ! C'est que ce jour-là, je célébrais l'anniversaire de la ruine de ton château ; il y avait un an que tu étais aussi mon prisonnier. Or, ce jour-là, le vin pétillant de l'Étoile et le rude vin de Château-Châlon avaient coulé à grands flots sur ma table ; de nombreuses libations en ton honneur m'avaient rendu l'âme sensible et le cœur tendre. Alors je demandai à cette femme de mettre le comble à ma félicité. Elle a reçu mes baisers, elle s'est évanouie dans mes bras de plaisir et de bonheur, du moins je l'ai cru dans le moment, et moins d'un an plus tard, elle m'a donné une héritière ; et maintenant, je ne veux plus prolonger ton attente. La voilà ! elle

est à toi ! Seulement je te l'avais prise jeune et belle, je te la rends vieille et usée ; elle était innocente et pure, je te la rends flétrie et déshonorée.

— Mais c'est horrible ! murmura la pauvre femme, attérée par le hideux tableau qu'on venait de dérouler devant elle.

— Oui ! n'est-ce pas ? reprit-il avec éclat, c'est digne de moi, digne de ma haine. Oui ! je lui dirai tout cela ; puis après je vous enfermerai ici tous deux, et avant de quitter mon château pour jamais, je mettrai le feu à cette tour qui deviendra votre tombeau. Ensuite, j'irai sur la roche, qui nous domine, assister à votre agonie. Je veux que les flammes, en s'élevant vers moi, m'apportent votre dernière malédiction, avec votre dernier baiser.

Chancelante, anéantie, la malheureuse s'était appuyée contre le mur et avait baissé la tête comme pour se soumettre d'avance au ju-

gement qu'elle venait d'entendre. Mais les dernières paroles du comte la réveillèrent; elle pensa à sa fille, et se redressant de toute la hauteur de sa taille, elle s'écria avec énergie :

— C'est impossible! c'est impossible!

Il ne lui répondit que par un éclat de rire. Cet homme, au cœur de hyène, aux appétits de tigre, jouissait par avance du repas sanglant qu'il allait faire.

— C'est impossible! répéta-t-elle, car je ne suis pas seule dans cette tour!

— Qu'entends-je?

— Non : je ne suis pas seule ici! et tu respecteras.....

— Qui donc, interrompit violemment le sire de l'Aigle, qui donc a osé pénétrer jusqu'à toi?

— Qui?.....

— Mais parle! parle donc!

En ce moment le valet favori du comte se précipita dans la chambre en criant :

— Monseigneur ! le cachot est vide, le prisonnier a disparu.

— Que dis-tu là ?

— Merci ! mon Dieu ! s'écria la mère de Paquerette. Merci à vous qui l'avez sauvé.

— Alors, tu payeras pour lui, hurla le comte avec rage.

Et se jetant sur elle, il la saisit par le bras et lui dit en la secouant violemment :

— Mais qui donc ? qui donc est ici avec toi ?

— Ta fille ! répondit une voix grave derrière lui.

Il se retourna et recula involontairement à la vue du sire de Binans qui venait de paraître sur le seuil avec Albéric. La prisonnière s'élança au devant d'eux et vint se mettre sous leur protection.

— Où est Paquerette, lui demanda tout bas sire Arthur.

— Sur la plate-forme.

— L'a-t-il vue?

— Non, il ignore encore.....

— Qui es-tu donc? demanda le comte, tout interdit de cette brusque apparition.

— Qui je suis? répondit le baron de Binans. Vingt années de captivité au fond d'un cachot humide et fangeux, m'ont donc bien changé, que tu ne me reconnaisses pas.

— Arthur de Binans! s'écria le comte.

Et il tira son épée; mais Albéric, prompt comme l'éclair, se précipita sur lui et le désarma.

— Pas de violence! continua le baron. L'heure de la justice a sonné. La mesure de tes forfaits est comblée à cette heure. L'enfer, qui jusqu'à ce jour, s'était déclaré pour toi, t'a-

bandonne aujourd'hui ; tu as lassé Satan lui-même.

— Livre-moi passage, cria le sire de l'Aigle.

— C'est le ciel qui m'envoye ! répondit le baron en s'avançant lentement vers lui. Tu as passé par tous les degrés du crime : le rapt, le viol, la trahison et l'assassinat. Il y a vingt-cinq ans, tu as enlevé cette femme, à laquelle six ans plus tard, tu as imposé ton hideux amour à la suite d'une orgie, et moins d'un an après, un enfant est né dans cette tour, et a été confié par toi à un homme que tu as amené ici les yeux bandés et le poignard sur la gorge. Cet homme, tu l'as assassiné il y a cinq jours sur la place Louis XI à Saint-Claude, dans la crainte d'une révélation ; mais il était oncle du capitaine Prost, et avant de marcher à l'échafaud, il avait confié à son neveu une cassolette d'or, que la malheureuse mère lui avait re-

mise, à ton insu, pendant cette nuit fatale, et à laquelle était attaché le mystère de la naissance de sa fille adoptive.

— Mais elle est morte!

— Elle est vivante! elle est ici, dans ce château, dans cette tour, près de sa mère. C'est Paquerette enfin!

— Paquerette!

— Paquerette, que tu as fait enlever, et que tu retiens prisonnière, est ta fille.

— Ma fille!

— Tu doutes encore, n'est-ce pas? Oui, en effet, qui pourrait croire que cette enfant au regard si doux, au sourire si pur, au visage si rempli de candeur et de modestie, est la fille d'Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle, le traître, le lâche, l'assassin, l'infâme!

— Ma fille! ma fille! répétait le comte.

Mais ce n'était plus l'homme menaçant et furieux qui, un instant auparavant, ivre de sa

haine, ne rêvait que vengeance. Bizarre caprice du cœur humain ! Son âme était une fange infecte où tous les crimes, tous les forfaits, toutes les horreurs avaient croupi pendant de longues années, et y avaient pullulé comme les serpents dans un marais. Son cœur était comme un fumier, que des millions d'insectes hideux ont choisi pour asile et qu'ils rongent sans cesse; et pourtant une perle était restée intacte au fond de cette boue et n'attendait qu'un peu d'air pour reprendre tout son éclat.

A cette révélation soudaine, un souvenir s'était réveillé en lui et l'avait troublé. Si jadis, dominé par sa haine pour une femme, il avait condamné son enfant; depuis, ses entrailles de père s'étaient soulevées quelquefois ; mais habitué qu'il était à étouffer dès leur naissance ces révoltes du remords, il avait éteint en lui tous les cris de sa conscience. A cette heure solennelle, où la Providence, déchirant enfin le

voile qui le couvrait, le montrait à nu à ceux qu'il avait trahis, sa pauvre nature s'offrit à lui tout entière. Il sentit le doigt de Dieu pénétrer dans les abîmes de son cœur, et y toucher cette fibre de paternité que l'homme ne peut jamais engourdir tout à fait. Puis, déroulant par la pensée devant ses yeux, le tableau de sa vie, il eut peur ! Peur de sa fille peut-être ! car à l'heure même où il la retrouvait, le rôle infâme qu'il avait joué dans le monde était connu de tous.

Il s'était appuyé contre la cheminée; et là, tremblant, accablé il répétait ces mots : Ma fille ! ma fille ! avec un accent triste et douloureux. Et il baissait la tête, comme s'il attendait le coup dont Dieu allait le frapper pour le punir d'avoir profané le sentiment le plus saint.

Le sire de Binans s'aperçut sans doute de ce brusque changement, car il reprit d'un ton solennel :

— Oui ! ta fille ! mais rassure-toi ! il ne faut pas que les rêves dorés de cette enfant soient troublés par de hideux souvenirs. Il ne faut pas qu'elle ait à rougir, même devant ceux qui l'aiment, de crimes qui ne sont pas les siens. Aux yeux de tous elle sera toujours la fille de Jacques Prost; nous seuls nous nous souviendrons qu'elle a un autre père, mais ce secret nous le garderons fidèlement. Quand à elle, elle ne saura jamais quel est l'homme qui lui a donné naissance; elle aurait trop de honte d'une semblable origine.

— Ma fille ! ma fille ! dit-il encore d'un ton presque larmoyant, car plus il laissait ses idées suivre leur nouveau cours, et plus l'attendrissement le gagnait.

— Ta fille ! non ! elle n'a plus d'autre père que celui qui l'a adoptée, il y a dix-huit ans, et dont elle conservera le nom, jusqu'au jour où

elle l'échangera contre celui de baronne de Binans.

A ces mots, le comte releva vivement la tête, et son regard étincela de fureur.

— Que dis-tu là ? s'écria-t-il.

— Que Paquerette aime mon fils...

— Ton fils !

— Mon fils que voici, mon fils que tu croyais mort sans doute, et qui fut sauvé du massacre par le dévouement de Jérôme Marcelin, mon vieux serviteur.

Le sire de l'Aigle voulut parler, mais il fut comme suffoqué par la rage qui lui serrait le cœur.

— Paquerette aime mon fils, continua sire Arthur, elle en est aimée, et dans quelques jours un prêtre les unira.

—C'est impossible ! s'écria le comte; le sang des Montaigu se révolterait au contact de celui des Binans.

— Le sang des Binans purifiera dans les veines de Paquerette le sang des Montaigu; et par ce mariage le nom de Binans vivra, et le château de mes pères renaîtra de ses cendres.

— Non! non! jamais! ma fille! où est-elle! qu'on me la rende! quelle meure plutôt.

Puis, regardant autour de lui comme s'il sortait d'un rêve.

— Mais qui êtes-vous? ajouta-t-il, que voulez-vous de moi ?.. Eh quoi! vous avez osé pénétrer dans mon manoir? vous venez ici m'imposer des conditions; m'insulter jusque dans ma demeure? A moi, mes fidèles! venez! accourez tous! qu'on les pende à la grande tour! venez! venez!

Un accès de fureur et de rage s'était emparé de lui, il était comme fou!

— Le ciel t'a condamné, s'écria le sire de Binans, en le saisissant violemment par le bras,

et en le forçant de tomber à genoux. Repens-toi ! et écoute ! écoute !

Une vive fusillade venait de se faire entendre. Le comte, un instant dominé par la puissance de sire Arthur, se dégagea bientôt, et voulut s'élancer au dehors, mais quatre montagnards parurent à la porte, et se précipitèrent sur lui.

— Toute résistance est inutile, s'écria le baron, dans un instant ce château nous appartiendra. Si je te laisse la vie, c'est que j'ai promis de te prendre vivant. D'autres décideront de ton sort.

Aussitôt les montagnards le garrottèrent, et l'étendirent sur le plancher, dans l'impossibilité de faire un mouvement. Albéric, guidé par la mère de Paquerette, monta sur la plate-forme retrouver sa fiancée. Alors le sire de Binans appuya son pied sur la poitrine du comte, et attendit !

Pendant que ces choses se passaient dans la

tour de l'Aiguille, l'attitude des combattants avait longtemps été la même. Après le départ du colonel Varroz, les montagnards, profitant de l'obscurité, étaient restés immobiles et silencieux, rendant ainsi incertains les coups de leurs ennemis, qui finirent même par ne plus tirer au hasard sur des hommes qu'ils ne voyaient pas, qu'ils n'entendaient pas et qui semblaient s'être tout à coup évaporés.

Cette immobilité, ce silence eurent alors des conséquences, auxquelles le curé et le capitaine étaient loin de s'attendre. Le courage des montagnards ne connaissait pas d'obstacles. Intrépides à l'attaque, ils savaient aussi se retirer devant un ennemi plus fort et attendre une occasion de prendre leur revanche. Rien ne pouvait les abattre, ni les fatigues, ni les privations, ni les dangers; pas même ces dangers terribles, situations suprêmes où la mort semble être inévitable. Pleins de confiance en

leur chef, ils se jetaient tête baissée au milieu du péril, et en général dans ces coups de main qui exigeaient de la rapidité et de l'audace, il était rare que le premier élan ne fut pas couronné de succès.

Ici, au contraire, ils s'étaient vus arrêtés dès leur début et forcés à l'inaction. Ce contretemps ne produisit pas d'abord sur eux une impression fâcheuse; ils n'avaient pas reçu l'ordre de battre en retraite, donc tout n'était pas désespéré. Mais ils se trouvaient alors au château de l'Aigle! au château de l'Aigle, centre de mystères diaboliques, de sorcelleries infernales, qui, racontés à la veillée, avaient plus d'une fois troublé leur sommeil! Au milieu de ce silence, qui avait tout à coup succédé au fracas de la bataille, leurs cerveaux ne purent se défendre d'une certaine impression, conséquence de leurs souvenirs. Leur imagination surexcitée et par le danger, et par

l'inquiétude, une fois lancée dans cette voie, fit des progrès si rapides, qu'en un instant, une secrète terreur s'empara de tous les cœurs.

En pareil cas, l'homme, dont l'esprit se noye dans une folle superstition, cherche à se rattacher à quelque idée terrestre, dont la puissance peut conjurer, à ses yeux, l'influence supposée de Satan. Les montagnards avaient au milieu d'eux un talisman qui, en plein jour, eut suffit pour les rassurer complètement; mais la nuit était si noire qu'à peine ils pouvaient distinguer les objets à quelques pas, et son obscurité ne contribuait pas peu à ce malaise général.

Alors un murmure gronda sourdement de tous côtés, et un mot, porté de bouche en bouche, fit bientôt le tour de l'esplanade. Chacun se disait :

— La robe rouge ! la robe rouge! où est la robe rouge ?

Et chacun se demandait avec une sorte d'angoisse, si la robe rouge avait perdu sa vertu, et si le curé Marquis était encore vivant.

Le capitaine, comprenant aussitôt le danger d'une pareille croyance, si rien ne venait la contredire, s'empressa de passer dans les rangs, pour rassurer ses hommes et ranimer leur courage. Mais des paroles peuvent-elles lutter contre l'entêtement de la superstition ? On lui répondait :

— La robe rouge ! la robe rouge !..... Nous voulons voir le curé !..... nous voulons voir la robe rouge !

Il n'y avait pas à hésiter ! attendre, c'était augmenter la défiance et donner raison à la crainte.

— Que faire ? demanda le capitaine au curé.

— Puisqu'ils veulent me voir, ils me verront, répondit celui-ci après avoir réfléchi quelques instants. Varroz tarde trop longtemps à reparaître ; il faut en finir. D'ailleurs la frayeur de nos hommes tournera à notre profit. Autant ils sont timides et tremblants à présent qu'ils me croient mort, autant quand ils m'auront vu, ils deviendront fous, ivres. Fais allumer des torches?

— Comment?

—Tu n'as pas l'intention, je pense, d'attendre le jour..

— Non! mais.....

— Fais donc ce que je dis.

— Mais vous allez devenir un point de mire pour l'ennemi!

— Qu'importe! — Et d'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, ne suis-je pas invulnérable.

Il se plaça au milieu de l'esplanade, ayant à ses côtés le capitaine et Klinkanno, puis six

hommes se rangèrent autour d'eux et allumèrent des torches.

A la vue de la robe rouge les montagnards poussèrent un hourra, leur crainte s'évanouit et la réaction, opérant en sens inverse, leur donna une exaltation extraordinaire.

Une décharge épouvantable partit au même instant des remparts. Alors le curé brandit sa hache en leur criant :

— Qu'on éteigne les torches! En avant! Saint-Claude et la Cuzon !

— Saint-Claude et la Cuzon! répétèrent les montagnards.

Et ils se précipitèrent dans le fossé pour tenter l'escalade, pendant que le curé chancelait, et tombait dans les bras du capitaine. Une balle lui avait traversé la poitrine.

— Mon père! mon père! qu'avez-vous donc, s'écria celui-ci.

— Silence! silence! répondit Marquis avec

effort, qu'ils ne t'entendent pas. Je suis blessé!

— Blessé!

— Blessé à mort!.... Mais avant de mourir, je..... Écoute! les montagnards croient à la robe rouge..... laisse-les croire.... qu'ils ne sachent pas que le curé n'est plus.....

— C'est impossible! murmurait le capitaine en pleurant, c'est impossible! vous ne pouvez pas mourir!....

— Écoute : continua Marquis d'une voix faible..... Tu m'enterreras dans le champ Sarrazin, au-dessus de la grotte de Varroz..... Il faut que le secret de la robe rouge meure avec moi..... garde-le bien..... garde bien le secret de la robe rouge.....

Il fit quelques violents efforts, comme s'il luttait contre la mort qui l'envahissait; puis il ajouta encore :

— Fils !..... ta main !..... Adieu !..... Adieu !

Et il expira !

En présence de cette affreuse réalité, le capitaine demeura quelques minutes immobile, à genoux devant ce cadavre ; son œil se sécha et il oublia presque qu'il était de ce monde. Toute sa douleur s'était concentrée au cœur ; douleur sourde, mais bien plus cruelle que celle qui peut trouver une issue et se répandre au dehors. Il se leva enfin, et faisant un violent effort pour être maître de lui, il dit à Klinkano :

— Tu l'as entendu ; il faut que le secret de la robe rouge soit fidèlement gardé. Charge-le donc sur tes épaules et va le porter là, en face du château, au pied des rochers qui servent de retraite à la Vouivre. Ne le quitte pas ; quand tout sera terminé ici, je te rejoindrai.

Sans répondre un seul mot, Klinkanno obéit et disparut bientôt ; pendant que le capitaine

se jetait comme un furieux dans la mêlée, en se disant tout bas :

— Oh ! tu seras vengé ! tu seras vengé !

Les montagnards, électrisés par la vue de la robe rouge, qui était venue si à propos donner un démenti à leurs superstitieuses terreurs, et comme honteux de leur hésitation d'un instant, s'étaient élancés sur l'ennemi. Mais les Gris les reçurent vigoureusement. Réunis dans des limites assez étroites, n'ayant plus, comme dans le premier assaut, une aussi grande étendue de remparts a défendre, ils pouvaient agir efficacement ; leur petit nombre, n'étant pas dès lors dans la nécessité de se déployer, présentait une masse compacte, capable de résister longtemps, si même elle ne triomphait pas de la valeur des assaillants.

Le combat devint terrible. Si la position des assiégés était meilleure, les assiégeants

avaient pour eux une bravoure à toute épreuve, et un premier échec à venger. Aussi y eut-il de part et d'autre une opiniâtreté d'attaque et de résistance, qui fit bien des vides dans les rangs des deux partis.

Les Montagnards avaient tout contre eux. Tout leur manquait, jusqu'à cette émulation qui double les moyens. Cependant ils étaient trop habitués à vaincre pour qu'une difficulté, quelque grande qu'elle fût, put les décourager; au contraire, la résistance des Gris était plutôt faite pour augmenter leur ardeur. Mais que peut l'homme contre l'impossibilité? Chassés d'une position presqu'au moment où ils venaient de s'y établir, ils allaient plus loin faire une nouvelle tentative, et là, ils subissaient le même sort. C'était partout et toujours une lutte acharnée, dont l'issue demeurait incertaine, et dont le capitaine lui-

même malgré sa bravoure, ne pouvait triompher.

Il y eut alors parmi les Montagnards un moment de doute, et la démoralisation allait peut-être suivre de près; mais Dieu veillait sur eux. Ces mots : Saint-Claude et la Cuzon, partis de l'intérieur même du château, vinrent rassurer leurs cœurs prêts à faillir; et changer la face des choses.

— C'est le colonel Varroz, s'écria le capitaine, allons, enfants! courons le rejoindre.

Pris entre deux feux, les Gris ne pouvaient plus tenir. La même raison, qui d'abord leur avait donné l'avantage, l'obscurité, leur cachant le nombre des nouveaux venus, et changeant leur surprise en frayeur, porta le trouble dans leurs rangs. En un instant ils se débandèrent, fuyant de toutes parts, se jetant dans les fossés, escaladant les remparts, glissant le long des rochers; chacun enfin cher-

chant son salut dans une prompte évasion, ils laissèrent le château au pouvoir de l'ennemi.

En quittant l'esplanade, le colonel et la sorcière s'étaient rendus sur la route, où ils avaient trouvé Albéric et son père fort inquiets et fort ennuyés de leur inaction.

On n'a pas oublié ni la manière dont la vieille Pierrette s'était introduite dans le château de l'Aigle deux jours auparavant, ni la surprise qu'avait causée sa brusque apparition, ni la confiance qu'elle avait su inspirer au comte. Or la clef qui lui avait servi à pénétrer ainsi jusqu'à la chambre d'Antide de Montaigu, cette clef qui ouvrait une petite porte de fer située au pied des rochers, et masquée par des broussailles; elle l'avait conservée précieusement, et elle était venue l'offrir aux montagnards.

Le colonel avait compris bien vite le parti qu'il pouvait tirer de cette circonstance. Guidé

par la sorcière, et suivi d'Albéric et de son père, derrière lesquels marchaient les hommes de réserve, il était entré dans le souterrain; et lorqu'arrivé derrière le tableau qui masquait la porte secrète, il se fut bien assuré que la chambre du comte était bien déserte, il n'avait pas hésité un seul instant à la briser.

Une fois là, Albéric et son père avaient couru à la tour de l'Aiguille et y étaient entrés au moment où le valet du comte venait d'annoncer à son maître l'évasion de son prisonnier. De son côté le colonel s'était empressé d'introduire son monde. Mais cette opération avait pris du temps. Le souterrain était tellement étroit que les hommes ne pouvaient passer que un à un ; aussi avait-il été obligé d'attendre qu'ils fussent assez nombreux, avant de s'élancer hors du bâtiment et de pousser son cri de guerre.

Le colonel rejoignit le capitaine au bas du

perron, et lui raconta en peu de mots ce qui venait de se passer.

— A la tour de l'Aiguille, s'écria celui-ci.

— Inutile de tant se presser, répondit Varroz, on vient de m'annoncer que Paquerette et sa mère étaient en sûreté, et que le comte est à nous. Attendons!

— Attendons!.... Quoi?

— Nous ne sommes que deux ici, et nous devrions être trois.

Le capitaine détourna la tête pour essuyer une larme.

— Qu'as-tu donc? fils, demanda Varroz d'une voix altérée; tu ne me réponds pas!..... ta main tremble!.... Le curé?..... où est-il?.... Parle?..... Mais parle donc!

— Silence! père..... plus bas! plus bas! Tout à l'heure encore il me disait : garde bien le secret de la robe rouge.

— Mais où est-il? où est-il?

— Il est mort!

— Mort! répéta le colonel d'une voix sourde.

Il chancela, et il serait tombé peut-être, si le capitaine ne s'était empressé de le soutenir.

La douleur, les larmes d'un vieillard sont quelque chose d'affreusement triste à voir; aussi le capitaine Prost ne put-il pas retenir ses sanglots; et pendant quelques minutes ces deux hommes qui venaient de remporter une victoire, pleurèrent comme des enfants. Mais enfin le capitaine, à l'oreille de qui bourdonnaient sans cesse les dernières paroles du curé, se rendit maître de sa violente émotion.

— Allons, colonel, du courage! il ne faut pas que les montagnards se doutent de la perte que nous venons de faire. Le curé nous ordonne de garder son secret; il faut lui obéir.

—Tu as raison, répondit Varroz en essuyant sa moustache humide de larmes, il faut lui

obéir, nous le pleurerons quand nous serons seuls. Viens ! viens !

Et s'efforçant de rester calme, il l'entraîna vers la tour de l'Aiguille.

En entrant dans la chambre où nous avons laissé le sire de Binans, ils le trouvèrent dans la même position : debout, appuyé sur son épée, un pied posé sur la poitrine du comte et écoutant, sans dire un mot, les hurlements de rage de son prisonnier.

Le colonel ordonna à un Montagnard de le bâillonner, pendant qu'un autre montait sur la plate-forme prier ceux qui s'y tenaient de descendre.

Alors le sire de Binans s'adressant à Antide de Montaigu :

— Tu vas voir pour la dernière fois, lui dit-il, la femme que tu as torturée si longtemps, et qui désormais vivra en paix, heureuse du bonheur de son enfant. Pour la dernière fois

aussi tu vas voir ta fille, ta fille que tu regrettes, ta fille qui ne saura jamais que tu es son père.

Il faisait des efforts inouïs mais inutiles pour briser les liens qui lui étreignaient les membres.

Paquerette parut bientôt en compagnie de sa mère et d'Albéric. Le sire de Binans alla prendre la main du jeune homme et celle de la jeune fille, et les unissant, il leur dit :

— Albéric de Binans, et vous Paquerette, fille de Jacques Prost et cousine du capitaine, vous êtes fiancés à cette heure. Dans quelques jours, Dieu recevra vos serments.

— Vivat! vivat! crièrent à la fois tous les Montagnards présents.

— A genoux! continua le sire de Binans; et vous, femme, bénissez-les.

Tout le monde tomba à genoux, excepté Blanche de Mirebel. Alors l'heureuse mère, étendant ses mains sur la tête d'Albéric et de

Paquerette, dit d'une voix au fond de laquelle se révélait une ineffable félicité :

— Soyez bénis, enfants, soyez bénis par moi qui ai tant souffert; la bénédiction du malheur sera votre sauve-garde. Soyez bénis aussi, vous tous qui m'entendez, car leur bonheur est votre ouvrage.

Le comte écumait, le sang lui sortait par les yeux.

Albéric et Paquerette se précipitèrent dans les bras de leur mère; tous les Montagnards se levèrent en silence, pendant que le sire de Binans, qui ne pouvait maîtriser l'émotion qui le gagnait, essuyait furtivement une larme qui s'égarait sur sa joue.

Alors le capitaine, qu'une autre pensée occupait, prit la parole :

— Le moment de l'expiation est venu, dit-il, allez ! femmes, allez ! et remerciez Dieu du miracle qui vous a sauvées. Albéric, prenez une

escorte, quoique toute espèce de danger ait disparu, je l'espère, et conduisez-les au Val. Vous nous y attendrez.

Paquerette et sa mère se mirent en devoir de sortir; mais arivée sur le seuil, Blanche ne put s'empêcher de jeter un dernier coup-d'œil autour de cette chambre, qu'elle n'avait pas quittée depuis vingt-cinq ans. Son regard même tomba avec une sorte de pitié sur son bourreau, qui sans doute allait expier bien cruellemont tous ses crimes. Puis elle murmura un adieu, et s'éloigna.

Presque au même instant un Montagnard parut à la porte :

— Capitaine, dit-il, vos ordres sont exécutés. tout est prêt.

Sur un signe de lui, quatre hommes s'emparèrent du comte, le débarrassèrent de ses liens, afin qu'il put se mouvoir et marcher, et le poussèrent dehors.

Une minute après, le château était désert, et tous les Montagnards étaient rangés sur les hauteurs voisines. Le capitaine, le colonel et le sire de Binans s'étaient placés sur la grande roche à droite, ayant devant eux Antide de Montaigu, toujours bâilloné et bien gardé.

Alors une odeur de fumée, sinistre précurseur d'un désastre, se répandit de toute part. Bientôt la fumée elle-même s'étendit comme un épais brouillard sur le château; et enfin quelques jets de flamme percèrent peu à peu l'oscurité.

Des cris de joie, répétés au loin par les échos de la montagne, accueillirent ses premières lueurs. Le comte poussa des gémissements étouffés.

— Antide de Montaigu, lui dit gravement sire Arthur, par toi le château de Binans a été réduit en cendres. Il en sera fait ainsi de ton manoir.

Il voulut se précipiter dans l'abîme qui s'ouvrait béant devant lui, et chercher ainsi à échapper par le suicide à cet excès d'ignominie; mais les hommes qui le surveillaient le retinrent, et le forcèrent de rester en place.

La flamme d'abord timide, s'enhardit bientôt. Dominant la fumée qui l'étouffait, et grandissant à mesure qu'elle dévorait, elle finit par envahir tous les bâtiments, qui en quelques instants devinrent un vaste brasier, éclairant au loin les vallées, et disant aux populations étonnées d'un tel spectacle : Là s'accomplit un grand acte de justice et de vengeance.

Mais au milieu de cette fournaise ardente, la tour de l'Aiguille seule restait obscure et silencieuse. Le sire de l'Aigle s'en aperçut et il ne put réprimer un mouvement de joie. Hélas! l'espoir qu'il avait conçu fut de courte durée. Il venait à peine de faire cette remar-

que, que la sorcière parut sur la plate-forme, ayant à la main une torche allumée.

Donnant à sa voix assez de force pour qu'elle put dominer le bruit de l'incendie, elle s'écria avec une sorte de délire :

— J'avais juré qu'on me verrait un jour sur la tour de l'Aiguille, une torche à la main. Mort à toi, Antide de Montaigu ! Périsse à jamais ton nom, et jusqu'au souvenir de ton passage sur cette terre !

Puis elle disparut, et une minute après la tour fut embrasée.

— Antide de Montaigu ! s'écria le sire de Binans, tu as entendu cette femme. Oui ! périsse à jamais ta mémoire. Cette tour, qu'en toute autre circonstance on laisserait debout pour perpétuer un nom et un souvenir, cette tour disparaîtra comme le reste ; tout sera nivelé, et demain on cherchera la place où s'élevait la château de l'Aigle.

Ce que souffrait alors ce malheureux dans son orgueil est impossible à exprimer. Il eut préféré mille morts à une pareille agonie.

Tout à coup les rangs des montagnards, qui se pressaient autour d'eux, s'ouvrirent, et livrèrent passage à la sorcière.

— C'est encore moi, dit-elle, moi, qui viens remplir la dernière scène de la comédie que je joue depuis si longtemps.

— La sorcière! la sorcière! murmurèrent tous les assistants.

— Il n'y plus ici de sorcière, s'écria-t-elle; à présent que l'œuvre est accomplie, la vieille Pierrette peut déchirer le voile, elle peut parler.

— Monseigneur! continua-t-elle en s'adressant au sire de Binans, il y a vingt ans, un homme et une femme, que vous aviez comblés de vos bontés, se jurèrent en secret de se dévouer pour votre famille. L'homme se chargea

de votre fils ; la femme se mit à votre recherche. Jérôme Marcelin vous a rendu Albéric, et la vieille Pierrette Marcelin a quelque peu contribué à votre délivrance. Monseigneur! nous avons tenu parole.

— Est-ce possible!.... Jérôme Marcelin, dis-tu!..... Eh quoi! tu serais....

— Sa femme? Oui! Monseigneur! ancienne dame d'atours de la baronne Blanche de Mirebel ; et depuis.... sorcière! Dieu n'a pas voulu me laisser la joie de revoir Jérôme dans ce monde, mais je le retrouverai dans l'autre.

—Femme! femme! s'écria le sire de Binans les larmes aux yeux, en lui tendant la main, sois bénie! sois bénie!

Mais alors leur attention fut dirigée ailleurs.

La tour de l'Aiguille venait de s'écrouler avec un fracas épouvantable. Ses débris, roulant sur la pente de la montagne, étaient allés au loin joncher le fond de la vallée. En se bri-

sant, ses murailles avaient laissé à découvert un foyer ardent, du centre duquel des nuages d'étincelles s'élevaient jusqu'aux nues.

Alors il purent voir un serpent ailé aux ailes étincelantes, à la tête lumineuse, tourbillonner au-dessus des flammes qui dévoraient le château de l'Aigle, en poussant des cris de détresse. C'était la Vouivre! tous les Montagnards, le sire de Binans et même le sire de l'Aigle tombèrent à genoux.

Par son vol rapide et désordonné, par les cris et les plaintes douloureuses dont elle faisait retentir les airs, on eut dit qu'elle voulait s'opposer à cet acte de destruction. Tantôt elle plongeait jusqu'au sein des flammes, tantôt elle s'élevait à une hauteur prodigieuse, pour redescendre ensuite et recommencer sa course aérienne toujours dans le même cercle.

Longtemps elle passa et repassa ainsi sur

le château, et longtemps tous les assistants, subjugués, la suivirent du regard.

Pourtant peu à peu son vol cessa d'être aussi rapide et ses cris d'être aussi perçants. A mesure que le feu diminuait, on eut dit que ses forces diminuaient dans la même proportion. Et même vint un instant où ses ailes ne s'agitèrent plus que faiblement, et où sa voix perdit toute son âcreté.

Enfin elle poussa un dernier cri; et, faisant un violent effort, elle s'éleva encore à une grande hauteur. Elle demeura là quelque instants immobile et silencieuse; puis, plongeant tout à coup dans l'obscurité avec une rapidité effrayante, elle disparut au milieu des rochers, qui lui servaient de retraite.

Les flammes venaient de s'éteindre; la dernière étincelle avait brillé; l'obscurité la plus complète avait remplacé l'immense clarté, qui pendant deux heures avait éclairé cette partie de la montagne; il était minuit!

VIII

LA GROTTE A VARROZ (5).

Une heure s'était écoulée depuis que l'incendie qui avait consumé le château de l'Aigle s'était éteint. Au pied des rochers habités par la Vouivre, deux hommes étaient agenouillés devant un cadavre, et pleuraient.

Le vieux colonel Varroz tenait dans sa main une main du curé Marquis et répétait d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Mort! mort! C'est vous qui l'avez voulu! mon Dieu ! Je n'ai pas le droit de murmurer. Mais que ferai-je désormais dans le monde? Depuis tant d'années nous ne nous étions pas quittés ! j'espérais toujours que nous finirions ensemble. Mort ! il est mort ! Et moi, il faut que je vive, que je vive seul, privé de son amitié! Oh! pourquoi ne m'avez-vous pas destiné la balle qui l'a frappé? Mort! mort! il est mort!

Et le vieillard, cédant à sa douleur, courbait la tête et appuyait son front sur le front glacé de son ami.

Le chagrin du capitaine pour être moins expansif, n'en était pas moins violent. Immobile, le regard fixe, il ne laissait échapper aucune plainte, son œil ne trouvait pas dans ses cavités une larme à répandre. C'est que ses idées suivaient un autre cours, c'est qu'il sentait toute l'importance de la perte qu'il venait

de faire. Sans parler de l'affection toute filiale qui l'attachait au curé Marquis, et qui devait lui causer bien des regrets; le vide que laissait après elle cette mort si inattendue le jetait bien en dehors des affections de famille. Le curé était l'âme de la montagne; sans lui que deviendrait-elle, si une nouvelle invasion ramenait de nouvelles campagnes? Ces réflexions, quoique nées dans un cerveau aussi jeune, puisque le capitaine Prost n'avait que vingt ans, n'en produisaient pas moins sur lui une impression profonde; et pour la première fois de sa vie, peut-être, il pensa! Sa pensée avait là une mine féconde à exploiter, une mine si féconde qu'elle l'épouvantait; car il comprenait alors toute la responsabilité que la mort du curé assumait désormais sur sa tête.

Ils furent tous deux arrachés à leur douleur par l'arrivée de Klinkanno.

— Capitaine, dit-il, j'ai trouvé une charrette dans le moulin du Saut-Girard, elle nous attend sur la route. Nous pouvons partir.

Ils se levèrent, et sur un signe du capitaine, Klinkanno chargea sur ses épaules le cadavre du curé. Alors le colonel, étendant une main sur la tête du capitaine, et élevant l'autre vers les rochers :

—Vouivre! s'écria-t-il, toi, notre bon génie, notre bienfaitrice! Le curé est mort! tu as donné asile dans tes domaines à sa dépouille mortelle. Quant à moi, je sens que je ne tarderai pas à le rejoindre. Veille toujours sur notre enfant, et, lorsqu'il sera seul dans ce monde, préserve-le de tout danger. Adieu! Vouivre! Adieu! Esprit tutélaire de la montagne! Adieu!

Un instant après, ils étaient sur la route. Klinkanno déposa dans la charrette le cadavre du curé, et se chargea de la traîner jusqu'à sa des-

tination. Le colonel et le capitaine se placèrent de chaque côté, et ce triste et mince cortége se mit en marche pour le Champ-Sarrazin.

Derrière le château de la Tour-du-Meix, à une grande lieue d'Orgelet, un peu en amont du Pont-de-la-Pile, l'Ain, qui coule là entre deux montagnes, fait un coude qui forme une presqu'île sur sa rive droite. Les traditions fort anciennes prétendent qu'à l'époque de leur invasion sous Charles-Martel les Sarrazins y avaient établi un camp. Ce qui donne quelque crédit à cette interprétation, c'est que d'abord cette presqu'île est par sa nature une véritable forteresse, bornée qu'elle est du côté de la vallée par des rochers à pic qui s'élèvent sur un talus boisé, lequel descend jusqu'au bord de la rivière. Et ensuite on trouve encore aujourd'hui des vestiges d'un reste de construction fort ancienne, qui la séparait du continent et en défendait sans doute l'accès de ce côté. Quoiqu'il en soit, le paysan

a toujours nommé ce lieu le Champ-Sarrazin, et ce nom s'est conservé jusqu'à nous.

Le Champ-Sarrazin fut longtemps un épouvantail pour cette partie des montagnes. Sans doute des siècles s'écoulèrent sans qu'aucun être humain osât franchir ses limites et pénétrer au milieu des broussailles qui le couvraient. C'était, disait-on, un pied-à-terre de Satan, le rendez-vous de tous les esprits malins, de tous les follets du pays. A l'époque dont il est ici question, la superstition avait trop de prosélytes pour qne cette croyance ne fut pas accréditée ; et la terreur qu'inspirait ce lieu, sur lequel le diable lâchait chaque nuit ses bandes infernales, devait en faire un désert. C'est pour cela sans doute que le curé avait demandé à y être enterré; il était bien certain d'avance qu'on n'irait pas chercher là le secret de la robe rouge.

Pour exécuter fidèlement les dernières vo-

lontés du mourant, le capitaine ne voulant pas donner à ses hommes le moindre soupçon, et craignant surtout le regard indiscret des paysans qu'il ne manquerait pas de rencontrer en chemin pendant le jour, résolut de profiter des heures de nuit qui lui restaient après l'exécution de la première partie de la sentence prononcée contre le sire de l'Aigle.

La distance qu'il avait à parcourir n'était pas fort longue, car il n'y a pas plus de trois lieues, dites de pays, des rochers de la Vouivre au champ Sarrazin, surtout en allant en droite ligne. Cependant le capitaine n'était pas sans inquiétude. Était-il effrayé de l'importance de sa mission? ou bien la nécessité où il se trouvait de voyager sans escorte, causait-elle ses alarmes? En tout cas, il n'avançait qu'avec les plus grandes précautions, prêtant l'oreille au moindre bruit et ayant soin d'éviter les routes, les grands chemins, en un mot

tous les lieux où il pouvait craindre une rencontre.

Jusqu'au village de Thoiria, leur voyage fut très heureux. Des Petites-Chiettes ils allèrent, à travers champs, à Saint-Maurice, puis ils passèrent au-dessus de la vallée de la Franée, et longeant la côte sous Châtel-de-Joux, ils arrivèrent à Thoiria sans encombre.

Alors le capitaine proposa de gagner la route de Saint-Claude qui conduit au Pont-de-la-Pile. Comme ils devaient nécessairement traverser la rivière, c'était plus commode; et comme il faisait encore nuit noire, cette proposition ne pouvait pas passer pour une imprudence. Le colonel ne fit pas d'objections et on se remit en route.

A un quart de lieue du Pont-de-la-Pile environ, alors que nos voyageurs se croyaient au port, Klinkanno, qui traînait la charrette, s'arrêta tout à coup.

— Capitaine, dit-il, n'entendez-vous rien?

— Non!

— Écoutez bien!

Un bruit sourd troublait au loin le silence de la nuit. Le capitaine se coucha à plat-ventre et appuya son oreille sur le sable de la route.

— Eh bien! demanda Klinkanno, me suis-je trompé?

— Tu as raison, s'écria le capitaine en se levant, en avant! en avant! il y a du monde derrière nous.

Ils prirent aussitôt le pas de course et s'éloignèrent le plus vite possible.

Le son vague, sourd, lointain, qu'ils avaient entendu, se rapprocha bientôt, et malgré le bruit qu'ils faisaient eux-mêmes, ils purent quelques instants après, distinguer des pas précipités.

— On nous poursuit donc, murmura le

capitaine, pourtant il est impossible qu'on sache qui nous sommes.

— Ce sont peut-être des Gris maraudeurs qui courent à l'aventure, répondit Klinkanno, il se peut bien qu'ils nous aient entendus.

— En ce cas, courons! courons!

Mais la charrette les embarrassait et par son roulement trahissait de plus en plus leur présence. Les pas qui les suivaient gagnaient sur eux de vitesse.

En arrivant au Pont-de-la-Pile, la route fait un coude au sommet de la montagne et suit une pente rapide. Nos voyageurs allaient s'engager sur le pont, lorsqu'un murmure confus de voix leur annonça l'approche de ceux qui les poursuivaient.

— Il n'y a pas à hésiter, dit tout bas le capitaine, nous sommes découverts. Cachons-nous dans le bois, ils perdront peut-être nos traces.

En parlant ainsi il saisit le cadavre du curé, le jeta sur son épaule, donna un coup de pied à la charrette qui alla se renverser au milieu du pont, et s'élançant du haut d'un rocher à sa droite, il disparut dans le bois qui tapissait la montagne, suivi de Klinkanno et du colonel.

Ils se tinrent un instant immobiles, et ne tardèrent pas à entendre et à voir passer au-dessus de leurs têtes ceux qui leur causaient une alarme aussi vive.

— Je ne me suis pas trompé, murmura Klinkanno, ce sont des Fâcheux ; j'ai reconnu à la lueur du ciel celui qui marchait le premier. Ils nous ont pris sans doute pour des paysans attardés, ou pour des marchands de bestiaux, et ils veulent nous dévaliser.

Arrivés au milieu du pont, les Gris s'arrêtèrent devant la charrette renversée, on eut dit qu'ils se consultaient ; puis ils passèrent outre en courant.

— Ne restons pas ici, dit alors le capitaine, tâchons de trouver un gué pour passer l'eau, ou passons à la nage. De l'autre côté nous sommes sûrs de trouver un abri pour la nuit dans la caverne favorite du colonel. Là, d'ailleurs, nous serons presque au terme du voyage, puisque cette grotte est au bas du rocher sous le Champ-Sarrasin.

Klinkanno prit les devants. Écartant les branches avec précaution et glissant dans le taillis, en faisant le moins de bruit possible, il fraya ainsi un chemin au capitaine, toujours chargé de son précieux fardeau, et au colonel qui fermait la marche.

Cependant les Gris, toujours courant, étaient arrivés au haut de la côte opposée, et avaient été singulièrement surpris de ne rien voir, et surtout de ne rien entendre sur la route qui se déroulait devant eux. Ils revinrent aussitôt

sur leurs pas, et se mirent à guetter et à écouter dans toutes les directions.

Soit que les fugitifs aient été trahis par le bruit qu'ils faisaient involontairement en s'éloignant, soit instinct de la part de leurs ennemis, ils ne tardèrent pas à se convaincre de cette vérité : qu'on était sur leurs traces, qu'ils avaient affaire à trop forte partie pour pouvoir songer à répondre à la force par la force, et que la fuite devenant de plus en plus difficile, ils ne voyaient pas pour eux de chance de salut.

Cependant le capitaine ne perdit pas son sang-froid. Ils étaient arrivés presque vis-à-vis la presqu'île que couronne le Champ-Sarrazin, et par conséquent en face de la grotte de Varroz, ou grotte *à* Varroz comme disait et comme dit encore le paysan. En cet endroit, il y avait un espace de cinquante pas environ tout à fait à découvert entre le bois et la rivière.

— Nous n'avons pas deux partis à prendre,

dit le capitaine à ses compagnons. Vous les entendez, ils ne sont plus qu'à quelque pas de nous. Courons hardiment à la rivière, mettons-nous à la nage, une fois de l'autre côté, gravissons la côte sans regarder en arrière, et allons nous réfugier dans la grotte. Ici la rivière est large et profonde; peut-être ne pourront-ils pas ou n'oseront-ils pas nous suivre, Venez! venez!

Et sans plus attendre, il serra fortement le cadavre du curé qu'il n'avait pas quitté, et s'élança hors du bois. Klinkanno et le colonel le suivirent, et tous trois se précipitèrent dans l'eau et nagèrent vigoureusement vers la rive opposée.

Ce mouvement rapide attira bientôt tous les Gris au bord de la rivière; et ces mots : Les voilà! les voilà! furent répétés par eux avec de grands cris. Ils furent un instant incertains de ce qu'ils devaient faire; et par manière d'acquit,

ils déchargèrent au hasard leurs armes sur les fugitifs. Grâce à l'obscurité, les coups ne pouvaient pas être ajustés, aussi cette première décharge fut-elle sans effet. Une autre la suivit de près et n'eut pas un meilleur résultat; mais une troisième atteignit son but. Varroz laissa échapper un cri de douleur, et dit au capitaine :

— Ta main ! fils, ta main ! je suis blessé !

Le capitaine était déjà assez embarrassé du cadavre qu'il poussait devant lui. Ce fut Klinkanno qui courut au secours du colonel. Mais heureusement ils touchaient au rivage.

Le cri poussé par Varroz, avait été entendu des Fâcheux. Trois de ces bandits, plus hardis que les autres, se jetèrent dans l'eau et nagèrent vers l'autre bord. Leurs camarades allaient peut-être suivre leur exemples, lorsque leur chef leur dit :

— C'est inutile. Le Pont-de-la Pile n'est pas

si loin; allons-y, nous remonterons la rivière de l'autre côté.

Cet avis prévalut, et ils s'élançèrent tous en courant vers le pont.

Le colonel avait reçu une balle dans les reins, et cette blessure lui causait des douleurs horribles. Néanmoins, il parvint à en triompher un peu, et il demanda à partir sur-le-champ; mais le capitaine s'y opposa.

— Non, dit-il, on nous poursuit encore; quelques-uns de ces Fâcheux viennent à nous à la nage. Ils sont peu nombreux, si j'en juge au bruit qu'ils font dans l'eau : deux ou trois au plus : attendons-les!

Ils se blottirent tous trois derrière un buisson, et lorsqu'ils virent paraître les trois bandits, ils se précipitèrent sur eux sans hésiter. Le colonel, malgré sa souffrance, avait détaché sa hache de sa ceinture; il fendit la tête à l'un d'eux. Le capitaine en étendit un autre raide

mort d'un coup de pistolet, pendant que Klinkanno abattait le troisième d'un coup de sabre.

— Et maintenant, dit le capitaine, hâtons-nous. Colonel, appuyez-vous sur Klinkanno; moi, je reprends mon fardeau.

Ils se mirent alors à gravir le talus, couvert de bois, qui s'élevait jusqu'à la base du rocher; et, après des difficultés inouïes, conséquences de la blessure qu'avait reçue Varroz, ils arrivèrent enfin à la grotte, dans laquelle il s'installèrent sans bruit.

Les Fâcheux ne tardèrent pas à retrouver les cadavres des trois imprudents qui avaient payé si cher leur témérité. Malheureusement, celui qui avait eu affaire à Klinkanno, quoique mortellement blessé, respirait encore. Il recouvra la parole pour quelques instants, et raconta ce qui s'était passé. Et certes il n'y avait rien là de bien rassurant pour les autres, qui jusques-

là n'avaient cru poursuivre que des paysans timides, dont ils devaient avoir bon marché.

Enfin le chef lui demanda s'il les avait reconnus.

— Pas précisément, répondit le malheureux d'une voix éteinte. Il y en a deux de taille ordinaire, dont je n'ai pas pu voir les visages. Le troisième, je n'ai pas eu le temps, il est vrai, de bien distinguer ses traits, mais il est énorme de grandeur; c'est un colosse. Je ne sais pas pourquoi j'ai cette idée-là, mais je parierais que c'est le colonel Varroz.

— Varroz! dis-tu, Varroz! c'est impossible! que ferait-il ici, à cette heure, sans escorte?

— C'est au contraire très possible, répliqua le moribond; car Varroz a sa grotte près d'ici.

— Il se pourrait!

— Il a raison, dit un des Gris; on me l'a montrée, il n'y a pas bien longtemps. La grotte

à Varroz est là, devant nous, sous le Champ-Sarrazin.

— S'il en est ainsi, s'écria le chef des Gris, si Varroz est ici, son élève le capitaine Prost n'est pas loin; et peut-être le curé Marquis est-il avec eux. Quelle bonne aubaine pour nous si nous pouvions les prendre tous les trois. Et pourquoi pas? ils sont trois dis-tu; nous, nous sommes trente au moins; trois contre trente, ils sont à nous. Venez! venez!

Et il les entraîna dans la direction de la grotte.

En entrant dans la caverne, le colonel se laissa tomber de fatigue et d'épuisement. Le sang sortait à grands flots de sa blessure, et malgré tous ses efforts, malgré les compresses de linge que le capitaine accumulait sur la plaie, il ne pouvait pas parvenir à arrêter l'hémorrhagie.

L'entrée de la grotte à Varroz est basse et

étroite, et offre une pente de quelques pieds avant d'arriver au centre de cette cavité souterraine qui n'est du reste qu'une chambre assez vaste, au fond de laquelle se trouve une sorte de couloir de peu de longueur, qui conduit à une seconde chambre circulaire sans issue.

Ainsi donc, il n'y a là aucun moyen d'évasion, aucune retraite possible en cas de surprise pour celui qui y est enfermé. A cette époque c'était pis encore qu'aujourd'hui ; il n'y avait pas le moindre sentier frayé qui y conduisît. Seulement Varroz et ses amis, qui avaient l'habitude d'y aller, savaient qu'en passant à droite ou à gauche de tel ou tel arbre, et grimpant sur tel ou tel morceau de roc, ils diminuaient les difficultés de l'ascension.

Agenouillé devant son maître, Prost s'efforçait de calmer ses souffrances, et cherchait à

arrêter les progrès du mal. Il murmurait sans cesse en pensant au curé :

— Les perdrai-je donc tous les deux !

Tout à coup il fut distrait de cette occupation par le bruit que faisait dans le fourré la marche de plusieurs personnes.

— Ils nous cherchent, dit-il tout bas à Klinkanno en s'approchant de l'entrée, oh ! s'ils nous découvrent, je leur vendrai cher ma vie.

Il arma ses pistolets et attendit !

Le bruit se rapprocha peu à peu, il distingua parfaitement des pas ; et bientôt même il put entendre comme des chuchottements, des paroles prononcées à voix basse. Enfin, il lui sembla que les feuilles sèches qui jonchaient le sol étaient froissées immédiatement sous lui par un corps qui rampait. En effet, il avait à peine fait cette remarque qu'à la lueur du crépuscule, qui déjà annonçait le

jour naissant, il aperçut deux têtes à l'entrée de la grotte. Il lâcha ses deux coups de pistolets, et deux hommes roulèrent dans le bois en ne poussant qu'un cri.

— Klinkanno, dit-il ensuite, charge vivement ces armes et donne-moi les tiennes.

Mais Klinkanno n'eut pas le temps d'exécuter cet ordre. Les Gris furieux arrivaient en poussant de grands cris; il s'empara aussitôt des pistolets du colonel, et vint se placer à côté du capitaine.

Quatre coups de feu mirent encore quatre hommes hors de combat. De leur côté les Fâcheux ripostèrent; mais dans la position où ils se trouvaient c'était peine perdu. Placés trop bas, ils tiraient trop haut et leurs balles allaient s'aplatir inutilement contre la voûte. Alors ils montèrent à l'assaut, et se ruèrent en masse à l'entrée de la caverne. Seuls contre trente les deux champions mirent l'épée à la main, et ils

fauchèrent devant eux avec tant d'habileté et de sang-froid que les Gris finirent par se lasser, et se mirent pour un instant hors de leurs atteintes, se demandant avec stupéfaction si cette grotte ne renfermait pas une armée tout entière.

Le colonel, muet et inutile témoin de cette scène, se tordait de rage sur la terre, où il était cloué par sa blessure.

Quelques minutes après la retraite momentanée des Fâcheux, une voix se fit entendre dans le bois :

— Rends-toi, Varroz ! dit-elle.

— Non ! de par tous les diables ! je ne me rendrai pas, leur cria-t-il.

— Rends-toi !

— Non ! non !

Le capitaine s'attendait à un nouvel assaut, mais il attendit vainement ; les Gris sans doute se consultaient avant de le tenter.

La situation des assiégés n'en était pas moins critique. Les ennemis ne lâcheraient pas facilement une proie dont il avaient la certitude de se rendre maîtres. Après un instant de repos, il reviendraient plus furieux que jamais; et leur nombre étant loin d'être épuisé, devait finir par lasser et les forces et le courage du capitaine et de Klinkanno.

Malgré le brouillard qui déjà lui obcurcissait la vue, le colonel comprit tout le danger que couraient ses défenseurs; ils étaient perdus sans ressource! Alors cédant à l'empire de sa croyance favorite, il éleva les mains vers le ciel en s'écriant :

— Vouivre! toi que j'ai toujours adorée avec ferveur! toi qui as toujours été pour moi un culte, une idole! Laisseras-tu le capitaine mourir ici? As-tu oublié que Jean-Claude est ton enfant? qu'il a été baptisé par moi avec l'eau qui coule de tes rochers? Vouivre! tu dois

toujours le protéger, veiller sur lui ! Vouivre ! sauve mon fils, le tien ! sauve-le ! sauve-le !

— Rends-toi ! Varroz, cria encore la voix dans le bois.

— Non ! de par touts les diables, je ne me rendrai pas.

— En avant donc ! et pas de quartiers.

Les Gris revinrent à la charge avec fureur. Reçus bravement par le capitaine et Klinkanno qui avaient eu le temps de recharger leurs armes, et qui comme la première fois mirent l'épée à la main, ils ne songeaient pas cependant à céder le terrain; cette fois ils paraissaient bien décidés à en finir. Le combat devint terrible de la part des Fâcheux, qui mutilés, sanglants, se cramponnaient à l'entrée de la grotte sans vouloir lâche prise, et de la part des assiégés, dont la vie était en jeu.

Et pendant ce temps le colonel dont la voix s'éteignait peu à peu, et qui sentait la mort

pénétrer lentement au dedans de lui par sa blessure, disait toujours :

— Vouivre ! Vouivre ! sauve-le ! un miracle ! un miracle !

Un miracle seul en effet pouvait alors les sauver. Le capitaine et Klinkanno ne devaient plus tenir longtemps contre des ennemis sans cesse renaissants ; la lutte avait été trop longue ; leurs forces commençaient à s'épuiser.

Les Gris, qui sans doute s'en aperçurent, redoublèrent de vigueur.

— Vouivre ! Vouivre ! criait toujours le colonel.

Alors le capitaine, voyant que tout était perdu, et ne voulant pas tomber vivant entre les mains de ces bandits, allait s'élancer pour se faire tuer sur place ; lorsqu'un cri perçant retentit dans les entrailles de la montagne. Au même instant un bloc de rocher énorme se détacha du sommet, tomba à l'entrée de la grotte,

et écrasant les Gris, les entraîna dans sa course en roulant avec un fracas épouvantable jusqu'au bord de la rivière. Puis une voix bien connue se fit entendre :

— La Cuzon ! la Cuzon ! la Cuzon !

— Merci ! Merci ! Merci ! s'écria le colonel en se soulevant péniblement, et en ouvrant un œil éteint. Regarde ! fils ! regarde ! là ! vois-tu son diamant qui t'invite à le suivre. Va ! fils ! va ! ce diamant te guidera, comme la colonne lumineuse guida jadis les Hébreux dans le désert. Va ! tu es sauvé ! merci Vouivre ! merci !

Il prononça encore le mot Merci ! mais d'une voix si faible que Prost épouvanté courut à lui ! Hélas ! il ne trouva plus qu'un cadavre, le colonel Varroz était mort !

Soulevant alors le corps du curé marquis, pendant que Klinkanno se chargeait de celui du colonel, il regarda à droite, et aperçut au loin dans l'obscurité le diamant de la Vouivre.

Mais son éclat n'était plus celui qui l'avait ébloui si souvent, il était comme décoloré. Néanmoins il s'inclina avec respect, prononça trois fois le mot : Merci ! et marcha à sa rencontre.

La montagne s'était ent'rouverte, et un passage assez large s'était tout à coup formé. A mesure qu'il avançait, il lui semblait que la roche s'écartait devant lui. Le diamant de la Vouivre montait en s'éloignant toujours ; et le souterrain, suivant cette direction, offrait une pente assez rapide. Enfin l'éclat du diamant disparut pour faire place à la lumière du jour ; et bientôt les deux voyageurs se trouvèrent en plein air, ayant sur leurs têtes le ciel, et sous leurs pieds le Champ-Sarrazin. La Vouivre les avait conduits au terme de leur voyage. (6)

Alors le capitaine entendit la voix de son guide qui disait :

— La Cuzon ! la Cuzon ! la Cuzon !

Il leva les yeux et l'aperçut qui planait sur lui. Mais ses ailes étaient pâles, sombres; et son diamant ne jetait plus qu'une faible lueur. Elle dit une dernière fois!

— La Cuzon! la Cuzon! la Cuzon!

Mais d'une voix si faible et si triste que le capitaine ne put retenir une larme. Il entendit encore comme un frémissement, puis il ne vit plus rien, elle s'était évanouie.

Le diamant de la Vouivre s'était éteint avec les dernières lueurs de l'incendie qui avait détruit le château de l'Aigle auquel sa destinée était attachée. Elle avait pu vivre encore pendant le reste de cette nuit fatale; mais les premiers rayons du soleil levant lui portèrent le dernier coup.

Le capitaine resta un instant immobile, le front courbé sous le poids de cet arrêt du ciel. Puis, rappelé au sentiment de lui-même par la

vue des deux cadavres qui gisaient à terre devant lui, il dit à Klinkanno :

— Creusons une fosse !

Ils se mirent tous deux à gratter avec leurs poignards le sol du champ sarrasin, et rendirent enfin à la terre la dépouille mortelle du curé Marquis et du colonel Varroz, de ces deux vieux amis, qui ne devaient plus se quitter.

Pendant cette opération qui avait duré longtemps, le capitaine n'avait pas prononcé un seul mot. Quand il eut remplit son pieux devoir, il s'agenouïlla sur le tertre mouvant qui recouvrait ceux qui lui étaient si chers, et s'écria, en levant les yeux vers le ciel :

— Christ ! fils de Dieu ! de la Trinité qui règne au ciel, c'est toi qui t'es sacrifié, toi qui es descendu sur la terre, et qui es mort pour sauver les hommes. Dieu le père et le Saint-Esprit sont restés là-haut. De là Trinité qui dé-

fendait la Comté moi seul, le fils, je reste ici bas ; le Père et le Saint-Esprit viennent de monter au ciel. Christ ! ma mission dans ce monde n'est pas terminée ! Je me mets sous ta sauvegarde ! Donne-moi l'intelligence de Marquis et la force de Varroz ! Le pays en aura peut-être besoin un jour. Christ ! je t'implore. Christ ! entends-moi !

Puis il se jeta la face contre terre, et pleura longtemps.

IX

CONCLUSION.

Toutes les cloches de la cathédrale de Dôle sonnaient à grande volée. La ville avait pris un air de fête; toutes les boutiques étaient fermées, et les habitants endimanchés parcouraient les rues en poussant des cris de joie. Il était dix heures du matin.

Ce n'était pourtant pas ni un jour de fête, ni un dimanche.

A dix minutes de la ville, sur une hauteur, du côté de Lons-le-Saulnier, une foule compacte, qu'augmentaient sans cesse de nombreux arrivants, attendait en causant bruyamment.

— C'est pour dix heures, disait l'un, ils ne doivent pas tarder beaucoup.

— Ils ne seront pas ici avant onze heures, disait un autre, puisqu'ils ont passé la nuit au Deschaux.

— Eh ! non ! c'est à Parcey qu'ils ont couché.

— C'est au Deschaux !

— Non ! encore une fois, à Parcey ! c'est le valet de chambre de M. le président Boivin qui me l'a dit.

Ils allaient peut-être en venir aux mains, lorsqu'un hourra général les mit tous d'accord en terminant la discussion. On venait d'apercevoir sur la route, à peu de distance, un nuage de poussière.

Bientôt le galop d'un cheval se fit entendre, et presque au même instant parut, courant ventre à terre, un des montagnards de la cavalerie du colonel Varroz. Il fut accueilli par ces mots : La Cuzon! la Cuzon! répétés par mille voix; et il passa comme un éclair au milieu de la foule, en se dirigeant vers la ville.

— Pour le coup le cortége n'est pas loin, dit un des curieux.

En effet, moins d'un quart-d'heure après, une nuée de paysans couvrit la route au loin :

— Les voilà! les voilà! cria-t-on de toute part.

Et la foule, impatiente, courut à leur rencontre.

C'était bien un cortége qui s'avançait. Une douzaine de Montagnards marchaient les premiers. A vingt pas plus loin, venait Pille-Muguet à la tête d'un corps de cinq cents hommes,

et derrière eux le capitaine Prost et Klinkanno, tous deux à cheval. Ensuite se traînait péniblement une voiture à quatre roues, attelée de six bœufs, et dont les brancards supportaient une cage de bois, dans laquelle un homme était assis, lié, garrotté, bâillonné, dans l'impossibilité de faire un mouvement; il avait les épaules et la tête nues. Après cette voiture, venait encore un corps de cinq cents hommes; puis, à vingt pas derrière, une cinquantaine de montagnards à cheval fermaient la marche. Et devant, derrière, partout, une multitude de paysans allaient, venaient, couraient, en poussant de grands cris.

L'homme qui était enfermé dans la cage, était méconnaissable. Couvert de boue et d'immondices de la tête aux pieds, l'œil sanglant, le visage inondé de crachats, qu'on lui avait lancés à la face, dans une immobilité complète, sous laquelle on distinguait à peine un

reste de vie : qu'il y avait loin de cet abaissement au brillant éclat que le sire Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle, avait jeté dans le monde.

C'est ainsi qu'il était parti des montagnes pour venir à Dôle, où le bourreau l'attendait ; c'est ainsi qu'il voyageait depuis deux jours. Quelle torture pour lui ! Exposé sans cesse aux regards de la multitude, il avait entendu bourdonner autour de lui tout ce que la rage populaire peut inventer de plus insultant. Il avait vu ceux qui, naguère, eussent tremblés devant lui, venir lui cracher au visage, lui jeter de la boue à la face et le railler ensuite. A chaque nouveau village qu'il traversait, c'était le même supplice à subir ; et même le second jour, son supplice, n'eut plus de trève, car il eut sans cesse autour de lui un peuple furieux qui s'était recruté chemin

faisant et ne voulait plus le quitter qu'au pied de l'échafaud.

Le capitaine Prost avait voulu donner là une grande leçon !

Quant à lui, il nourrissait trop de regrets amers pour pouvoir jouir complètement de son triomphe. La foule criait sans cesse sur son passage : Vive le capitaine Prost ! La Cuzon ! la Cuzon! Mais tous ces témoignages de vive sympathie parvenaient à peine à l'arracher à ses tristes réflexions. Le curé Marquis et le colonel Varroz n'étaient plus à ses côtés !

En arrivant à Dôle, le cortége se dirigea vers l'hôtel du Parlement. Les Montagnards entourèrent la voiture pour en éloigner la multitude ; et le prisonnier arraché de sa cage, fut traîné devant ses juges. Aussitôt la foule se dispersa, mais pour se réunir sur un autre point.

Au nord-est de la ville était une place assez vaste, attenante aux remparts. Une heure environ après l'arrivée du sire de l'Aigle, toute la population de Dôle, à laquelle s'étaient joints tous ceux qui avaient suivi le cortége, se pressait aux alentours de cette place, au milieu de laquelle on avait dressé un échafaud et une potence, car on ignorait encore quel genre de supplice subirait le patient. Ces appareils de mort étaient gardés par les montagnards, qui s'étaient rangés tout autour, et qui, comme le public, attendaient.

Enfin, un murmure lointain, sortant de la rue des Arènes, annonça que le jugement était rendu et que la sentence allait être exécutée.

Bientôt, en effet, les rangs des Montagnards s'ouvrirent et le capitaine Prost parut, suivi de tous les membres du Parlement couverts de leurs longues robes noires, garnies d'her-

mine. Il avait demandé avec instance et obtenu que le Parlement assistât en corps à cette exécution. Il voulait qu'elle se fit avec toute la solennité possible, afin d'effrayer davantage ceux qui seraient tentés de suivre l'exemple du sire de l'Aigle. Derrière les juges venait le patient escorté du bourreau et de ses aides, et entouré d'une double haie de Montagnards.

Il se fit un grand silence.

Alors le greffier en chef, déployant un parchemin, lut à haute voix :

« *Cejourd'hui* ** *novembre de l'an de grâce* 1638. Nous, siégeant au Parlement de Dôle, en vertu des pouvoirs qui nous ont été conférés par sa majesté catholique Philippe IV, roi d'Espagne.

« Au nom de Dieu et de la Franche-Comté :

« Considérant que le sire Antide de Mon-

taigu, seigneur de l'Aigle, comte du grand bailliage d'Aval en la province de Franche-Comté, a trahi les serments qu'il avait faits à son roi et à son pays.

« Considérant, qu'il a conspiré la ruine de la Comté en s'alliant à ses ennemis, et en vendant à la France les chefs de la montagne.

« Attendu que tous ces crimes sont bien prouvés.

« Déclarons le sire Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle, traître et félon. Ordonnons qu'il soit mis à mort et que son corps soit brûlé, pour ses cendres être jetées au vent. Mais faisant droit à la demande du capitaine Prost, laissons ce dernier libre de choisir le genre de supplice que devra subir ledit Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle.

« Fait et signé en l'hôtel du Parlement à Dôle.

« Pour les membres du Parlement siégeant en séance.

« Le président,

« BOIVIN. »

Après cette lecture, le greffier, s'adressant au capitaine Prost, lui dit :

— A vous maintenant, parlez ! et il sera fait ainsi que vous l'aurez voulu.

Alors le capitaine s'écria en donnant à sa voix toute la puissance possible :

— Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle, chevalier traître et félon ! un jour tu as dit au Cardinal de Richelieu en parlant du curé Marquis : Pour cet homme, il n'est qu'un genre de supplice, le supplice des manants, la corde. A toi donc la peine du talion. Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle ! noble, haut et puissant comte! à toi le supplice des manants! à toi la corde! Antigue de Montaigu ! sois pendu et

étranglé par la main du bourreau, jusqu'à ce que mort s'en suive.

Puis, promenant autour de la place un regard que peu de gens purent soutenir tant il était pénétrant, il ajouta d'un ton plus grave et plus solennel :

— La guerre est finie; la Comté est libre; vive la Comté ! et qu'ils soient à jamais punis ainsi que ce traître qui va mourir, tous ceux qui oublieront que nous sommes tous enfants de la Comté, et que nous devons à notre mère commune, jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

Un instant après, justice était faite, et la foule, naguère si bruyante, s'écoulait silencieuse, vivement frappée de cette scène, et plus encore des dernières paroles du chef montagnard.

Pendant que le sire de l'Aigle expiait ses crimes si cruellement, un mariage était célébré dans la cathédrale de Dôle. Paqueret.e re-

cevait le nom et le titre de baronne de Binans. Cette cérémonie n'avait que trois témoins : Le sire Arthur de Binans, Blanche de Mirebel si miraculeusement sauvés ; et la vieille Pierrette, qui avait abandonné son rôle de sorcière, depuis le jour où elle avait vu enfin le bonheur rentrer dans la famille pour laquelle elle s'était dévouée avec tant de courage.

Le soir même, le capitaine Prost retourna à la montagne; il lui tardait de répandre une larme sur la tombe, qui renfermait avec le secret de la robe rouge, les restes précieux de ceux qui lui laissaient pour tout héritage le soin de veiller seul désormais aux destinés de la Franche-Comté.

FIN.

NOTES

Du second Volume.

(1) *Pereciot.* — De l'état et de la condition des personnes dans les Gaules avant la rédaction des coutumes.

(2) *Droz.* — Essai sur les Franches-Bourgeoisies. — *Dunod.* — Histoire du comté de Bourgogne, tom. 2.

(3) *Dunod.* — Histoire du comté de Bourgogne, tom. 2.

(4) *Girardot de Beauchemin.*

(5) *Grotte* à *Varroz* pour *grotte* de *Varroz.* C'est une locution usitée parmi les paysans.

(6) En entrant dans la grotte *à* Varroz, on trouve à gauche une ouverture assez large qui donne au bas d'un escalier souterrain. En montant cet escalier, on arrive au bas d'une cheminée dont l'orifice s'ouvre dans le *Champ-Sarrazin*, près du mur dont il a été parlé, et presqu'à son extrémité du côté du Pont-de-la-Pile. On suppose que c'est un travail des Sarrazins. Ils auraient, dit-on, percé ainsi la montagne pour pouvoir, sans ouvrir le camp, aller chercher de l'eau à la rivière.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

Chap.		Pag.
I.	Antide de Montaigu	1
II.	La citerne	47
III.	La Vouivre	93
IV.	Réunion	139
V.	La robe rouge	195
VI.	Bletterans	247
VII.	Le fantôme blanc	319
VIII.	La grotte à Varoz	387
IX.	Conclusion	419